COLLECTION PAYOT

LA CIVILISATION HELLÉNIQUE

APERÇU HISTORIQUE

TOME I

PAR

MAURICE CROISET

MEMBRE DE L'INSTITUT
ADMINISTRATEUR DU COLLÈGE DE FRANCE

DF
77
.C9
v.1
IMS

COLLECTION PAYOT

LE VOLUME RELIÉ : 4 FRANCS

La **COLLECTION PAYOT** embrassera l'ensemble des connaissances humaines et formera une

Encyclopédie française de haute culture

constamment tenue à jour par la publication de volumes nouveaux dus à la plume des savants et des spécialistes les plus éminents.

La **COLLECTION PAYOT** se propose de mettre à la portée de chacun les principes fondamentaux et les faits essentiels dans toutes les branches du savoir humain. Elle permettra par ses exposés accessibles, clairs et précis, aux personnes instruites que les nécessités de la vie ont obligées à se spécialiser, d'être au courant des plus récentes acquisitions de la science et de l'érudition moderne.

Les ouvrages de la **COLLECTION PAYOT** sont conçus de manière à fournir, dans toutes les matières, à la fois une initiation pour les jeunes gens, une lecture d'un passionnant intérêt pour le grand public cultivé et un précis pour les spécialistes eux-mêmes.

N° 1. Édouard Montet, Professeur de langues orientales à l'Université de Genève, ancien Recteur. **L'Islam.**

N° 2. Camille Mauclair. **Les États de la Peinture Française** de 1850 à 1920.

N°s 3-4. René Canat, Prof. de rhétorique supre au Lycée Louis-le-Grand. **La Littérature Française au XIXe siècle.** Tome I (1800-1852) — Tome II (1852-1900).

N° 5. Louis Leger, Membre de l'Institut, Professr au Collège de France. **Les Anciennes Civilisations Slaves.**

N° 6. Paul Appell. Membre de l'Institut, Recteur de l'Université de Paris. **Éléments de la Théorie des Vecteurs et de la Géométrie analytique.**

N° 7. Ct de Civrieux. **La Grande Guerre** (1914-1918). Aperçu d'Histoire militaire.

N° 8. HENRI CORDIER, Membre de l'Institut. **La Chine.**

N° 9 ERNEST BABELON, Membre de l'Institut, Conserv[r] du cabinet des Médailles, Professeur au Collège de France. **Les Monnaies Grecques.** Aperçu historique.

N° 10. GEORGES MATISSE, Docteur ès-sciences. LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE CONTEMPORAIN EN FRANCE. — **I. Les Sciences Naturelles.**

N° 11. D[r] PIERRE BOULAN, Chef du Service de radiologie et d'électrothérapie à l'hôpital de Saint-Germain. **Les Agents Physiques et la Physiothérapie.**

N° 12. HIPPOLYTE LOISEAU, Prof[r] de langue et de littér. allemandes à l'Université de Toulouse. **Le Pangermanisme.** CE QU'IL FUT — CE QU'IL EST.

N° 13. ÉMILE BRÉHIER, Maître de conférences à la Sorbonne. **Histoire de la Philosophie Allemande.**

N° 14. E. ARIÈS, Correspondant de l'Institut. **L'Œuvre Scientifique de Sadi Carnot.** INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE LA THERMODYNAMIQUE.

N° 15. MAURICE DELAFOSSE, Ancien Gouvern[r] des Colonies, Professeur à l'École Colon[le] et à l'École des Langues Orient. **Les Noirs de l'Afrique.**

N° 16. PROSPER GERVAIS, Vice-Président de l'Académie d'Agriculture, Membre du Conseil supérieur de l'Agriculture et PAUL GOUY, Directeur de « La Viticulture exportatrice ». **L'Exportation des Vins.**

N° 17. L. MAQUENNE, Membre de l'Institut, Professeur au Muséum d'Histoire naturelle. **Précis de Physiologie Végétale.**

N° 18. D[r] G. CONTENEAU, Chargé de Missions archéologiques en Syrie **La Civilisation Assyro-Babylonienne.**

N° 19. H. LECHAT, Professeur à l'Université de Lyon. Correspondant de l'Institut. **La Sculpture Grecque.**

N° 20. H. ANDOYER, Membre de l'Académie des Sciences et du bureau des longitudes, Professeur à la Sorbonne. **L'Œuvre Scientifique de Laplace.**

N° 21. JEAN BECQUEREL, Professeur au Muséum National d'Histoire Naturelle. **Exposé élémentaire de la Théorie d'Einstein et de sa généralisation, suivi d'un Appendice à l'usage des mathématiciens.**

N[os] 23-24. MAURICE CROISET, Membre de l'Institut, Administrateur du Collège de France. **La Civilisation Hellénique.** APERÇU HISTORIQUE.

N[os] 25-26. ÉTIENNE GILSON, Chargé de Cours à la Sorbonne, Directeur d'Etudes à l'École pratique des Hautes Etudes Religieuses. **La Philosophie au Moyen Age.**

M. MAURICE CROISET

Né à Paris le 20 novembre 1846, élève de l'École Normale Supérieure de 1865 à 1868, M. Maurice Croiset a été successivement professeur de rhétorique aux lycées de Moulins (1868-1872) et de Montpellier (1872-1876). Il se spécialisa de bonne heure dans l'étude de l'antiquité grecque ; après avoir occupé la chaire de langue et littérature grecques à la Faculté des Lettres de Montpellier de 1876 à 1891, il fut maître de conférences de grec à l'École Normale Supérieure de 1891 à 1893 ; et, depuis lors, il a continué à donner le même enseignement au Collège de France, dont il est actuellement administrateur. Il est membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres depuis 1903.

Outre de nombreux articles qui ont paru dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, la *Revue Bleue*, la *Revue des Études grecques*, le *Journal des Savants*, la *Revue des Deux-Mondes*, etc., il a publié les ouvrages suivants :

Des idées morales dans l'éloquence politique de Démosthène, Paris, Thorin, 1874.

De publicæ eloquentiæ principiis apud Homerum, Paris, Thorin, 1874.

Essai sur la vie et les œuvres de Lucien, Paris, Hachette, 1882.

Histoire de la littérature grecque, 5 vol. 8°, Paris, Fontemoing, 1887-1899, en collaboration avec M. Alfred Croiset, chacun des deux auteurs s'étant chargé d'une moitié de l'ouvrage, qui en est aujourd'hui à sa 3e édition.

Manuel de l'histoire de la littérature grecque, abrégé en un volume de l'ouvrage précédent, Paris, E. de Boccard.

Fables de Babrius, texte grec, annoté, Paris, Colin, 1891.

Homère, Odyssée, principaux chants, texte annoté, Paris, Colin, 1894.

Pages choisies d'Homère, traduction, Paris, Colin, 1896.

Homère, Iliade, textes choisis, annotés, Paris, Colin, 1898.

Aristophane et les partis a Athènes, 1 vol. 8°, Paris, Fontemoing, 1906.

Platon, t. I, texte critique et traduction française (dans la collection Guillaume Budé), Paris, 1920.

COLLECTION PAYOT

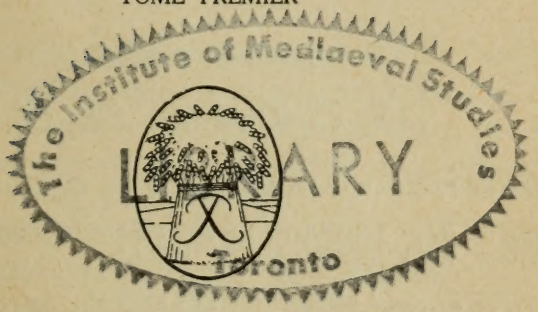
MAURICE CROISET

MEMBRE DE L'INSTITUT
ADMINISTRATEUR DU COLLÈGE DE FRANCE

LA CIVILISATION HELLÉNIQUE

APERÇU HISTORIQUE

TOME PREMIER



PAYOT & Cie, PARIS
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1922

Tous droits réservés

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

ORIGINES ET DÉBUTS

CHAPITRE PREMIER. — ORIGINES ET PREMIERS PROGRÈS DE LA CIVILISATION HELLÉNIQUE. LA CITÉ. LES LÉGISLATIONS. L'EXPANSION COLONIALE..... 3

CHAPITRE II. — LA RELIGION DES GRECS..... 15

CHAPITRE III. — LES TÉMOIGNAGES DE L'ÉPOPÉE..... 33

CHAPITRE IV. — LE DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL ET MORAL DES VII^e^ ET VI^e^ SIÈCLES AVANT J.-C..... 54

SECONDE PARTIE

LE CINQUIÈME SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER. — LA VIE POLITIQUE AU V^e^ SIÈCLE.... 75

CHAPITRE II. — LE CULTE ET LES GRANDES MANIFESTATIONS RELIGIEUSES AU V^e^ SIÈCLE..... 92

CHAPITRE III. — LA SOCIÉTÉ ET LES MŒURS..... 110

CHAPITRE IV. — LE TRAVAIL DE LA PENSÉE ET LES ŒUVRES DE L'ART..... 123

The Institute of Mediaeval Studies
LIBRARY
Toronto
JAN 16 1970

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays
Copyright 1923, by Payot & C^ie^.

PREMIÈRE PARTIE

ORIGINES ET DÉBUTS

CHAPITRE PREMIER

ORIGINES ET PREMIERS PROGRÈS DE LA CIVILISATION HELLÉNIQUE. LA CITÉ. LES LÉGISLATIONS. L'EXPANSION COLONIALE

LES ANTÉCÉDENTS. CIVILISATIONS MINOENNE ET MYCÉNO-ACHÉENNE. — La civilisation proprement hellénique commence pour nous vers le VIII[e] siècle avant notre ère. Mais ce commencement apparent fut en réalité une continuation, ou plutôt un renouvellement.

Les découvertes archéologiques, depuis une trentaine d'années particulièrement, nous ont montré, en effet, qu'une civilisation vraiment digne de ce nom s'était produite dans les îles de la mer Égée, puis en Crète et enfin dans certaines parties de la Grèce continentale, dès le second millénaire avant notre ère, et qu'elle avait été particulièrement brillante vers le milieu de cette période. Les monuments de la Crète — les palais de Cnossos, de Phaestos et de Hagia Triada notamment — en sont, bien que ruinés, les témoins irrécusables. Et leurs caractères

semblent révéler une époque assez paisible, favorable au progrès des arts, à l'accroissement de la richesse, à l'organisation pacifique de la vie. Le nom, plus ou moins légendaire, du roi Minos, représenté comme un pacificateur et comme un législateur inspiré des dieux, peut sans inconvénient demeurer attaché à cette suite de siècles, sur laquelle nous ne savons guère que ce qui est attesté par ces monuments et leur décoration.

D'autres ruines non moins imposantes, à Mycènes, à Tirynthe, à Orchomène et sur d'autres points de la Grèce continentale, prouvent que cette civilisation y avait pénétré. Elles donnent lieu de penser que, pendant des siècles, des chefs puissants et guerriers ont vécu là. Ces cités sont en effet des forteresses. Elles semblent garder le souvenir d'une sorte de féodalité guerrière. Munies de remparts formidables, et postées sur les voies naturelles qui s'ouvraient aux échanges, elles ont dû être construites pour les surveiller et pour les exploiter tout à la fois. Les richesses qu'elles contenaient y étaient bien défendues : on les sentait donc menacées. Nul doute que, derrière ces fortes enceintes, n'aient vécu des princes redoutés ; elles étaient pour eux des citadelles et, pour leurs sujets, des refuges en cas de besoin. Malgré tout, dans cet état de défiance entre voisins, l'art était goûté et cultivé. Sous les palais écroulés, la pioche des fouilleurs retrouve aujourd'hui les débris de brillantes décorations, des fragments de piliers, des frises peintes, des sculptures. On peut restituer par la pensée, d'après les restes qu'on exhume, de grandes salles de festins, des appartements royaux, des cours d'honneur, En outre, des sépultures imposantes attestent l'orgueil de princes qui voulaient, jusque dans la mort, faire sentir leur hautaine supériorité. Cette civi-

lisation peut être appelée mycénienne, puisque les ruines de Mycènes sont aujourd'hui celles qui pour nous la représentent le mieux.

PÉRIODE DES INVASIONS ET MIGRATIONS. — D'autre part, la poésie épique nous représente une confédération de rois qu'elle nomme achéens ; et les historiens rapportent que vers la fin du second millénaire, de grands déplacements de populations se produisirent en Grèce et bouleversèrent la civilisation antérieure. Ils nous parlent surtout d'une conquête du Péloponnèse par des tribus doriennes, venues de la région du Pinde. Il est probable qu'en fait il y eut toute une série de migrations qui se prolongèrent pendant un temps assez long. Période de luttes incessantes, d'occupations violentes, amenant l'expulsion brutale des anciennes lignées royales et d'une partie de leurs sujets, la soumission des autres, parfois le déplacement de populations entières, qui durent aller à la recherche d'établissements nouveaux. C'est à ce temps qu'on rapporte l'installation de nombreuses tribus grecques sur le rivage oriental de la mer Égée, en Asie Mineure. Elles se groupèrent là suivant leurs affinités et formèrent peu à peu, du Nord au Sud, le long de ce littoral asiatique, les agglomérations dites éoliennes, ioniennes et doriennes, tandis que, dans la Grèce continentale, se constituaient les États dont le nom allait remplir l'histoire. Ces quelques siècles de troubles continus et de bouleversements ont pu être comparés assez justement à une sorte de moyen âge, dans lequel sombra la civilisation antérieure, mais d'où est issue, vers le VIII^e^ siècle avant notre ère, la Grèce historique. Nous verrons plus loin, en parlant de l'épopée, quelle avance les Grecs d'Asie, Éoliens et surtout Ioniens, prirent alors sur leurs frères

du continent. En quittant le sol natal, en effet, ces exilés énergiques, qui se refusaient à subir la loi des conquérants, emportaient avec eux des traditions précieuses. Il était naturel que la civilisation, momentanément compromise, refleurît d'abord parmi eux. Ce fut donc dans leurs cités, à Éphèse, à Smyrne, à Milet, à Colophon, dans les îles de Chios et de Lesbos, que les arts, la poésie, l'élégance de la vie, le sens du beau recommencèrent à se manifester. Et c'est de là que cette brillante culture revint peu à peu faire sentir dans la Grèce continentale son influence bienfaisante. Mais les cités grecques d'Asie eurent le malheur de voir s'élever à côté d'elles des empires trop puissants, celui des Lydiens d'abord, et plus tard celui des Perses. Aussi n'est-ce pas dans cette Grèce d'outre-mer, si séduisante qu'elle soit, qu'il convient d'étudier la formation des États helléniques. Ceux qui doivent attirer notre attention, ce sont ceux qui ont duré, les États continentaux.

FORMATION DES ÉTATS HELLÉNIQUES. — A vrai dire, le terme d'États, dont on est obligé de faire usage, convient mal aux premières formations politiques. C'étaient plutôt des assemblages de clans ou de tribus, le plus souvent mélangés, parmi lesquels, cependant, il arrivait qu'un groupe prédominât et donnât son nom à la région occupée. Toutefois, à partir de la date indiquée ci-dessus, un mouvement d'organisation se fait sentir dans la plupart de ces populations.

Il est évident que, dans les conquêtes et les migrations dont il vient d'être question, les peuplades en quête d'un territoire à occuper ont dû obéir à des chefs. Mais il s'en fallait de beaucoup qu'elles fussent de simples hordes groupées passagèrement. Loin de là. Elles contenaient en

elles-mêmes un principe d'ordre qui se rattachait à leurs plus lointaines origines. Elles se composaient de familles, de phratries, de tribus, associées chacune dans un culte propre et dans le respect d'un ancêtre, réel ou fictif, dont elles portaient le nom. Et, dès qu'elles s'établissaient à demeure quelque part, c'étaient ces formations traditionnelles qui constituaient l'armature de la société au repos. Chaque famille, au sens large du mot, avait son chef, ou, comme on disait alors, son roi. Elle avait aussi son domaine propre, sa juridiction ; et, à peu de chose près, elle pourvoyait elle-même à tous ses besoins. Ces rois de familles étaient plus ou moins subordonnés à des rois supérieurs, plus riches, plus puissants, dont ils formaient le conseil, et ceux-ci à leur tour pouvaient reconnaître, dans certains cas au moins, et surtout en temps de guerre, un roi suprême. Ainsi s'ébauchait une organisation à la fois aristocratique et monarchique, sans qu'on puisse, bien entendu, se représenter une telle société comme soumise à des règles hiérarchiques nettement définies.

La conformation géographique de la Grèce, naturellement divisée en cantons, se prêtait mal à la fusion de ces États en voie de formation ; elle était même peu favorable au rapprochement intime des éléments constitutifs de chacun d'eux. D'ailleurs aucun des groupes ainsi ébauchés ne se trouva de longtemps assez puissant pour dominer tous les autres ni même pour le tenter. Ils restèrent donc isolés et indépendants. Plusieurs même n'arrivèrent jamais à se donner une véritable unité. Quelques-uns seulement y réussirent. C'est chez eux que l'on peut étudier la formation de l'État proprement dit.

Pour simplifier, ne considérons ici que Sparte et Athènes. Et, sans entrer dans le détail de leur histoire, — ce que les

limites imposées à cet ouvrage ne nous permettraient pas de faire, — résumons-la en quelques mots.

Sparte, née de la conquête dorienne, eut à s'organiser en vue de maintenir sa domination sur une population vaincue. L'esprit militaire s'associa donc chez elle, dès l'origine et toujours, à l'esprit oligarchique. Non seulement elle dut exclure du gouvernement tout ce qui n'était pas de la race conquérante, mais elle sentit le besoin de s'imposer à elle-même une discipline capable de maintenir la plus étroite cohésion entre ses citoyens. Elle voulut qu'ils fussent tous aussi semblables que possible. C'est ainsi qu'elle fut amenée à se constituer en une sorte de camp, sous l'autorité de ses deux rois, de son conseil des anciens et plus tard de ses éphores, avec une législation rigoureuse, résolument hostile à toute innovation, par conséquent à toute liberté individuelle. Tout chez elle fut subordonné à l'intérêt public. Elle fit à ses enfants une éducation dure, presque cruelle. La vie du citoyen se vit soumise à toute sorte de règles et de contraintes. Façonné à l'obéissance dès le premier âge, il ne dut avoir d'autre passion que l'honneur militaire et le patriotisme. Sparte réussit à engendrer ainsi chez les siens une force morale exceptionnelle, qui, jointe à son expérience du métier des armes, la rendit longtemps supérieure à la plupart des autres États grecs ; et, dans l'ordre de vertus qu'elle pratiquait, elle donna de magnifiques exemples. Mais, d'autre part, en se condamnant volontairement à l'isolement et à l'immobilité, elle réduisit sa part dans le développement de la civilisation grecque.

L'histoire d'Athènes est toute différente. Quelles qu'aient été les origines du peuple athénien, tout souvenir précis d'une diversité ethnique s'effaça en lui de bonne heure.

L'idée de l'unité de race y prépara le sentiment de l'égalité. Les petites royautés patriarcales s'y fondirent plus tôt qu'ailleurs en une association à la fois religieuse et politique, dont le centre fut l'Acropole, foyer principal du culte d'Athéna. Gouvernée d'abord par des rois, elle le fut ensuite par des magistrats héréditaires, puis élus, qui prirent le nom d'archontes. C'étaient les chefs d'une aristocratie de propriétaires ruraux. Mais l'importance croissante de la petite propriété, favorisée par la nature du pays, l'énergie laborieuse des paysans, les revendications d'une population urbaine qui grandit rapidement développaient dans la masse un esprit démocratique. Il y eut des luttes, des guerres civiles, des accommodements. Au début du VI^e^ siècle, la législation de Solon, en affranchissant la terre de ses servitudes, marqua une étape importante dans les progrès du peuple ; elle établit même pour quelque temps un équilibre provisoire entre les classes ; mais elle ne put asseoir solidement la liberté. Ce fut la tyrannie de Pisistrate et de ses fils qui en prépara l'avènement. En favorisant l'agriculture et le commerce, en multipliant les relations avec le dehors, celle-ci donna au peuple une conscience plus nette de sa force. Le résultat fut qu'en 510, ce peuple chassa les tyrans et que, trois ans plus tard, en 507, il jeta les fondements solides de la démocratie par la constitution de Clisthène. Elle devait recevoir son complément naturel dans la première moitié du V^e^ siècle, quand, à la suite des guerres médiques, les classes inférieures, exaltées par la victoire et par le souvenir de leurs sacrifices, brisèrent tout ce qui gênait encore leurs ambitions.

Nous verrons cette institution à l'œuvre dans la période suivante. Ce qu'il faut signaler ici, c'est que, dès la fin du VI^e^ siècle, Athènes avait créé un type d'organisation

politique, fondée sur l'égalité des citoyens devant la loi. Peu de faits ont eu plus d'importance que celui-là dans l'histoire générale de la civilisation.

LA CITÉ ET LE CITOYEN. — Presque partout, en somme, se forma en Grèce ce qu'on appelait la cité *(polis)*, ce que nous appelons l'État. En quoi consistait-elle exactement ? La cité était une collectivité douée d'une véritable unité morale et comportant une solidarité effective. Tous ses membres étaient liés les uns aux autres, non seulement par des intérêts communs, mais aussi par des relations légales, nettement définies ; relations faites de droits et de devoirs inscrits dans une constitution. Ni ces droits ni ces devoirs n'étaient les mêmes partout. Mais partout le citoyen était celui à qui la cité attribuait certains droits positifs, nés avec lui, et qu'elle tenait, en revanche, pour assujetti à certaines obligations précises dans l'intérêt commun. Le plus essentiel de ces droits et la première de ces obligations était de participer personnellement au gouvernement. Par là, il se distinguait absolument de l'étranger, même quand celui-ci était favorablement accueilli comme à Athènes ; il se distinguait plus radicalement encore de l'esclave, entièrement dépourvu de droits. Si l'homme, comme Aristote devait le dire plus tard, ne peut se réaliser pleinement que dans la plus haute des associations, qui est la cité, le citoyen grec seul, à la différence du barbare, était complètement homme. A ce titre s'attachait donc une dignité particulière, dont il avait conscience.

LA LOI. — De cette notion de la cité dérivait naturellement celle de la loi. C'est dans la cité grecque, en effet, que s'est réalisée pour la première fois la loi, avec la haute

signification morale qui s'attache à ce mot. Ni dans les théocraties, ni dans les monarchies despotiques, ni chez les demi-civilisés, il ne pouvait y avoir de loi à proprement parler. Les théocraties ne connaissaient que des commandements de Dieu, prescriptions impérieuses d'un corps sacerdotal ou d'un homme supérieur, reconnu comme l'interprète de la volonté divine ; les monarchies despotiques n'avaient d'autres règles que les ordres du souverain ; les demi-civilisés obéissaient aux coutumes familiales et aux volontés des anciens ou des chefs de tribus. Dans la cité grecque, la loi fut essentiellement une œuvre de raison, conçue en vue de l'intérêt commun.

La période que nous étudions est celle qui a vu naître les principales législations, les unes historiques, les autres à demi légendaires : celles de Lycurgue, de Charondas, de Zaleucos, de Dracon, de Solon. Sous ces noms et sous les traditions qui s'y rapportent, se découvre un fait unique. Partout, à un certain moment, la cité a senti le besoin d'établir certaines règles générales pour les relations des citoyens entre eux. Destinées à réprimer les violences, à déterminer les réparations dues, et aussi à fixer les obligations de chacun des membres de la communauté, ces lois furent appropriées à la forme de chaque État. Qu'elles s'autorisent d'une sanction divine ou qu'elles s'en passent, elles reposent toujours, en fin de compte, sur l'accord, au moins tacite, des citoyens, elles représentent une volonté commune, résultant d'un certain état social, dont elles sont la consécration. Et elles s'imposent, moins comme un legs du passé, que comme une garantie de paix et de stabilité pour l'avenir de la cité. D'où résultait le sentiment que, si elles pouvaient être modifiées, elles ne devaient l'être que prudemment, non pour des raisons passagères,

mais pour s'adapter aux changements que le temps apporte nécessairement dans toute société humaine.

Leur objet propre était de faire régner la justice. Notion capitale, qui de plus en plus, en Grèce, se rattache à celle de loi. Car la Grèce, n'ayant point de décalogue, ne pouvait chercher la formule de la justice que dans sa législation. Essentiellement humaine, cette justice, écrite dans les lois, procède en définitive de l'accord des consciences. Sans doute, on admet qu'elle est agréable aux dieux, que ceux-ci la voient d'un œil favorable, qu'ils en sont même dans une certaine mesure les gardiens ; mais on ne leur demande pas de la formuler par la bouche de leurs prêtres. Elle se définit d'elle-même par l'effet de la vie sociale, elle se précise et s'éclaire par l'expérience quotidienne. Combattue sans cesse par les passions, ses défaites même démontrent qu'on ne peut se passer d'elle et obligent à la fortifier. Vaincue chaque jour, elle est pourtant victorieuse dans la continuité de la vie publique.

L'ESCLAVAGE. — Sur un point essentiel, toutefois, la justice ne réussit jamais à prévaloir. Une injustice criante, l'esclavage, se trouva consacrée dès les temps anciens par les mœurs ; elle fut sanctionnée par toutes les législations grecques sans exception. Fait universel d'ailleurs dans le monde antique et remontant aux plus anciens abus de la force, c'est-à-dire aux premiers âges de l'humanité. Il est à regretter pour l'honneur de la civilisation hellénique, si humaine à tant d'égards, qu'elle n'ait pas su répudier une coutume aussi outrageante pour l'humanité.

PREMIÈRE EXPANSION DE LA CIVILISATION HELLÉNIQUE. — Tout ce qui a été dit jusqu'ici se rapporte à la Grèce con-

tinentale, aux îles égéennes et au littoral grec de l'Asie. Mais, depuis le VIII^e siècle, la Grèce n'avait cessé de s'étendre en dehors de ce domaine.

Dès qu'elle eut retrouvé son équilibre intérieur après la période des invasions et des migrations, elle dut, pour des raisons multiples, faire rayonner au dehors son activité. Les premiers besoins de l'industrie naissante l'obligèrent à aller chercher plus ou moins loin les matières qui lui manquaient, notamment le cuivre, l'argent et le fer, et par conséquent, à exporter en échange quelques-uns de ses produits. D'autre part, l'esprit d'aventure animait bon nombre de ses habitants ; d'ailleurs sa population, en beaucoup d'endroits, croissait plus vite que les moyens de subsistance. Enfin les discordes civiles, si fréquentes en ce temps, faisaient que des groupes de vaincus se trouvaient parfois contraints à s'expatrier. Toutes ces raisons expliquent le mouvement de colonisation qui se produisit dès la seconde moitié du VIII^e siècle, après avoir été préparé sans doute par des explorations et des tentatives antérieures.

D'un côté, vers l'Ouest, Corinthe fonde Corcyre ; puis Chalcidiens, Corinthiens, Mégariens, Achéens, Locriens s'établissent en Sicile et sur le rivage méridional de l'Italie. Et, successivement, se forment là des cités qui essaiment à leur tour. D'un autre côté, dans la direction de l'Est, Chalcis occupe les promontoires de Thrace et y constitue un groupe de colonisation qui reçoit de sa métropole le nom de Chalcidique. Milet prend pied dans l'Hellespont et la Propontide par Abydos, Lampsaque, Cyzique, et de là elle gagne le Pont, installe un comptoir à Sinope, pénètre jusqu'au Phase. Mégare fonde Chalcédoine, Périnthe, Byzance, maîtresse du Bosphore. Athènes enfin s'établit au VI^e siècle dans la Chersonnèse de Thrace.

Rien ne donne mieux l'idée de la vitalité exubérante de la Grèce pendant cette période que l'intensité de ce mouvement de colonisation. Et, en s'étendant ainsi, c'était tout ce qu'il y avait en elle-même de plus actif qu'elle répandait au loin, tout en gardant sa force propre. Car ces cités nouvelles restaient en communication avec les cités-mères qui leur avaient donné naissance. Elles en gardaient l'esprit et les traditions, elles en conservaient pieusement les cultes traditionnels. Entre elles et la Grèce continentale avaient lieu continuellement des échanges commerciaux et intellectuels. Ainsi la civilisation hellénique se propageait ; et la forme d'humanité qu'elle réalisait se faisait connaître au loin, jusque parmi les nations encore barbares.

Essayons maintenant d'en discerner les éléments plus intimes et d'assigner à chacun d'eux sa valeur propre, en commençant par la religion.

CHAPITRE II

LA RELIGION DES GRECS

IMPORTANCE DE LA RELIGION DANS LA CIVILISATION HELLÉNIQUE. — Tout le monde sait quelle action constante et profonde la religion a exercée chez les Grecs. Nous la trouvons associée à presque tous les actes de leur vie publique ou privée. Beaucoup d'événements importants de leur histoire ont été inspirés ou sanctionnés par elle ; beaucoup de leurs créations artistiques furent religieuses par leur origine ou leur destination. Et les grands mouvements même de la pensée hellénique ont été en étroite relation avec la religion nationale, soit qu'elle les ait provoqués, soit, au contraire, qu'elle les ait contrariés ou ralentis.

I. — Les croyances.

RELIGIONS PRIMITIVES. — L'étude analytique des religions historiques de la Grèce, ainsi que les connaissances aujourd'hui acquises au sujet de celles qui les ont précédées, permettent de reconnaître, comme fond primitif de ses croyances, la divinisation des phénomènes de la nature ou des puissances inconnues qui étaient censées les produire. La vie de l'homme étant essentiellement liée à ces phénomènes, il s'agissait pour lui soit de les conjurer

lorsqu'il les redoutait, soit de les favoriser ou même de les contraindre à se produire s'ils lui étaient nécessaires. De là des rites plus ou moins magiques, destinés à détourner le mal, à multiplier les biens. Ces puissances, l'imagination populaire se les représenta longtemps sous des formes mal définies, comme autant d'esprits qu'on localisait soit dans les astres, dans les phénomènes de l'air, dans certains animaux, dans des arbres ou des plantes, soit même dans des objets inanimés, cours d'eau, lacs, cavernes, rochers. Et lorsqu'on cherchait à les concevoir sous une forme plus concrète, on en faisait le plus souvent des êtres fantastiques, moins humains que monstrueux.

ANTHROPOMORPHISME. — Mais, dès les débuts de la période historique, ces conceptions barbares n'étaient déjà plus que des survivances éparses. Ce qui dominait dès lors en Grèce, ce qui s'imposait aux esprits quelque peu cultivés, c'était la forme de croyance religieuse qu'on appelle l'anthropomorphisme. Elle consistait à prêter aux dieux les caractères essentiels de l'humanité.

Gardons-nous toutefois d'attribuer à cette définition plus de précision qu'elle n'en comporte. C'est par la poésie surtout que l'anthropomorphisme grec nous est connu et par les arts plastiques qui en dépendent plus ou moins. Or, la poésie, par sa nature, ne peut être considérée comme une interprète tout à fait sûre des conceptions du grand nombre. De même que les arts plastiques, bien qu'à un moindre degré, elle est obligée de prêter aux êtres qu'elle met en scène une réalité bien plus arrêtée dans ses formes que ne le fait la pensée souvent vague des simples croyants. Nous voyons dans l'épopée homérique des dieux immortels, doués d'une beauté, d'une force, d'une rapidité incom-

parables. Chacun d'eux a un nom et des traits qui lui sont propres. Il y a entre eux des différences de sexe, d'âge, de caractère, d'attributs. Ensemble, ils forment une famille, ou plutôt une cité, si l'on tient compte des divinités secondaires, véritable peuple qui ne figure qu'à l'arrière-plan. Ce peuple a un roi suprême, et il se divise en tribus réparties entre le ciel, la terre, la mer, le monde souterrain, autant de domaines qui ont aussi chacun leur maître distinct. Dans ce monde divin, qu'on devine issu d'origines diverses, la poésie s'applique à mettre de l'ordre et elle y réussit. Autant que cela est possible, elle classe ces dieux en lignées, qu'elle rattache ingénieusement les unes aux autres. C'est ce que nous voyons particulièrement dans la *Théogonie* d'Hésiode. Une succession de générations relie les anciens dieux aux dieux nouveaux qui possèdent désormais l'empire du monde. Au milieu de l'Olympe ainsi constitué, se détache la figure majestueuse de Zeus, le souverain des dieux et des hommes, le maître de la foudre, arme qui le rend invincible et qui lui a permis de terrasser tous ses ennemis. Un peu au-dessous de lui sont ses deux frères, Poséidon, le roi des mers, et Hadès, qui règne sur les morts, possesseur redouté d'un empire ténébreux et souterrain. Près de Zeus, trône Héra, sa sœur et son épouse. Le groupe familial se complète par les enfants de Zeus : Héphaestos, le forgeron divin, Apollon et Artémis, tous deux enfants de Lêto, Perséphone, fille de Déméter, Arès, le dur guerrier, enfin le jeune et agile Hermès, messager des dieux. Cette mythologie est en elle-même un chef-d'œuvre d'organisation et de beauté. Elle révèle un don caractéristique d'idéalisation, qu'on ne trouve au même degré chez aucun autre peuple. Mais, par sa perfection même, elle laisse deviner qu'elle a été sinon créée,

du moins élaborée et achevée par des poètes. Il faudrait donc pouvoir interroger la conscience des hommes de ce temps pour savoir jusqu'à quel point elle correspondait à la croyance commune. Quelle part faisaient-ils dans ces descriptions et constructions aux combinaisons personnelles de leurs poètes, à leurs libres inventions ? C'est ce qu'il est difficile de dire. N'oublions pas toutefois que les poètes eux-mêmes étaient loin de s'accorder entre eux et que les légendes locales variaient à l'infini.

PARTICULARISME RELIGIEUX. — Les volontés divines étant conçues partout à l'image des volontés humaines, on admettait naturellement qu'inspirées, comme celles-ci, par des motifs et des sentiments individuels, elles pouvaient, comme celles-ci, être en désaccord. Le principe même du polythéisme le voulait ainsi. Si tous les dieux n'avaient eu qu'une même volonté, ils n'auraient été qu'un même dieu. Leur attribuer à chacun une personnalité distincte, c'était reconnaître implicitement qu'ils pouvaient vouloir des choses diverses et même contraires. En fait, chacune des tribus grecques eut, dans le monde divin, ses protecteurs attitrés. Lorsqu'elles se groupèrent en cités, en confédérations, en nation même, cette diversité subsista. Sans doute, certains dieux étaient reconnus et même adorés dans presque toutes les cités grecques, mais il s'en fallait de beaucoup qu'ils jouissent partout du même crédit. Chaque ville, ou peu s'en faut, avait sa divinité préférée, qu'elle considérait comme sa protectrice, ayant charge de la défendre, soit contre ses ennemis, soit contre les dieux de ses ennemis. Déjà dans les poèmes homériques, les dieux nous apparaissent comme divisés entre les nations en lutte. Cette division se perpétue dans toute l'histoire

grecque. Athènes a partie liée avec Athéna, Argos compte sur sa déesse Héra, Sparte se recommande particulièrement à Apollon. Et comme il y a des dieux spéciaux pour les cités, il y en a aussi pour les tribus, pour les familles, il y en a même pour les individus. Un Grec n'hésitait pas à invoquer la protection de tel dieu plutôt que de tel autre pour une entreprise, pour un projet quelconque, s'il avait quelque raison personnelle de compter sur sa faveur.

Cela pourtant n'empêchait pas que quelques dieux principaux n'eussent pris de bonne heure un caractère national ; et ce caractère devint de plus en plus sensible avec le progrès de la civilisation. C'est ce qui advint particulièrement à Zeus, en raison de son rang suprême. Il y eut tendance générale à faire de lui le dieu par excellence, et ce sentiment fut naturellement favorisé par la réflexion. Jamais cependant il ne devint assez fort pour abolir les dévotions particularistes des cités et des individus. D'ailleurs, Zeus lui-même n'était pas pour un Grec une volonté immuable. Supérieur aux autres dieux, il ne différait pas d'eux en nature. L'idée des lois de la nature, telles que nous les concevons, était profondément étrangère à la foule. A peine, dans cette première période, apparaissait-elle, un peu vaguement, à quelques esprits supérieurs. Selon la croyance commune, chaque événement, chaque phénomène résultait d'une détermination particulière, qui pouvait toujours être suspendue ou modifiée.

Ce particularisme religieux eut ses avantages et ses inconvénients. La foi aux dieux de la cité accrut le patriotisme. La piété, loin de détacher le croyant des intérêts terrestres, l'attacha plus fortement à ceux de la cité ; elle exalta le dévouement à la chose publique. Mais, d'autre part, elle fut parfois une cause d'intolérance ; refuser ses

hommages aux dieux de son pays, c'était le renier ; la foule ne pouvait manquer de considérer le libre-penseur comme un mauvais citoyen, ennemi de la cité ; elle devait trouver juste de le proscrire ou de le mettre à mort.

II. — Le culte.

LES SACERDOCES. — De même que les dieux, les cultes en Grèce étaient essentiellement locaux. Donc, point de corps sacerdotal unifié. La plupart des cultes grecs avaient été originairement des cultes domestiques. C'était le chef de famille qui offrait le sacrifice au nom des siens. Il en était de même dans les phratries et les tribus ; partout où existait un groupe social, le chef de ce groupe était de droit son représentant naturel auprès des dieux. Quand les bourgades, les cités s'organisèrent, ce furent souvent d'anciens cultes domestiques qui devinrent les cultes des collectivités nouvelles. Ceux qui ne restèrent pas héréditaires dans une famille, suivant une loi de succession déterminée, furent attribués à quelque fonction publique. D'ailleurs, toute association se donnait un sacerdoce propre. Il y eut ainsi autant de prêtres ou de collèges de prêtres qu'il y avait de cultes, sans que jamais se soit manifestée la moindre tendance à la formation d'une hiérarchie nationale. Remarquons de plus que ces prêtres, quels qu'ils fussent, n'avaient rien à enseigner, puisque la religion ne comportait ni dogmes ni théologie ; ce n'étaient à aucun degré des docteurs ; leur unique fonction se réduisait à l'accomplissement des cérémonies religieuses, selon des rites consacrés.

SACRIFICES ET PRIÈRES. FORMALISME RELIGIEUX. — A ces rites, les Grecs attachaient une importance extrême. Le

culte consistait en sacrifices, en prières, en fêtes diverses, dont tous les détails étaient réglés minutieusement. Chaque dieu avait ses offrandes préférées, et celles-ci devaient lui être présentées dans une forme traditionnelle. Un oubli, une négligence risquaient de l'offenser gravement. Grande était donc la diversité de ces offrandes, qui variaient encore selon l'importance de la grâce sollicitée et selon les moyens des solliciteurs : tantôt des victimes, bœufs, moutons, chèvres, porcs, tantôt des gâteaux, des grains, de la farine, ou encore des libations de vin, de miel ou d'eau. Les sacrifices humains, mentionnés encore dans l'*Iliade*, semblent avoir disparu presque entièrement dans la période historique, par l'effet de l'adoucissement des mœurs. En général, prévalait l'idée d'une équivalence entre la chose offerte et la grâce à obtenir. On ne trouve guère en Grèce de cérémonie religieuse qui puisse être considérée comme un acte de dévotion pure, entièrement désintéressé.

LES FÊTES ET LES JEUX. — Toutes les fêtes grecques relevaient de la religion, ainsi d'ailleurs que tous les actes solennels de la vie publique ou privée. Quelques-unes commémoraient des événements légendaires ; d'autres étaient issues de rites primitifs dont le caractère originel s'était plus ou moins effacé ; un certain nombre perpétuaient des célébrations funèbres, autrefois instituées en l'honneur de quelque héros. Quelle qu'en fût l'origine, leur rôle dans la vie nationale et dans celle des cités était considérable. Non seulement elles excitaient des émotions vives, occasionnaient des réjouissances publiques, évoquaient d'antiques traditions communes, rapprochaient les uns des autres tous ceux qui y prenaient part, mais, de plus, elles donnaient lieu à des spectacles qui contribuaient au déve-

loppement physique, intellectuel et moral des divers peuples grecs et de la nation tout entière.

Parmi les fêtes des cités, celles de Sparte et d'Athènes, ces dernières surtout, sont les mieux connues. Sparte avait ses Hyacinthies, ses Carnéies, ses Gymnopédies ; Athènes, ses Panathénées, ses Anthestéries, ses Lénéennes, ses Dionysies rustiques, et, un peu plus tard, ses grandes Dionysies urbaines. Nous voyons ces fêtes s'organiser, se multiplier, se développer à mesure que la cité elle-même grandit et que la vie sociale y devient plus active. D'année en année, des formes d'art nouvelles sont appelées à y contribuer. Au VI^e^ siècle, les Panathénées deviennent pour les rhapsodes l'occasion de faire entendre au public athénien les grands poèmes de l'Ionie dans toute leur ampleur. Vers le même temps et dans la même ville, les fêtes dionysiaques accueillent le dithyrambe, discipliné par Arion et Lasos, et aussi, d'autre part, la grande nouveauté du jour, les premiers essais dramatiques de Thespis et de ses successeurs. De leur côté, les arts plastiques les plus capables de contribuer à l'éclat du culte, l'architecture, la sculpture, profitent, comme il est naturel, du mouvement religieux excité, entretenu par ces grandes manifestations périodiques. Et leur influence s'étend bien au delà. Elles font naître, elles développent chez tous les citoyens le sentiment du beau, elles provoquent la plus noble émulation entre les tribus d'une même cité appelées à concourir à leur célébration, elles donnent à la richesse l'occasion de se dépenser en œuvres ou en largesses dont elle se fait honneur, elles procurent aux pauvres des plaisirs spirituels, elles inspirent à tous des sentiments communs de joie et de fierté. Ajoutons qu'en attirant les étrangers, elles répandaient au loin la renommée de la cité qui les célébrait, lui faisaient

une réputation d'hospitalité, de beauté, qui n'était pas sans profit pour l'expansion de son commerce.

Plus importantes encore étaient les fêtes panhelléniques, les grands jeux d'Olympie, de Delphes, de l'Isthme, de Némée. Dès le VIII^e siècle, les concours olympiques commencent à attirer à Pise les habitants des cités voisines ; et, dans les deux siècles suivants, ils prennent décidément un caractère national. Les plus célèbres athlètes de la Grèce entière y viennent disputer le prix de la course à pied, de la lutte, du pugilat, du pentathle. Tous les peuples grecs se passionnent pour ces exercices, qui mettent en jeu la force physique, l'agilité, le courage. Les honneurs que les cités attribuent à leurs concitoyens vainqueurs attestent le prix que l'on attache partout à ces qualités. Ces spectacles sont, pour la Grèce assemblée, la glorification d'un idéal de virilité. D'autre part, quand sont instituées les courses de chevaux et celles de chars, l'aristocratie territoriale ainsi que les princes sont heureux d'y faire admirer leur luxe. On voit venir aux bords de l'Alphée, non seulement les plus riches d'entre les Grecs du continent, mais les tyrans des cités helléniques de Sicile, de l'Italie méridionale, de la Libye. Les barbares seuls en étaient exclus. Et ceci même fit que, dans ces panégyries quadriennales, le sentiment de l'unité nationale, de la fraternité originelle ne put manquer de se faire sentir, malgré les rivalités et les haines. La trêve, proclamée alors au nom des dieux, rappelait ce qu'on oubliait trop souvent dans la vie quotidienne. Delphes, qui, elle aussi, offrait, tous les quatre ans, dans ses jeux pythiques, des spectacles du même genre, était plus riche encore en suggestions religieuses, grâce au temple d'Apollon et à son oracle, qui en faisait une sorte de sanctuaire panhellénique. D'ailleurs, les vic-

toires remportées dans ces concours, comme celles de l'Isthme et de Némée, servaient de thème à la poésie lyrique, et celle-ci, en célébrant la patrie et la famille des vainqueurs, se plaisait à encadrer ces louanges dans des récits mythiques qui faisaient revivre avec éclat toutes les vieilles légendes locales ou nationales.

III. — La divination et les oracles.

IDÉES DES GRECS SUR LA DIVINATION. LES DEVINS. LES ORACLES. — A la religion se rattachaient également les formes nombreuses de la divination, considérée unanimement par les Grecs comme une des manifestations les plus précieuses de la bienveillance divine. C'était en effet chez eux une croyance générale que certaines révélations concernant l'avenir pouvaient être obtenues soit par l'observation et l'interprétation de pronostics, soit par les réponses que certains dieux daignaient faire à qui les interrogeait. Grâce à ces avertissements célestes, on espérait échapper aux incertitudes qui troublent sans cesse les volontés, dans la vie privée comme dans la vie publique.

L'interprétation des pronostics était surtout l'office propre des devins, c'est-à-dire d'hommes ou de femmes spécialement doués. On recourait donc à eux quotidiennement pour savoir ce que signifiaient tels menus incidents érigés en signes divins, le vol d'un oiseau, un coup de tonnerre, une rencontre imprévue, une simple parole même, prononcée sans intention ou entendue par hasard. Et, à défaut de devins accrédités, chacun tirait de tels signes des conjectures personnelles. L'état intellectuel de la Grèce

serait mal apprécié, si l'on ne tenait compte de ces superstitions universelles et de leur force.

Entre tous les genres de divination, aucun n'a eu l'importance des oracles. L'oracle, quelle qu'en fût la forme, était proprement la révélation faite par un dieu dans son sanctuaire. Tous les dieux ne rendaient pas des oracles et tous les sanctuaires ne revendiquaient pas le privilège prophétique. Parmi ceux qui avaient cette spécialité, quelques-uns jouissaient d'une autorité supérieure. On vantait l'oracle de Zeus à Dodone, celui d'Apollon à Delphes et à Claros, celui de Trophonios à Lébadée en Béotie. Chacun d'eux avait sa clientèle. Mais celui de Delphes était déjà devenu, au VI^e^ siècle, l'oracle national par excellence. Cela tint à sa position centrale, aux fêtes amphictyoniques dont il était le théâtre, à l'habileté des prêtres qui l'administraient, à ses relations avec Sparte, peut-être aussi à la forme même de ses révélations. C'était d'Apollon lui-même, interprète infaillible des pensées de Zeus, son père, qu'elles étaient censées émaner. Apollon parlait là par la bouche d'une femme inspirée, la Pythie, qui, dans une sorte de délire, prononçait des paroles confuses. Celles-ci étaient traduites aussitôt en une forme plus ou moins énigmatique et ambiguë par les « prophètes » chargés de ce soin. Les consultants qui emportaient ces sentences mystérieuses, cherchaient à en pénétrer le sens, heureux et troublés tout à la fois de cette confidence divine, dépositaires inquiets d'un secret d'où dépendaient souvent leurs plus chers espoirs. Un oracle si considéré n'intervenait pas seulement dans les affaires privées. Les cités grecques s'adressaient à lui officiellement pour leurs plus sérieux intérêts. Elles ne manquaient pas de le consulter sur l'envoi de leurs colonies, sur leurs entreprises militaires,

elles lui demandaient conseil sur leurs législations, elle tenaient surtout à prendre son avis sur toutes les choses religieuses et aussi sur les prodiges, sur les maladies épidémiques, sur les fléaux de toute nature. Plusieurs d'entre elles avaient des fonctionnaires spéciaux, chargés de ces consultations ainsi que de faire application d'oracles anciens aux cas nouveaux qui pouvaient surgir.

N'allons pas croire toutefois que, par là, les États grecs aient accepté le principe d'une sorte de gouvernement théocratique. En fait, leur liberté d'action n'en fut jamais sérieusement diminuée. Outre que ces consultations ne dépendaient que de leur propre volonté, il y avait toujours manière d'interpréter un oracle. L'ambiguïté prudente de la parole divine, qui fuyait les responsabilités, était cause qu'elle ne commandait qu'en apparence. Les hommes politiques savaient faire accepter du peuple, entre plusieurs interprétations possibles, celle qui répondait à leurs vues personnelles ; et, en définitive, c'était toujours, ou peu s'en faut, par des motifs rationnels que se décidaient les affaires.

IV. — Le sentiment religieux ; la morale.

LE SENTIMENT RELIGIEUX. — Si maintenant nous nous demandons ce qu'était au fond le sentiment religieux, il ne paraît pas douteux que la crainte n'en fût l'élément primitif et fondamental. Le Grec ne considérait pas la bonté ni même la justice comme des attributs essentiels de la divinité. Il lui semblait au contraire naturel, comme on l'a vu, qu'un dieu fût jaloux, irritable, implacable dans ses haines, et qu'il employât sa puissance à les satis-

faire. Son premier souci était donc de n'en offenser aucun. Or, il y avait toujours grand danger d'offenser quelque dieu sans le vouloir. Une ambition excessive, un effort pour s'élever trop haut, un bonheur trop éclatant étaient considérés par ces maîtres soupçonneux comme autant d'attentats à leur supériorité. Le premier devoir de l'homme consistait donc à se rappeler qu'il était homme. Une parole orgueilleuse, aussi bien que l'omission d'un hommage traditionnel, pouvait attirer sur un individu ou sur une cité la colère d'une des puissances divines. Et l'on devait s'attendre, en ce cas, à ce que le dieu irrité se vengeât par quelque malheur privé ou public, catastrophe ou fléau. Sans doute les formes du culte étaient tenues pour des moyens d'éviter ces terribles surprises ; mais aucun toutefois ne paraissait absolument sûr ; et c'est pourquoi, dès qu'on avait lieu de soupçonner quelque défaveur divine, on consultait les oracles et les exégètes, dépositaires de la science divine, auxquels il appartenait de recommander alors divers modes d'apaisement et de réconciliation. A cet égard, nulle différence entre les peuples les plus éclairés de la Grèce et les moins cultivés. Procédant des mêmes croyances, leurs sentiments étaient les mêmes.

Si cette disposition d'esprit n'a pas paralysé l'activité des Grecs, c'est, sans doute, parce que leur énergie naturelle leur permettait de trouver dans ces mêmes croyances, à côté des sujets d'appréhension, des motifs de confiance qui l'emportaient en valeur. En général, le Grec s'obstinait à consulter ses dieux jusqu'à ce qu'il eût obtenu des présages favorables ; une fois qu'il les possédait, il se croyait assuré du succès. Ses dieux devenaient alors pour lui des alliés incomparables et, précisément parce qu'il les imaginait très redoutables, il ne doutait pas qu'ils ne fissent

sentir à ses ennemis leur puissance invincible. Grâce à l'anthropomorphisme spirituel, ainsi interprété, la notion même du destin se trouvait heureusement allégée. Entre l'homme et cette puissance lointaine, s'interposaient fort opportunément ces dieux à demi humains, ces dieux qu'on pouvait fléchir et dont on savait même se faire des amis.

Cette confiance allait-elle jusqu'à l'amour ? Si l'on entend par là une sorte de transport de l'âme s'élevant avec joie vers un idéal de perfection auquel elle voudrait s'unir, il paraît évident que rien de tel n'était possible en Grèce, du moins avant qu'il y eût une philosophie pénétrée de mysticisme. Toutefois, à considérer un dieu comme le protecteur et l'ami de la cité dont on était membre, on finissait par l'aimer, comme on aimait cette cité elle-même. Sa légende s'incorporait à l'histoire locale et sa religion s'identifiait au patriotisme. Nul doute que les Athéniens ne fussent fiers des exploits légendaires d'Athéna autant que des leurs ; et l'on admettra volontiers que leur dévotion envers la vierge guerrière, qui, de tout temps, avait eu sur l'Acropole son domicile préféré, n'était pas essentiellement différente d'un amour respectueux.

LA RELIGION ET LA MORALE. — Quelle influence cette religion exerçait-elle sur la morale ? Incontestablement, les mythes sur lesquels elle reposait n'avaient rien de commun avec la morale. Formés pour rendre compte de rites anciens ou nouveaux, ou encore pour unifier des croyances diverses, et traduisant toutes ces choses sous forme de récits ou de généalogies, ils avaient dû les représenter tantôt comme des guerres entre divinités, tantôt comme des unions, légitimes ou non, entre dieux et déesses ; d'autre part, le désir de rattacher les lignées princières à des origines divines

avait fait imaginer d'innombrables aventures d'amour entre dieux et mortelles. De là un ensemble de contes où la violence, la ruse, le mensonge, la sensualité se donnaient libre cours. Comment une religion attachée à de telles croyances n'aurait-elle pas mis la morale humaine en danger ?

Quelques témoignages, en effet, attestent que ces mythes ont parfois servi d'excuses à des déréglements qui cherchaient à se justifier. Mais, à tout prendre, c'étaient là des faits exceptionnels. En général, on peut affirmer que, contrairement à la vraisemblance, la religion grecque, telle qu'elle était, a plutôt prêté à la morale un sérieux appui. Ce ne fut pas, il est vrai, sans avoir subi elle-même l'influence de la raison. Il est incontestable que la morale, en progressant spontanément, épura d'abord la religion. Elle propagea l'idée que la vie des dieux ne pouvait pas être jugée d'après les règles de la conduite humaine ; elle la rélégua dans un ordre de choses purement mythologique, dont la raison pratique n'avait pas à tenir compte. Mais alors, la religion, ainsi purifiée, réagit à son tour utilement sur la morale. Les dieux étant considérés comme les patrons naturels de la famille, de la tribu, de la cité, il parut logique de croire que tout ce qui en favorisait la prospérité leur était agréable. On admit donc que le respect du serment, la justice, la probité, l'observation des lois, la discipline morale, l'humanité même étaient propres à les satisfaire, tandis que les actes contraires devaient les mécontenter. On se persuada ainsi que les dieux comblaient de biens les peuples qui pratiquaient la justice et châtiaient ceux qui la foulaient aux pieds ; et cela fit que cette religion qui n'enseignait aucune morale devint cependant la gardienne de la moralité publique.

V. — Les religions adventices.

LES RELIGIONS ÉTRANGÈRES. LES MYSTÈRES. — Si la cité grecque avait ses dieux préférés, elle reconnaissait cependant tous les dieux helléniques et leur rendait hommage. Elle excluait seulement en principe les dieux des peuples barbares, sans nier toutefois leur existence. La force des choses l'amena même à les admettre peu à peu. La cité, intolérante à l'égard de ses membres, ne pouvait l'être au même degré à l'égard des étrangers. Du moment qu'elle leur laissait prendre domicile chez elle, il lui devenait difficile de proscrire longtemps leurs cultes et d'ignorer leurs croyances. Et ces croyances devaient nécessairement conquérir à la longue des adeptes dans le peuple qui leur accordait l'hospitalité. Dans la période antérieure aux guerres médiques, un fait de ce genre est particulièrement à signaler : l'influence du culte thrace de Dionysos.

Ce culte semble avoir été encore étranger à la Grèce propre au temps où furent composés les poèmes homériques. A demi sauvage, il était caractérisé par des transports extatiques, des courses de femmes à travers les montagnes. des cris et des hurlements, l'immolation d'animaux que l'on déchirait et dont les chairs encore palpitantes étaient mangées par les adorateurs du dieu. On ne sait pas au juste à quelle date ni par quel chemin il pénétra dans la Grèce centrale. Nous le trouvons très anciennement en honneur à Thèbes, à Delphes, aux frontières de l'Attique, en Élide et ailleurs ; preuve qu'il existait dans l'âme grecque, malgré ses qualités de mesure et de raison, une certaine prédisposition à l'enthousiasme mystique, dont il importe

de tenir compte. Si l'excitation sensuelle, qui trouvait à se satisfaire dans ce culte, ne fut pas accueillie partout avec la même facilité, partout du moins, et même en Attique, une partie de cette religion de Dionysos s'imposa, apportant avec elle un élément d'exaltation qui devait se faire sentir dans le dithyrambe, dans la tragédie et dans la comédie.

D'autre part et peut-être sous les mêmes influences, on vit des religions primitives prendre alors un essor tout nouveau. Ce fut le cas des célébrations religieuses appelées « mystères ». Ce qui les distinguait, c'était leur caractère secret. On a lieu de penser qu'ils avaient été, à l'origine, des cultes locaux, propres à certaines familles. Celles-ci, peu à peu, y donnèrent accès à d'autres qu'à leurs membres, sous condition d'une initiation préalable et d'un engagement de n'en rien divulguer. Il arriva enfin que quelques-uns de ces cultes furent adoptés et patronnés par certains États. Aucun n'eut plus de célébrité que celui d'Éleusis, qui avait pour siège le sanctuaire de Déméter et de Coré. Les mystères de ces deux déesses provenaient presque certainement d'un ancien culte agraire. Ils durent une faveur toujours croissante aux révélations qu'ils apportaient sur le sort des initiés après la mort. La religion officielle connaissait, il est vrai, un dieu des Enfers ; et la poésie avait répandu quelques vagues notions sur un séjour des morts ; mais ce qu'elle en disait ne pouvait inspirer qu'un sentiment d'effroi. Beaucoup d'esprits inquiets cherchaient donc quelque part des raisons d'espérance, que la tradition ne leur procurait pas. Ces espérances, les mystères les offraient justement aux initiés sous forme de visions. Des représentations empruntées à la légende de Coré, ravie par Hadès, puis rendue à la lumière, ou encore la contem-

plation de symboles relatifs au grain de blé longtemps enfoui sous la terre, puis reparaissant au jour avec la tige et l'épi, et, avec cela, des formules mystérieuses, de radieuses apparitions succédant aux ténèbres, devenaient, pour des croyants bien préparés et avides de promesses rassurantes, autant de garanties d'un bonheur privilégié. Nul besoin pour eux d'enseignements positifs et précis ; il leur suffisait de voir et d'entendre. C'était en quelque sorte la réalité même de la survivance espérée que le mystère leur mettait sous les yeux ; la garantie leur en était donnée par l'initiation.

Ainsi se complète l'idée qu'on peut se faire de la religion grecque, avant qu'elle eût été pénétrée par la philosophie. Religion peu cohérente, en somme, dénuée de doctrine, très complaisante aux inventions des poètes et très favorable au libre jeu de leur imagination, ralliée peu à peu à la morale dont elle était primitivement indépendante, puissante par son ingérence dans tous les actes de la vie privée et publique, par son union intime avec les sentiments domestiques et nationaux, capable d'un certain mysticisme, mais surtout féconde en manifestations extérieures, créatrice de cultes variés et nombreux, de fêtes multiples, inspiratrice de quelques-unes des plus belles productions littéraires et artistiques qu'ait produites le génie humain.

CHAPITRE III

LES TÉMOIGNAGES DE L'ÉPOPÉE

LES ANCIENNES ÉPOPÉES GRECQUES. — Presque tout ce qui vient d'être dit sur les débuts de la civilisation grecque se trouve en quelque sorte commenté et grandement éclairé par les témoignages des épopées grecques. Trois d'entre elles seulement nous ont été conservées ; mais elles représentent magnifiquement une littérature épique, qui fut certainement considérable. Ce sont : l'*Iliade* et l'*Odyssée*, qui ont dû être composées entre le IX^e^ siècle et la fin du VIII^e^ ; les *Travaux* d'Hésiode, qui sont peut-être un peu plus récents. Ces trois poèmes nous mettent sous les yeux toute la vie de ce temps sous ses trois aspects principaux : la guerre avec ses péripéties, la navigation et les aventures de mer, l'agriculture. Trilogie admirable, qui a idéalisé les passions, les mœurs, les idées d'une humanité singulièrement énergique, et leur a prêté une telle beauté que toute la vie ultérieure du peuple grec en est demeurée imprégnée.

LES LÉGENDES HÉROÏQUES. LES HÉROS. — La substance de ces épopées est faite de légendes, c'est-à-dire de récits plus ou moins fabuleux, mais considérés en leur temps comme historiques. Nulle part la richesse de l'imagination hellénique ne se montre mieux que dans l'abondance et la variété de ces récits. Chaque contrée de la Grèce,

chaque tribu, chaque grande famille avait les siens. C'était un mélange de souvenirs, de traditions et d'inventions. Ce qui pouvait s'y trouver de vérité disparaissait sous la fiction et ses libres combinaisons. Mais fiction ou vérité, ces récits étaient des titres de noblesse dont on était fier. Chacun des groupes humains qui les avaient créés y avait mis ce qui lui tenait au cœur, l'image de son passé, son caractère propre, son idéal. Il se reconnaissait lui-même en eux et s'y aimait.

En général un récit épique se concentrait, pour ainsi dire, autour d'un ou de plusieurs personnages, quelquefois autour d'une famille. Ces personnages représentatifs étaient les héros. Sans rechercher ici si tous étaient de même origine, contentons-nous de noter les traits qui les caractérisaient, au temps où ils entrèrent dans l'épopée. Le héros épique est un homme de race divine. Fils ou petit-fils, ou descendant d'une femme mortelle qui s'est unie à un dieu, il tient à la fois de la nature divine et de la nature humaine. Mortel, il est sujet aux misères humaines, physiques et morales ; mais, issu du sang d'un dieu, il est supérieur de beaucoup au commun des hommes par sa force, son endurance, sa rapidité, sa taille, sa beauté, quelquefois aussi par sa prudence. Si tous ont en partage quelques-unes de ces supériorités, ils diffèrent sensiblement les uns des autres. En eux se manifeste donc la variété des aptitudes de la race grecque. Et ceci explique le rôle qu'ils ont joué dans le développement de la vie nationale. En la personne d'un Achille, le Grec, à quelque cité qu'il appartînt, admirait toutes les qualités physiques dont il était instinctivement épris ; dans celle d'un Nestor ou d'un Ulysse, la droite raison, la finesse, le sens pratique, qui n'avaient pas moins de prix à ses yeux. En créant ses héros,

la Grèce se fit à elle-même, dès son enfance, des types vivants d'humanité auxquels elle devait toujours se complaire. Parcourons donc rapidement les récits épiques qui ont eu pour objet leur glorification et voyons quelles sont les plus importantes conceptions morales qui s'y laissent apercevoir.

I. — La guerre.

IDÉE GÉNÉRALE DE LA GUERRE DANS L'ÉPOPÉE GRECQUE ; LE DROIT DES GENS. — L'*Iliade* nous montre deux nations en guerre, les Achéens d'une part, les Troyens de l'autre. Cette guerre n'est pas une guerre de conquête. Elle a pour cause une revendication de droit. Un prince troyen, Pâris, a enlevé une femme achéenne, Hélène, épouse du roi Ménélas ; aidé par la déesse Aphrodite, il l'a séduite et emmenée sur ses vaisseaux avec une partie de ses richesses. Les princes achéens, confédérés sous l'autorité d'Agamemnon, sont venus en armes assiéger Troie, réclamant Hélène et ses trésors. Le roi troyen, Priam, dominé par son fils Pâris, refuse de les rendre. Tels sont les faits à considérer.

L'acte de Pâris est un trait de mœurs. Il nous fait voir le rapt des femmes et le pillage exercés non par des pirates de profession, mais par des princes aventuriers, que ne désavoue ni leur famille, ni leur peuple. La violence se complique ici de perfidie, puisque Pâris a été accueilli en hôte à Sparte. Cette violence, les Achéens se jugent en droit de la punir. Un certain sentiment du droit des gens inspire leur protestation. Ils ne sont pas venus pour détruire Troie, mais pour se faire rendre justice. Chose remarquable,

ils considèrent l'injure faite à Ménélas comme leur étant commune à tous. Il y a entre eux une solidarité nationale assez forte pour qu'ils aient consenti à se donner un chef unique. Nous saisissons là sur le vif la plus ancienne manifestation du sentiment panhellénique. Dans la guerre elle-même, la notion du droit des gens se retrouve à plusieurs reprises. Des arrangements sont conclus entre les deux partis, on échange des serments, on cherche des deux côtés à mettre fin aux hostilités. Ces serments, il est vrai, sont violés ; mais cette violation est nettement condamnée par les hommes que n'aveugle pas la passion.

Reconnaissons d'ailleurs que ces principes de droit international n'étaient encore ni très précis, ni très étendus. Les Troyens de l'*Iliade*, dans les moments où ils pressentent leur défaite, prévoient que leur ville sera brûlée et pillée, les hommes massacrés, les femmes distribuées entre les vainqueurs et emmenées par eux pour devenir leurs esclaves ou leurs concubines. Et nous savons que, dans d'autres poèmes épiques qui complétaient l'*Iliade*, tout cela se réalisait effectivement. D'après ce poème lui-même, les combattants vaincus et désarmés sur le champ de bataille peuvent être, au gré du vainqueur, ou égorgés sur place ou vendus comme esclaves. Les morts sont laissés sans sépulture, à moins de convention particulière ; ce n'est qu'exceptionnellement que leurs cadavres sont rachetés contre rançon. Enfin, si les Achéens combattent pour la revendication du droit, les principaux d'entre eux ne dissimulent pas qu'à ce motif s'ajoute le désir du butin qu'ils escomptent d'avance âprement.

Mais il importe de remarquer — car c'est une des choses qui font le plus d'honneur au génie de la race — que, par moments, la spontanéité de la nature devançait les

progrès toujours lents du droit et de la coutume. L'entrevue de Priam et d'Achille équivaut à une révélation d'ordre supérieur et presque divin ; on y voit poindre comme une aurore d'humanité nouvelle, dont la lueur bienfaisante apparaît tout à coup au milieu des survivances de la barbarie. Plus Achille s'est montré cruel envers Hector vaincu, plus nous sommes touchés de l'émotion soudaine qui s'empare de lui quand il voit le vieillard embrasser ses genoux, quand il songe à son propre père, âgé lui aussi et destiné lui aussi à pleurer son fils. Le sentiment qui surgit en lui tout à coup est l'intuition d'une solidarité humaine fondée sur une destinée commune, qui expose tous les êtres mortels aux mêmes accidents, aux mêmes souffrances. Une telle scène ne réalisait-elle pas une acquisition morale d'une incomparable valeur ?

LE COMBAT ET LES COMBATTANTS. — La guerre à laquelle l'*Iliade* nous fait assister est le siège d'une ville. Mais les Achéens ne font pas une guerre de siège ; ils n'en ont ni les moyens ni la méthode. Nulle machine de guerre, point de travaux d'approche. Le siège est un blocus qui traîne indéfiniment. Les combats sont des combats en rase campagne. Négligeons ici le peu de technique militaire qui s'y manifeste. Contentons-nous de noter que, toute simple qu'elle soit, elle révèle un sens incontestable de l'organisation. Les Achéens sont répartis en tribus et en phratries ; ils se forment tantôt en lignes de front, tantôt en colonnes. Leurs chefs sont montés sur des chars de guerre et, le plus souvent, précèdent leurs hommes pour ouvrir devant eux de larges trouées.

Mais ce qui doit nous intéresser surtout, ce sont les sentiments qui animent ces combattants. Celui que cette

poésie guerrière exalte par-dessus tout, c'est naturellement le courage. Elle nous le montre inspiré de motifs d'ordre moral, qui sont l'honneur, le désir de se distinguer, le patriotisme, la volonté de la vengeance. Et, comme ces motifs n'agissent pas toujours avec la même force, la fermeté d'âme dont ils sont le soutien n'est pas toujours égale à elle-même. Elle est sujette à s'affaiblir, à défaillir même, surtout chez la foule des combattants. Parfois des paniques soudaines s'emparent d'eux ; c'est la fuite, la déroute confuse et tumultueuse. Il faut que les chefs interviennent, objurguent les fuyards, leur fassent honte ou les menacent, leur rappellent toutes les raisons qui commandent de tenir bon. A leur voix, les cœurs se raffermissent, les volontés se redressent. La raison, aidée des sentiments nobles, refait chez ces combattants un courage dont elle est l'élément fondamental.

Entre leurs motifs d'action, l'honneur tient le premier rang. Aucun de ces hommes ne se résigne à passer pour lâche, presque tous sont avides d'éloges, ils aiment la gloire. Chez les chefs, elle est une passion, la première peut-être de leurs passions. A l'honneur se joint le patriotisme. Dans l'âme des Achéens, il en est inséparable ; ils veulent honorer leur patrie par leur vaillance, soutenir le nom de leurs pères. Chez les Troyens, le patriotisme est surtout le souci de défendre leurs femmes et leurs enfants, leurs dieux et leurs foyers. Il s'exprime admirablement dans la parole d'Hector s'écriant que « le meilleur des augures est de combattre pour la cité de ses pères ! » D'ailleurs les Achéens songent aussi à la terre natale, et le désir de la revoir le plus tôt possible est un des sentiments qui les animent.

Une telle armée ne peut pas être une armée indisciplinée.

Le poète nous montre quelque part les Achéens marchant au combat en silence et en ordre, tandis que les Troyens s'avancent tumultueusement, en poussant des cris confus. Contraste dû peut-être à une conception personnelle. Mais cette conception elle-même n'est-elle pas significative ? Il est clair que le public grec auquel cette image était offerte en appréciait la beauté. Cela revient à dire qu'au jugement des auditeurs de l'*Iliade*, l'ordre, la belle tenue, la discipline étaient pour une armée des conditions de supériorité. Dans toutes les manifestations de l'esprit grec, on retrouvera toujours ces qualités fondamentales.

L'ARMÉE HORS DU CHAMP DE BATAILLE. LE CONSEIL ET L'ASSEMBLÉE. — Lorsque l'armée ne combat pas, elle redevient un peuple. Nous voyons alors en jeu les institutions dont il a été question plus haut. Ce que nous avons sous les yeux est le fonctionnement d'une royauté aristocratique. Au sommet, un roi suprême, le chef de l'armée, Agamemnon. A côté de lui, un conseil de rois inférieurs, chefs des peuples confédérés, conseil qu'il appelle à délibérer avec lui sur toutes les résolutions graves et dont il suit généralement les avis. Au-dessous, une assemblée, réunion du peuple tout entier ; le roi lui communique ses décisions ; les membres du conseil les appuient quelquefois ; l'assemblée approuve par ses clameurs. Elle ne délibère pas, mais on a besoin de son adhésion. Il faut ou gagner cette adhésion ou l'imposer par le prestige de l'autorité.

Une telle forme de gouvernement fait grande place aux discours : délibérations du conseil, entretiens des chefs, ambassades, exhortations aux troupes, harangues adressées à l'assemblée. C'est assez dire qu'il y a là déjà une éloquence, primitive encore par sa simplicité, mais habile pourtant,

tantôt vigoureuse, pressante, condensée, tantôt et plus souvent insinuante, narrative, digressive même, toujours douée d'une élégance naturelle, toujours aisée et souple, presque parfaite en son genre. On trouve dans l'*Iliade* autant de beaux discours à peu près que de belles narrations.

LA VILLE ASSIÉGÉE. — Ce poème, dans son intention générale, est incontestablement le poème des vainqueurs ; mais il s'en faut de beaucoup qu'il ignore les vaincus ou les traite avec indifférence. C'est un de ses mérites que de nous introduire, quand il le faut, dans la ville assiégée et de nous y faire voir les effets douloureux de la guerre. Il est plein d'une profonde sympathie humaine.

Quelques scènes célèbres sont particulièrement significatives à cet égard. Le plus vaillant des guerriers troyens, Hector, rentre pour quelques instants dans la ville ; il y rencontre sa femme, Andromaque, accompagnée de la nourrice qui tient dans ses bras leur unique enfant, Astyanax. Hector va les quitter pour retourner au combat ; le pressentiment de la mort hante son esprit ; n'importe ; il n'a pas le droit de se dérober au péril. En vain, Andromaque le supplie et pleure ; ému jusqu'au fond du cœur, il s'arrache de ses bras, après avoir embrassé l'enfant qu'il ne reverra plus, en priant les dieux pour qu'il soit un jour aussi brave et plus heureux que son père. Plus loin, c'est Priam et Hécube, c'est Andromaque encore qui, du haut des murs de Troie, sont témoins du combat dans lequel Hector succombe sous les coups d'Achille ou des outrages infligés au cadavre du vaincu ; rien de plus émouvant que le tableau de leurs angoisses, de leur détresse morale. Enfin, au terme du poème, nous assistons aux funérailles d'Hector : tour

à tour, sa mère, Hécube, sa veuve, Andromaque, sa belle-sœur, Hélène, se lamentent près de son bûcher. Ainsi, d'un bout à l'autre de ce poème, qui exalte les vertus guerrières, une part est faite à la pitié ; et cette part n'est ni la moins importante, ni la moins belle. Un très noble côté de l'âme grecque se découvre ainsi dans cette œuvre, témoin et interprète de ses plus antiques aspirations.

II. — La navigation et les aventures de mer.

L'ODYSSÉE. — La seconde des grandes épopées grecques, l'*Odyssée*, complète l'*Iliade*, en nous offrant un spectacle très différent. Dans sa partie principale, c'est le récit des pérégrinations d'Ulysse, errant sur les mers ou retenu dans une île lointaine, avant de pouvoir rentrer dans sa terre natale d'Ithaque. Comme suite à ses aventures, le poème raconte son retour dans sa maison, envahie en son absence par des princes du voisinage, qui veulent obliger sa femme, Pénélope, à épouser l'un d'entre eux.

LES LÉGENDES DE LA MER. — Ce qui en forme le fond et l'élément primitif, ce sont donc les légendes de la mer, quelques-unes de celles que les marins d'Ionie ont dû raconter, lorsqu'ils revenaient de leurs premiers voyages d'exploration. Contes merveilleux, dans lesquels il n'est guère possible de discerner ce qui appartient aux libres fantaisies de l'imagination et ce qui n'est qu'une déformation de réalités mal connues. L'itinéraire d'Ulysse semble avoir été brouillé à plaisir par le narrateur. Pourtant, tel qu'il est, il dénote une certaine connaissance de la côte nord de l'Afrique et d'une partie de la Méditerranée occidentale,

notamment des parages de la Sicile. Ses voyages forment tout un cycle de légendes, d'origines sans doute diverses, mais où abonde le merveilleux. Les terres que le poète nous représente sont censées n'avoir été visitées jamais par aucun homme. Leurs habitants sont ou des géants, ou des monstres, ou des peuples privilégiés, ou des dieux. L'imagination qui a créé ce monde de féerie, celle du public pour lequel il fut créé, avaient encore gardé beaucoup de la naïveté enfantine. Le charme de l'inconnu agissait puissamment sur elles. Nul souci de critique ni de vérification. Il suffisait que le poète sut prêter de la vraisemblance à l'invraisemblable. Le conteur grec y excellait, au point qu'aujourd'hui encore nous nous laissons prendre au charme de ses fictions.

LA NAVIGATION ET LE MARIN GREC. — Mais ce qui nous touche et nous intéresse le plus vivement dans les récits de cette partie de l'*Odyssée*, c'est ce qu'ils ont d'humain. Ulysse, bien que héros, est le type du marin grec, tel qu'il dut être au temps des premières navigations lointaines. Nous le voyons avec ses compagnons sur son bateau, peu fait pour résister à la tempête. Il longe le littoral dont les caps lui servent de points de repère, livre au vent sa voile unique lorsque le vent est favorable, avance péniblement à force de rames en cas contraire ; il ne navigue que de jour, craignant de perdre sa route dans les ténèbres, tire son bateau sur le sable quand arrive le soir. Prévoyant et avisé, sachant les dangers de toute sorte qui le menacent, il fait tout pour les éviter. Mais quand sa prudence est en défaut, son courage et sa présence d'esprit y suppléent. Poussé vers un rivage inconnu, il sait trouver un abri caché pour son bateau ; il ne s'engage pas dans l'intérieur

de la région sans l'avoir explorée de loin autant qu'il le peut ; il se défie, il observe tout ce qui peut l'informer des mœurs des habitants, il est prêt à combattre ou à fuir. En lisant certaines scènes de l'*Odyssée*, nous nous figurons les hommes de Milet débarquant pour la première fois sur les côtes inconnues de la Propontide ou du Pont. Tel épisode est en quelque sorte un fragment de ce qu'aurait pu être leur journal de bord. Dans d'autres parties, nous les voyons aux prises avec les difficultés et les souffrances des navigations primitives, avec la faim, la soif, en lutte avec les vents et les flots, qui se jouent de leur frêle embarcation. Nous comprenons, nous ressentons presque, leurs anxiétés, leurs terreurs ; nous admirons leur endurance, le ressort de leurs énergies, leur discipline. Ulysse les représente tous, mais en lui nous reconnaissons surtout le chef doué de toutes les qualités du commandement, l'homme sur qui pèse la responsabilité du salut commun, celui qui prévoit tout, pense à tout, celui dont le courage n'est jamais abattu et dont l'esprit plein de ressources n'est jamais à court. L'*Odyssée* était vraiment le poème d'un peuple de marins.

LE RETOUR DU NAVIGATEUR. — Elle contient cependant autre chose encore que des récits de mer. Elle nous décrit aussi, sous la forme d'une légende particulière à Ulysse, un aspect bien différent de la vie du navigateur, la longue absence du chef de famille que l'on croit perdu en mer et le drame de son retour. Elle projette ainsi une vive lumière sur un état social qu'il est du plus haut intérêt de se représenter.

Dans une riche demeure princière, une femme, Pénélope, et son fils, le jeune Télémaque, restent seuls, attendant

d'année en année le retour de l'époux et du père. Eux seuls l'attendent ; le peuple ne croit plus guère à son retour. Des princes voisins convoitent la femme séduisante et riche qu'ils considèrent comme veuve, et peut-être, avec elle, une part de sa fortune. Et, comme elle refuse leurs propositions par fidélité à l'absent, ils s'installent par contrainte dans la demeure de celui-ci et vivent sur son bien, qu'ils dissipent insolemment. Le jeune Télémaque n'a ni l'autorité, ni la force nécessaires pour les chasser. A qui recourir ? Point d'autorité publique pour protéger la famille. Dans l'état social qui nous est mis sous les yeux, la puissance de l'État n'existe pas. Chaque famille se défend elle-même. Elle ne peut chercher au dehors que des alliés volontaires. Si ces alliés lui manquent, elle est réduite à ses propres ressources.

Ulysse revient pourtant, mais il revient seul. Que faire contre tant d'adversaires coalisés ? Déguisé en mendiant, il observe ses ennemis, rallie des auxiliaires en secret, prépare le coup de surprise qui lui permettra de reconquérir sa maison. Toute la seconde partie du poème est le récit de cette préparation et de cette reconquête. Elle nous conduit d'abord dans le domaine rustique d'Ulysse, nous fait connaître, dans des scènes charmantes, son dévoué serviteur, le vieux porcher Eumée, et en même temps l'économie de son exploitation ; elle nous introduit ensuite dans la demeure urbaine, et là, une série d'épisodes font passer devant nos yeux les détails de la vie domestique, tout en nous décrivant l'insolence des prétendants et les sentiments des personnages du drame. Le récit est riche en scènes émouvantes, en descriptions précises et curieuses. Nulle part ailleurs, nous ne trouvons autant à nous instruire sur les mœurs, sur la vie intime de la Grèce primitive.

Car, là aussi, nous avons le sentiment que l'histoire particulière qui nous est contée est jusqu'à un certain point une histoire générale. D'autres navigateurs qu'Ulysse ont dû avoir en ces temps anciens des aventures qui ont ressemblé aux siennes. Ils ont dû avoir aussi des retours dont son retour à lui fut comme l'image dramatisée.

III. — L'AGRICULTURE.

LE POÈME DES TRAVAUX ET JOURS. — A ces deux aspects de la vie de ce temps, guerre et navigation, un autre poème, celui d'Hésiode, intitulé les *Travaux et les Jours*, ajoute la description non moins intéressante de la vie agricole. Fils d'un Éolien de Kymé, en Asie, l'auteur nous apprend que son père quitta son pays, où il vivait péniblement, vint s'établir dans le bourg d'Ascra, en Béotie, où il ne semble pas avoir trouvé beaucoup plus de satisfaction. Son héritage, probablement médiocre, fut partagé entre ses deux fils, Hésiode lui-même et Persès. Et c'est précisément ce partage qui est l'occasion, sinon le sujet du poème. On y voit qu'il n'avait pas satisfait Persès et que les deux frères eurent recours à un arbitrage, lequel fut loin de rétablir entre eux l'entente désirable. Persès, si l'on en croit son frère, était un paresseux, qui travaillait peu et dépensait beaucoup. Hésiode, dans des vers âpres et tristes, le presse de renoncer aux procès, le semonce rudement sur sa mollesse, lui rappelle la nécessité du travail et lui enseigne comment on en peut tirer quelque profit. C'est tout le poème, satire, réprimande et enseignement tout à la fois.

LA PROPRIÉTÉ RURALE EN BÉOTIE. PARTAGES ET PROCÈS. — Ce que nous y voyons tout d'abord, c'est le partage entre deux frères d'un assez mince héritage. Il ressort de ce que dit le poète que sa part était petite. Celle de Persès ne devait pas être plus grande de beaucoup. Et quand Hésiode parle de ses voisins, nous comprenons que leur condition était à peu près la même. Nul doute, par conséquent, que le régime de la petite propriété n'ait été ordinaire dans cette partie de la Grèce en ce temps. Tous les conseils qu'il donne ne conviennent qu'à d'assez pauvres gens. Plus la propriété est petite, plus on s'y attache. Nous ne sommes pas surpris de voir aussi qu'elle était âprement disputée. Mais la manière dont se réglaient les litiges demeure pour nous assez obscure. Nous apprenons bien qu'on recourait à l'arbitrage des « rois », c'est-à-dire sans doute des chefs de famille riches, qui exerçaient dans les cités naissantes une autorité mal définie. Hésiode nous donne une fâcheuse idée de leur équité. Il ne se fait pas faute de les appeler « mangeurs de présents ». Méchants propos d'un plaideur mécontent ? Peut-être, pour une partie au moins. Pourtant, si nous tenons compte de la hardiesse du poète et de la popularité de son œuvre, nous sommes portés à croire qu'en parlant ainsi il se sentait suffisamment soutenu par l'opinion du grand nombre. Et nous en concluons, sans trop d'hésitation, que tout n'était pas pour le mieux dans la Béotie du VII^e^ siècle. Comment, dans cet état de choses, les gens laborieux se tiraient-ils d'affaire ? Le poète nous l'apprend.

LE TRAVAIL DES CHAMPS. LA FAMILLE. — Grâce à lui, nous les voyons à l'œuvre. Son laboureur, qui est lui-même, n'a qu'une charrue, simple araire, fabriquée de ses propres

mains ; il n'a aussi, pour la traîner, qu'un seul bœuf de labour. Un serviteur unique l'assiste dans son travail. C'est avec ce pauvre attirail qu'il prépare la terre. Sa femme, de son côté, travaille à la maison, assistée peut-être d'une esclave ; c'est elle qui tisse les étoffes de lin ou de laine pour les vêtements, elle qui prépare les aliments. Aucune saison, aucun moment de l'année n'est perdu. Depuis le temps du labour et des semailles jusqu'à celui de la récolte, le détail des occupations utiles est prévu, catalogué. Il y en a de réservées aux journées d'hiver qui ne permettent pas le travail au dehors. C'est alors que le cultivateur répare ses outils endommagés ou en fabrique de nouveaux. La parcimonie est extrême. Pauvre nourriture, soigneusement mesurée ; les tranches de pain sont comptées. On comprend que les bouches à nourrir le soient aussi : Hésiode estime que son campagnard ne doit pas avoir plus d'un fils. Peut-être songe-t-il aussi aux inconvénients des partages entre frères ; d'ailleurs, comment morceler un domaine déjà si exigu ?

Cette existence si étroite est-elle donc dénuée absolument de joie ? Ce n'est pas l'impression que donne en somme ce poème austère. Tout d'abord, il y a, malgré tout, dans cette année laborieuse, des moments de détente. La moisson et la vendange sont les récompenses attendues. Lorsque l'une et l'autre ont été bonnes, la maisonnée est en fête. On a fait appel sans doute, pour cette besogne exceptionnelle, à quelques travailleurs supplémentaires ; une fois la corvée terminée, on se repose à l'ombre, on se rafraîchit près du ruisseau, on s'entretient gaiement, et, à tout prendre, on est heureux. Mais, en outre, il semble bien, quand on lit le poème, qu'on y devine chez l'auteur une autre satisfaction plus durable et plus intime. C'est celle de l'homme qui

sait son métier, qui a conscience de le bien faire et qui jouit de son expérience. Celui qui nous parle dans ses vers est un observateur attentif de la nature. Il l'épie en quelque sorte constamment, et il a fini par la connaître si bien qu'il n'hésite pas à en interpréter toutes les indications. Qu'on y doive faire la part de quelques préjugés, de certaines superstitions, de généralisations téméraires, cela n'est pas douteux. Il n'en reste pas moins certain qu'on y trouve déjà l'ébauche d'une science agricole qui n'est pas sans valeur. Et l'on ne peut douter que celui qui l'a ainsi exposée n'ait pris plaisir à la recueillir, à la contrôler année par année et jour par jour, et surtout à la communiquer à un public qui ne pouvait manquer de l'admirer.

LA MYTHOLOGIE ET LA MORALE DE L'AGRICULTEUR. — Il est un autre trait qu'on ne peut laisser ici de côté, parce qu'il intéresse directement l'histoire de la civilisation. C'est la part qui est faite dans les *Travaux* à la mythologie et à la philosophie pratique qui en dérive.

Ce que l'auteur de ce poème demande à la mythologie, ce n'est pas, comme les poètes de l'épopée héroïque, de lui fournir le sujet de beaux récits, mais bien de lui expliquer la nécessité du travail imposée à l'homme. Il trouve cette explication dans le mythe de Prométhée, dans celui de Pandore, dans celui des âges successifs de l'humanité. Ces vieux récits lui paraissent rendre raison de l'état présent du monde. Ils lui permettent de croire qu'il a existé autrefois des générations heureuses à qui la dure loi du travail ne s'imposait pas ; et, en somme, sa raison naïve en est satisfaite. Il est vrai qu'il n'a aucun espoir de voir jamais revenir cet âge d'or. Loin de là. Il admet que tout, dans le monde, va de mal en pis ; il a conscience d'être né dans un

siècle de violence et d'injustice. C'est du moins ce qu'il affirme en général. Mais, dans l'application pratique aux choses de la vie quotidienne, il s'en faut de beaucoup qu'il ne tire de cette idée toutes ses conséquences. Il croit fermement que la justice est la loi de l'humanité, puisqu'elle est son privilège, et il ne doute pas que Zeus n'en soit le protecteur naturel. Protecteur un peu distrait peut-être, mais dont la puissance pourtant se manifeste en définitive par la prospérité qu'il accorde aux bons, par les châtiments qu'il inflige aux violents. Et c'est pourquoi il a confiance dans le travail associé à la justice et à la piété ; car sans cette confiance, tout ce qu'il enseigne serait inutile.

IV. — Influence éducatrice de l'épopée.

Grâce à ses poètes épiques, comme on peut le voir par ce rapide aperçu, la Grèce possédait, vers le début du VII^e^ siècle, une sorte de résumé idéalisé de ses principales formes d'activité. Elle pouvait y apprendre à se connaître elle-même, à prendre conscience de ses qualités et de ses défauts. Ce fut pour elle un très grand profit. La vertu éducatrice qui était dans ces beaux poèmes contribua puissamment à son développement moral et artistique. Le spectacle des passions en lutte y offrait une abondante matière de réflexion. Presque tout ce qui peut être dit d'essentiel sur le bien et le mal, sur les qualités qui honorent l'humanité et sur ses faiblesses, y avait été dit. Et la plupart de ces enseignements s'y trouvaient présentés sous la forme la plus vivante, la plus émouvante, la plus propre par conséquent à faire impression sur les esprits et à s'y graver. Ne craignons pas de dire que toute la sagesse grecque a

sa source dans ces œuvres d'imagination et de réflexion.

Mais au point de vue de l'éveil du sentiment artistique, élément capital de la civilisation grecque, elles ne furent ni moins bienfaisantes ni moins efficaces. Elles révélèrent en effet que la représentation de la vie était la matière la plus propre à toucher les hommes et à faire naître en eux l'impression de la beauté ; et, en même temps, elles montrèrent, par d'admirables exemples, comment cet effet pouvait être obtenu. Il apparut que l'art littéraire était essentiellement simplification et idéalisation. Ces poèmes, faits de substance vivante, plongeaient profondément dans la réalité. Ils représentaient des émotions, des sentiments, des passions, choses qui sans cesse se diversifient et se contrarient. Mais une pensée puissante avait su dominer cette confusion, éclairer cette obscurité. Elle avait dessiné en quelques traits de nobles figures, fortement conçues et fièrement dressées, comme sur une scène où elles se détachaient en pleine lumière. Tout, d'ailleurs, était action. Et l'action aussi se montrait là soumise aux règles naturelles de l'art. Chaque poème formait un ensemble facile à embrasser d'un seul regard ; une composition simple, quoique variée, y répandait partout la lumière ; les parties en étaient proportionnées ; l'intérêt y était habilement soutenu et ménagé. La richesse de l'invention s'y disciplinait dans l'ordre et la mesure. C'étaient, on peut le dire, les principes fondamentaux de l'art grec qui étaient ainsi affirmés.

En outre, les mêmes poèmes épiques donnaient à la Grèce la plus belle langue poétique. Comment s'était-elle dégagée de la langue usuelle ? Par quelle élaboration progressive ? Il serait difficile de le dire. L'*Iliade* nous la révèle achevée, dans toute sa perfection. Son vocabulaire nous y apparaît comme un riche trésor de mots, propres à expri-

mer non seulement les impressions des sens, mais une très grande variété de sentiments, à en noter les nuances, et déjà même à énoncer bon nombre d'idées plus ou moins abstraites. Ce n'était pas, il est vrai, une langue dont on pût se servir couramment. Mais, parce qu'elle procédait du génie même de la race, elle était apte éminemment à l'exciter. En éveillant la pensée, elle suggérait des imitations, des adaptations, elle faisait sentir la valeur de la dérivation et de la composition des mots. C'étaient en fait toutes les opérations de l'intelligence, tous les mouvements de l'âme qui se trouvaient ainsi facilités au grand profit de la mécanique du langage. Cette belle langue était d'ailleurs soutenue par une versification qui en doublait le charme. Le peuple, en l'entendant sonner si mélodieusement, sentait plus vivement que le parler n'est pas seulement propre aux échanges d'idées indispensables, mais qu'en se soumettant au rythme, à la mesure, en se parant d'ornements bien choisis, il peut devenir capable de charmer les esprits, d'exalter les âmes, d'éveiller les sensations délicates ou profondes, de transporter des auditeurs dans un monde idéal. Tout le mouvement intellectuel et moral de la Grèce au VII^e^ et au VI^e^ siècle procède directement de ce qu'elle avait ainsi appris.

CHAPITRE IV

LE DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL ET MORAL DES VII^e^ ET VI^e^ SIÈCLES AVANT J.-C.

CARACTÈRE GÉNÉRAL DES VII^e^ ET VI^e^ SIÈCLES. — Le progrès général de la pensée durant ces deux siècles fut d'ailleurs stimulé par d'autres causes : l'augmentation de la population, qui donna naissance à de grosses agglomérations urbaines, les luttes des partis, les grandes entreprises commerciales. Les révolutions, causes de destructions, le furent aussi d'énergies puissantes ; elles excitèrent les individualités fortes à entrer en jeu ; et, d'autre part, elles créèrent des liens moraux, des sentiments communs entre ceux qu'elles associaient pour les mêmes intérêts. Dans le choc des passions, l'élément de personnalité prenait nécessairement une force nouvelle. Tournés vers l'action, les hommes de ce temps s'intéressaient moins aux choses du passé, davantage à celles du présent : leurs haines ou leurs amitiés, voilà ce qui les occupe avant tout ; et aussi les exhortations, les conseils, en tant qu'ils sont encore une forme de l'action prochaine, une manifestation du caractère ou de la volonté. Mais, par une réaction naturelle, le goût du plaisir devient plus vif dans cette vie plus agitée. Il est d'ailleurs favorisé par la facilité plus grande des relations sociales, par l'adoucissement des mœurs, par la diffusion de la richesse mobilière et l'accroissement du luxe qui en est la conséquence.

Malheureusement nous ne possédons pas, sur cette

époque si intéressante, un ensemble de témoignages comparables à ceux de l'épopée. De la brillante littérature qui fleurit en ce temps il ne nous reste guère que des fragments. C'est du moins assez pour mettre en lumière trois nouveautés essentielles : l'essor de la poésie personnelle, la création du lyrisme choral, interprète des sentiments collectifs, enfin la naissance de la philosophie et de la recherche scientifique. Il convient d'y ajouter les premiers perfectionnements de l'architecture, de la sculpture et des arts en général.

I. — La poésie personnelle.

NOUVEAUTÉ DE LA POÉSIE PERSONNELLE. L'IAMBE ET L'ÉLÉGIE. — L'épopée était essentiellement un récit, une image du passé ; si le présent s'y reflétait néanmoins, c'était en quelque sorte involontairement ; presque jamais le poète épique ne parlait de lui-même. Grande fut la nouveauté lorsque des hommes et des femmes firent de leurs propres sentiments le sujet même et la substance de leur poésie. Il était naturel, ou plutôt nécessaire, que cette expansion hardie de l'individualité se créât des moyens nouveaux d'expression. Au rythme grave et trop uniforme de l'hexamètre épique, on substitua donc des rythmes plus vifs, plus variés. Ce furent d'un côté l'iambe, en ses combinaisons diverses, de l'autre le distique élégiaque, parent de l'hexamètre épique, mais plus alerte, plus familier, puis les plus simples des rythmes éoliens et ioniens.

L'ESPRIT DE SATIRE. LE PAMPHLET. ARCHILOQUE. — L'iambe, qui dut sa fortune au génie d'Archiloque de Paros, fit

scandale en naissant. Pour la première fois, la poésie devenait, entre les mains de ce railleur impitoyable et passionné, une arme terrible, meurtrière. Il osait tout dire dans ses vers agiles, acérés comme des flèches : ses injures, ses ressentiments furieux ; et il le disait merveilleusement. Poète d'instinct, mais artiste achevé, associant la vigueur à la souplesse, la sensibilité à la colère, composant au jour le jour des chefs-d'œuvre retentissants, il les emplissait de sa personnalité puissante et, dans ces pamphlets de circonstance, il savait mettre quelque chose de durable. Non seulement, en effet, il prêtait un admirable langage à certaines passions éternelles de l'humanité, mais son esprit avisé mêlait naturellement à la vivacité mordante de la moquerie les fines observations, les réflexions suggestives. Il usait en maître du proverbe, de l'apologue, du conte. Sa verve était intarissable ; et sous ce débordement d'invention, il y avait une philosophie de la vie.

Après un tel exemple et un tel succès, l'impulsion était donnée. L'esprit satirique avait conquis droit de cité dans la société grecque. Nous n'avons pas ici à énumérer les successeurs d'Archiloque, un Sémonide d'Amorgos, un Hipponax d'Éphèse, d'autres encore. Ce qu'il faut signaler, c'est qu'avec ce genre de poésie apparaît un trait nouveau de l'esprit public. Sans doute le sarcasme, l'indiscrétion insolente sont le fait personnel du poète ; mais le public s'en amuse, l'encourage par le plaisir qu'il y prend ; il n'a pas de réprobation énergique contre ces intrusions dans la vie privée, contre ces attaques sans mesure qui n'épargnent ni l'honneur des hommes ni la dignité des femmes. La malignité prévaut chez lui sur le sentiment des convenances. L'opinion est si complaisante pour la médisance qu'elle en devient indulgente pour la calomnie. Nous

voyons ainsi naître une disposition morale qui se retrouvera dans l'Athènes polie du Ve et du IVe siècle, et sans laquelle n'auraient été possibles, ni la comédie d'Aristophane, ni les invectives mutuelles d'un Démosthène et d'un Eschine.

LA POÉSIE ÉLÉGIAQUE. — A côté de l'iambe, l'élégie. Quelle qu'en ait été l'origine, elle entre dans l'histoire sans destination bien déterminée. C'est une sorte de discours en vers, dont le ton varie, de la harangue au simple entretien, discours qui fut d'abord chanté au son de la flûte, puis simplement récité. Il semble, sans qu'on puisse l'affirmer d'une manière absolue, qu'elle trouvait sa place naturelle dans les réunions privées, surtout dans les banquets. Ce qui nous reste des poésies élégiaques du VIIe et du VIe siècle témoigne donc des idées et des sentiments, des craintes, des discussions, des sujets de réflexion qui occupèrent les cités grecques de ce temps.

CALLINOS ET TYRTÉE. — Quelques fragments d'un poète d'Éphèse, Callinos, nous rendent en quelque sorte témoins des inquiétudes de l'Asie grecque menacée au VIIe siècle par l'invasion des Cimmériens barbares. Les élégies de Tyrtée nous transportent à Sparte, au temps de la seconde guerre de Messénie. Quelques-unes résument en de beaux vers, d'un accent mâle et patriotique, ce qui devait se dire alors dans les *syssities*, repas communs où l'on se rappelait mutuellement les exploits des braves, où l'on se confirmait dans le sentiment du devoir national. D'autres morceaux du même poète expliquent les lois du pays, rappellent qu'elles ont été sanctionnées par le dieu de Pytho, font valoir le bel ordre qu'elles ont institué dans la cité, en commentent la signification politique et morale. C'est un maître de sagesse

et de discipline que nous entendons ; mais, en lisant ses vers, nous voyons en imagination le peuple de soldats pour lesquels ils ont été faits ; le poète nous révèle ce qu'ils pensaient et ce qu'ils aimaient, mieux que n'ont pu le faire les historiens.

MIMNERME. — Dans les élégies de Mimnerme de Colophon, composées aux confins du VII^e^ et du VI^e^ siècle, la vie voluptueuse des villes grecques d'Asie nous est mise sous les yeux. Quelques vers délicats et brillants évoquent les jours passagers où ces cités riches, menacées par l'ambition de leurs puissants voisins, les rois de Lydie, oubliaient leurs craintes ou se consolaient de leurs défaites en se livrant aux plaisirs. Au milieu d'une élégie qui célèbre le charme de la jeunesse, la beauté des femmes, une note mélancolique se fait entendre : c'est la plainte du poète vieillissant, qui ne se résigne pas sans regret à subir la loi commune de la vie. Beaucoup autour de lui, dans ces cités où l'énergie civique faiblissait, devaient penser et sentir comme lui.

SOLON ET THÉOGNIS. — Au début du VI^e^ siècle, le même genre élégiaque est brillamment représenté à Athènes par le législateur-poète Solon, qui d'ailleurs se sert également de l'iambe, selon les circonstances. C'était le temps où l'Attique tendait à succéder à l'Ionie, assujettie par les rois de Lydie. Elle adoptait ses modes, son esprit, elle s'assimilait sa littérature et ses arts. Solon, jeune, ne dédaigna pas l'élégie amoureuse ; mais, dans sa période d'activité politique, il se plut surtout à celle qui se prêtait aux conseils, à l'apologie de ses propres lois, à une sorte d'enseignement moral et civique. Autant que l'iambe, qu'il savait adoucir

sans le désarmer entièrement, elle lui servit à expliquer ses intentions, à réfuter les critiques, à signaler les dangers qui menaçaient l'État. C'est une partie de sa propre biographie qui revit pour nous dans ces morceaux, et c'est aussi une période de la vie d'Athènes. Mais, bien qu'inspirée par les circonstances, cette poésie abondait en sentences générales, en leçons bonnes pour tous les temps. C'est pourquoi elle se transmit à Athènes de génération en génération. Chantée et apprise par cœur dans les écoles, elle devint un des éléments de la civilisation athénienne.

Le goût de la sagesse s'imposait alors aux natures même les plus passionnées. Vers la fin du VI^e^ siècle, le poète mégarien Théognis nous en fournit la preuve. Mêlé aux discordes civiles de sa patrie (Mégare de l'Isthme), il manifeste dans ses élégies les haines fougueuses et les ressentiments implacables de l'aristocratie vaincue. Et pourtant, lui aussi, s'adressant à des amis plus jeunes, surtout à son cher Kyrnos, dont il semble avoir voulu être le conseiller et le guide, s'applique à tracer des règles de conduite; et si la violence n'est pas absente de ses conseils, elle s'y tempère pourtant, çà et là, d'une manière qui ne laisse pas que de surprendre le lecteur moderne, par des ménagements habiles, par des recommandations d'où la dissimulation n'est pas exclue. Curieux mélange, très caractéristique d'un temps de troubles et d'incertitude morale.

LES SEPT SAGES. LA POÉSIE GNOMIQUE. LA SAGESSE DE DELPHES. — A l'élégie se rattache la sagesse sentencieuse que la Grèce attribuait particulièrement à sept hommes privilégiés, au nombre desquels fut placé le poète Solon. Groupe assez indéterminé d'ailleurs, dans lequel figuraient tantôt certains noms, tantôt certains autres. Les moins discutés

furent Thalès de Milet, Bias de Priène, Chilon de Sparte, Pittacos de Mitylène, qui se répartissent entre le VII^e^ et le VI^e^ siècle. Sous leur nom, se répandirent à travers la Grèce bon nombre de pensées sentencieuses, en vers ou en prose, généralement des préceptes de modération, inspirés presque tous d'un esprit de prudence quelque peu défiante. C'était le genre de sagesse que préconisait aussi le collège sacerdotal de Delphes et qu'il résumait en quelques maximes célèbres, telles que « Rien de trop » et « Connais-toi toi-même ». Elle répondait évidemment à l'expérience d'hommes qui s'étaient instruits au milieu des discordes civiles et qui avaient été témoins de nombreux changements de fortune. Quelques poètes, dont le plus connu est Phocylide de Milet, se firent une spécialité d'enfermer des réflexions pratiques de ce genre dans des formules versifiées, faciles à apprendre, utiles à retenir. Ce furent proprement les poètes gnomiques.

LA POÉSIE MÉLIQUE PERSONNELLE. — Mais, dans les mêmes siècles, une autre sorte de poésie personnelle s'était formée, voisine à certains égards de l'iambe et de l'élégie, différente pourtant en ce qu'elle resta inséparable du chant et de l'accompagnement musical. Plus éloignée du simple discours, elle ressemblait à nos chansons, comportant d'ailleurs comme elles une grande variété de tons et de sentiments. C'est à Lesbos qu'elle semble avoir pris son premier essor, mais rapidement elle se répandit en Ionie et dans la Grèce entière.

LES POÈTES LESBIENS : ALCÉE ET SAPHO. — Alcée de Mitylène et Sapho d'Éressos, tous deux lesbiens par conséquent, en furent les promoteurs, vers la fin du VII^e^ siècle et le

commencement du VI^e^. L'un et l'autre se servirent du dialecte de leur pays ; l'un et l'autre aussi firent usage de rythmes analogues, sinon identiques, procédant par petites strophes, toutes semblables entre elles dans un même poème, et formées chacune d'un petit nombre de vers ou de membres ingénieusement groupés. Un air très simple, qu'accompagnaient les notes d'une sorte de lyre appelée *barbitos*, devait prêter à cette poésie tantôt un charme délicat, tantôt un surcroît de force.

Il ne nous reste de leur œuvre que des fragments, quelques rares morceaux d'autant plus précieux qu'ils nous aident à nous représenter la vie brillante et tumultueuse de leurs cités, partagée entre le plaisir, les arts, le commerce, et troublée par les discordes civiles. C'est sans doute pour un cercle d'amis, appartenant comme lui-même au parti oligarchique de Mitylène, qu'Alcée a composé ses « chansons d'amour » et ses « chansons de guerre civile » ; c'est devant eux qu'il les chantait. Quelquefois il disait, avec autant de grâce que d'ardeur, le charme de celles qu'il aimait. Quelquefois aussi, dans la fougue de ses passions aristocratiques, il exhalait sa haine et son mépris pour un Mélanchros ou un Myrsilos, chefs du parti démocratique et tyrans de la cité, et il appelait ses amis à la vengeance. Sa contemporaine, Sapho, nous introduit dans une société de jeunes filles et de jeunes femmes qui semblent avoir été, comme elle, vouées au culte de la poésie et de la musique. C'était au milieu d'elles qu'elle épanchait, dans ses chants variés, notamment dans ses Épithalames, sa tendresse passionnée et jalouse, tous les mouvements de son âme brûlante, auxquels son génie prêtait une immortelle beauté. On peut dire que quelques-uns des sentiments les plus vifs de l'âme humaine n'ont jamais vibré plus mélodieuse-

ment que sur ces deux lyres rivales. Ce qui subsiste de leur poésie atteste combien la sensibilité était devenue plus délicate, plus frémissante, pour ainsi dire, dans cette société élégante et quelle finesse d'esprit s'y associait déjà.

LA VIE DE COUR AU VI^e SIÈCLE. ANACRÉON. — Et cela n'était pas particulier à Lesbos. Les mêmes goûts régnaient dans les cours brillantes des tyrans et des princes de ce temps, chez un Polycrate à Samos, chez les Aleuades et les Scopades en Thessalie, chez les fils de Pisistrate à Athènes. Nous en avons la preuve dans les fragments des poésies de l'Ionien Anacréon de Téos, qui, chassé de son pays par la conquête perse, fut tour à tour l'hôte de ces riches demeures. Il savait plaire à ces grands seigneurs en composant pour eux des chansons amoureuses et bachiques, qu'il faisait entendre dans leurs banquets. Moins passionné que les poètes de Lesbos, il semble avoir eu en propre une sorte de grâce voluptueuse, quelque chose de piquant et de tendre à la fois, qui se laisse encore sentir dans de trop rares fragments [1].

II. — La poésie chorale.

CARACTÈRE GÉNÉRAL DE LA PORSIE CHORALE. CE QUI EN RESTE. — Mais cette poésie, en quelque sorte privée, réservée à des réunions de société, ne pouvait suffire à un peuple chez qui la vie publique prenait de plus en plus d'importance. Pour le culte, pour les fêtes nationales et pour celles des cités, pour la célébration des victoires remportées

1. On sait quelle fut la vogue de sa poésie. Le recueil apocryphe de chansonnettes dites « Anacréontiques » témoigne même qu'elle persista jusqu'à l'époque byzantine.

dans les jeux, pour tout ce qui excitait de larges sentiments collectifs, d'autres manifestations plus puissantes étaient nécessaires. Seule, la poésie chorale, par la force de ses moyens et l'intensité de ses effets, pouvait satisfaire ce besoin. Son histoire, malheureusement, nous est médiocrement connue ; et quels qu'aient été ses succès, les œuvres de ses plus illustres représentants, au VII^e^ et au VI^e^ siècle, ont presque totalement disparu. Comme la musique et la poésie s'y associaient indissolublement, les progrès de l'art musical dans la période suivante furent cause que ces compositions anciennes passèrent de mode ; et dès qu'on cessa de les chanter, on eut moins de souci de les conserver. Marquons seulement ce qu'elles ont eu d'influence sur le développement de la civilisation hellénique.

LA POÉSIE CHORALE A LACÉDÉMONE. — Ce furent les premiers perfectionnements de la technique musicale qui provoquèrent l'essor de la poésie chorale et la firent sortir de sa période d'enfance. Dès le VII^e^ siècle, nous la voyons se produire avec éclat à Lacédémone. Nulle cité en effet n'y était mieux prédestinée ; car nulle part l'esprit civique n'était aussi fort, ni le sentiment religieux aussi profond. Les témoignages anciens nous parlent de l'influence qu'y exerça le crétois Thalétas, un des premiers maîtres de cet art nouveau. C'est qu'il y avait chez ce peuple, tout pénétré de discipline, un sens de l'ordre et de l'harmonie que traduisaient heureusement les chants des chœurs, réglés par les sons de la lyre ou de la flûte. Terpandre n'y dut pas trouver un moins bon accueil, si nous en jugeons par le fragment où il célèbre Sparte comme la cité où florissaient à la fois la valeur militaire et la mélodie chère à la Muse. Après lui, un Lydien, Alcman, qui ne craignit pas

d'égaler un jour le mérite du cithariste à celui du combattant, y jouit d'une faveur plus durable encore. Tous les âges prenaient part à ces exécutions musicales : chœurs d'enfants, chœurs d'hommes faits, chœurs de vieillards se répondaient et manifestaient l'union de la cité dans les mêmes sentiments d'honneur et de patriotisme. Les jeunes filles elles-mêmes n'y demeuraient pas étrangères ; Alcman excellait à composer pour elles les poèmes appelés « Parthénées ». Des fragments importants d'un de ses parthénées nous font sentir encore, d'une manière charmante, avec quelle vivacité et quelle fraîcheur il savait exprimer leurs sentiments et les siens.

EXPANSION DE LA POÉSIE CHORALE DANS LE PÉLOPONNÈSE. — Naturellement, il fallut peu de temps pour que l'exemple donné par Lacédémone fût suivi dans les autres cités grecques, spécialement dans le Péloponnèse. Un contemporain d'Alcman, le lesbien Arion de Méthymne, se rendit célèbre à Corinthe, où l'appelait le tyran Périandre. Son titre d'honneur fut d'avoir transformé en un chant choral régulier les vieilles improvisations dionysiaques, connues sous le nom de « dithyrambes ». Pour exécuter ses compositions, il organisa, le premier, dit-on, un chœur circulaire de cinquante chanteurs ; ses poèmes ne purent manquer de s'accommoder à cette forme de représentation. Au genre ainsi réformé échut la plus brillante fortune. Car, tandis qu'à côté de ce dithyrambe nouveau naissait la tragédie, qui semble avoir été plutôt une autre adaptation des chants dionysiaques rustiques, il évoluait lui-même et se préparait à devenir ce qu'il fut au V^e^ siècle, une des formes les plus perfectionnées de l'art musical uni à la poésie.

LA POÉSIE CHORALE EN SICILE ET EN ITALIE MÉRIDIONALE. STÉSICHORE. — Mais déjà, en Sicile et dans l'Italie méridionale, s'était manifesté un autre genre de poésie chorale non moins digne d'attention. Dans de larges compositions, dont les strophes se groupaient harmonieusement en triades, le grand poète Stésichore d'Himère mettait en forme lyrique les anciennes légendes épiques, épisodes choisis de la guerre de Troie, crimes et malheurs des Atrides, aventures d'Hélène, chasse du sanglier de Calydon et autres sujets analogues. Et toutes ces vieilles choses, rajeunies par le chant et la mélodie, enrichies des sentiments et des idées que faisait naître une civilisation plus avancée, parées par un art plus savant de couleurs plus variées, ramassées et comme condensées enfin en traits plus dramatiques, prenaient un relief et un éclat qui exaltaient les imaginations. Le poète d'Himère devait être, à distance, un des inspirateurs de la tragédie athénienne, lorsque celle-ci, un siècle plus tard, créa ses immortels chefs-d'œuvre.

CARACTÈRE NATIONAL DE LA POÉSIE CHORALE AU VI^e^ SIÈCLE. SIMONIDE. — En attendant, et dès la seconde moitié du VI^e^ siècle, la poésie chorale, accueillie dans toutes les parties de la Grèce, associée partout à la vie religieuse et politique, revêt définitivement un caractère national. Nul ne la représente mieux sous cet aspect que le brillant poète Simonide de Céos (558-468), qui, déjà, par sa longue vie, nous introduit dans le V^e^ siècle. Poète voyageur, on le voit tantôt à Athènes auprès des Pisistratides, tantôt en Thessalie chez les princes de Cranon ou de Larisse, tantôt encore en Sicile, hôte des tyrans Gélon et Hiéron. Sa poésie est comme la fleur de la civilisation de ce temps. Elle en interprète tous les sentiments, elle en exprime les pensées essentielles.

Exerçant son talent dans presque tous les genres lyriques, il compose des péans, des éloges, des dithyrambes, des chants de deuil et des chants de victoire, sans parler des épigrammes ou inscriptions funéraires, où il sut immortaliser en quelques vers le souvenir des braves qui avaient défendu, contre l'assaut de la barbarie, l'hellénisme et la liberté. Doué d'une sensibilité touchante, d'une imagination à la fois agréable et brillante, d'une gravité émue propre aux sujets religieux et d'une finesse enjouée qui convenait à la vie mondaine, il a été, entre les poètes de ce temps, un de ceux qui contribuèrent le plus à constituer ce fonds de pensées utiles, de sentiments délicats, d'observations variées sur la vie humaine que les deux siècles suivants allaient mettre à profit.

INFLUENCE DU LYRISME. — D'une manière générale, la poésie lyrique des VII^e^ et VI^e^ siècles fut pour la Grèce une grande école de réflexion. Si nous possédions encore ses chefs-d'œuvre, nous comprendrions mieux par quelles étapes s'est accompli le progrès de la pensée hellénique entre le temps d'Homère et celui d'Eschyle. Ce fut aussi, à un égal degré, une grande école d'art littéraire. Grâce aux poètes lyriques, la langue acquit une souplesse, un éclat, une variété de nuances, une profondeur et une faculté d'abstraction que l'épopée ne possédait pas. Elle s'enrichit d'un vocabulaire nouveau, plus hardi, plus expressif encore. En même temps, l'art de composer se perfectionna sous l'influence de la musique. Les poètes apprirent à resserrer leurs développements, à les faire valoir par des groupements symétriques, à user plus savamment des effets de rapprochements et de contrastes. Et le public, de son côté, instruit par eux, se fit un goût plus exigeant, une sensibilité

artistique plus vive et plus délicate. Ainsi se préparait le siècle d'Eschyle et de Sophocle.

III. — La philosophie et les débuts de la science.

NAISSANCE DE LA PHILOSOPHIE ET DES SCIENCES. — Mais le progrès général des esprits est mieux attesté encore par les débuts de la philosophie et de quelques-unes des sciences.

Les contemporains d'Homère et d'Hésiode avaient considéré l'univers en véritables enfants. Vivement frappés des grands spectacles de la nature, ils attribuaient à des êtres surhumains le jeu ou le conflit des forces qui excitaient leurs craintes ou leurs étonnements. Ils peuplaient donc le monde de dieux, qu'ils se représentaient comme semblables à eux-mêmes par leurs passions, bien qu'infiniment supérieurs en puissance. Ainsi accoutumés au miracle, ils ne songeaient ni à l'interroger ni à le discuter. Peu à peu cependant, quelques esprits précurseurs commencèrent à réfléchir. C'est en Ionie que ce mouvement intellectuel se fit d'abord sentir. Milet, grande cité commerçante, en relations avec la Chaldée et l'Égypte, métropole de colonies nombreuses, une des villes où affluaient le plus de connaissances nouvelles, en donna le signal.

LA SCIENCE IONIENNE. THALÈS ET HÉCATÉE. — Vers la fin du VII^e^ siècle, une manière toute neuve de comprendre la nature des choses y fait son apparition en la personne de Thalès. Ingénieur, astronome, géomètre, homme d'État, son titre de gloire est d'avoir ouvert la voie à une explication rationnelle des grands phénomènes de la nature. Le premier, il eut nettement l'idée que la genèse du monde

était tout autre chose qu'une théogonie ; et il osa le dire. Obéissant à un instinct de simplification vraiment hellénique, il conçut une substance primordiale dont les transformations auraient donné naissance à l'infinie variété des choses, et il crut que cette substance pouvait être l'eau. Idée assez grossière, sans doute, mais tentative singulièrement intéressante et bien propre à exciter l'esprit de recherche. Un peu plus tard, un compatriote de Thalès, Hécatée, homme d'État, lui aussi, essayait, pour la première fois, de donner une description complète de la terre habitée. La géographie, qui étudie la face du monde, naissait ainsi à côté de la philosophie scientifique, attachée à en expliquer la formation et la constitution intime. Et ces sciences nouvelles entraînaient dans leur progrès les mathématiques, géométrie, astronomie, calcul, dont le concours leur était indispensable.

LES SUCCESSEURS DE THALÈS. — Une fois commencé, cet admirable mouvement, qui fait tant d'honneur à la Grèce, ne pouvait que se perpétuer. Après Thalès, deux autres Milésiens, Anaximandre d'abord, puis Anaximène, qui vécurent tous deux au VI^e^ siècle, s'inspirèrent de son esprit et s'adonnèrent aux mêmes recherches. S'appuyant toujours sur la notion fondamentale d'une substance unique en perpétuelle transformation, chacun d'eux eut cependant ses vues personnelles ; notable exemple de l'activité de l'esprit grec, ardent à la critique et à la recherche. Une merveilleuse émulation excitait ces penseurs. Anaximandre crut faire mieux que Thalès en imaginant, au lieu de l'eau, comme origine de tout ce qui est, quelque chose d'indéfini et d'illimité, et par là même de plus propre, d'après lui, à prendre toutes les formes par le seul effet du mouvement.

Ce n'était peut-être que substituer une idée vague à une erreur. Anaximène essaya de corriger ses deux prédécesseurs en expliquant toute la vie de l'univers par les transformations de l'air, qu'il confondait d'ailleurs avec les vapeurs. Il eut au moins le mérite de mettre ainsi en lumière l'importance des phénomènes de condensation et de dilatation, dont il crut pouvoir se contenter pour rendre compte de la formation de tous les êtres. Nous ne devons pas négliger de dire qu'il fut sans doute, avec Hécatée, un des premiers à faire usage de la prose dans un ouvrage d'enseignement et qu'il contribua ainsi à mettre le dialecte ionien au service de la science.

LA SCIENCE ET LA PHILOSOPHIE EN SICILE ET EN ITALIE. PYTHAGORE ET XÉNOPHANE. — Il ne semble pas que la Grèce continentale se soit éprise immédiatement de ces recherches subtiles et profondes. Mais elles furent accueillies avec faveur dans la Grèce d'Occident, en Sicile et en Italie. Venu de Samos, sa patrie, Pythagore fonde, dans la seconde moitié du VI^e^ siècle, un institut à Crotone en Italie, puis à Métaponte. Moraliste mystique en même temps que mathématicien, il semble ne relever de personne directement. Pour lui, la philosophie est surtout l'étude des nombres, qui deviennent à ses yeux les représentations symboliques et l'explication dernière de tous les êtres, de toutes les idées. Et s'il s'égare ainsi dans l'abstraction quand il veut définir l'essence des choses, il saisit du moins leurs relations numériques avec une précision toute nouvelle. C'est par là qu'il mérite d'être considéré comme un des promoteurs de l'arithmétique et de la géométrie, comme le créateur de la théorie mathématique de la gamme musicale. A côté de Pythagore, un autre Grec d'Asie, son con-

temporain, le philosophe-poète Xénophane, originaire de Colophon, se fait, en Italie également, une renommée non moindre. C'est à lui que la tradition rattache l'origine de l'école dite d'Élée. En fait, ses poèmes nous donnent l'idée d'un rhapsode voyageur, errant de ville en ville à travers la Sicile et l'Italie méridionale. Les sujets en sont variés, les uns historiques, d'autres satiriques, d'autres philosophiques. On y sent une intelligence hardie et curieuse. Il ne craignait pas de railler la mythologie anthropomorphique ; et, dans certains morceaux, découvrant toute sa pensée, il affirmait l'unité de l'être, qu'il identifiait avec Dieu. Vue toute nouvelle, que devait reprendre et développer le puissant génie de Parménide, comme nous le verrons plus loin.

L'ORPHISME. — Mais tandis que ces penseurs, consciemment ou non, ébranlaient les bases de la croyance religieuse traditionnelle, on voyait, comme nous l'avons dit plus haut, d'antiques religions rajeunir sous la forme de mystères. Or une certaine philosophie se mêlait aussi alors à ce mouvement. Quelques hommes essayaient de donner à la religion une théologie et une morale. Ainsi naquit l'orphisme, constitué autour d'un mythe nouveau du dieu Dionysos, très différent des récits des anciens poètes. Quelle qu'en ait été l'origine, c'est à Athènes, vers le milieu du VI^e^ siècle, qu'il semble avoir pris forme et consistance dans les poèmes composés par un certain Onomacrite et donnés par lui pour les révélations du légendaire Orphée. Il y expliquait par des fictions mythiques l'origine du mal, la condition misérable de l'humanité et les moyens de salut que la religion de Dionysos-Zagreus offrait aux initiés au moyen de pratiques rituelles, d'abstinences et de puri-

fications. Hérodote atteste avec quelle faveur l'orphisme fut accueilli par les fils de Pisistrate. Il n'est pas douteux qu'une partie de la haute société athénienne n'ait partagé leurs sentiments. Ils ne disparurent pas avec la tyrannie. L'orphisme devint un des éléments de la culture grecque. Son influence se retrouvera chez plusieurs des grands esprits du Ve et du IVe siècle.

IV. — Les débuts de l'art grec.

IMPORTANCE DE L'ART DANS LA CIVILISATION HELLÉNIQUE. — Le tableau qui vient d'être tracé serait par trop incomplet si nous n'ajoutions quelques mots au moins sur les débuts des arts du dessin. Aucun élément n'a eu plus d'importance que l'art dans la civilisation de la Grèce ; aucun n'a manifesté plus vivement certains traits essentiels du génie hellénique ; et ces traits se découvrent déjà clairement dans la période de débuts dont nous nous occupons en ce moment.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE L'ART GREC. — Dès ses premiers essais, l'art de la Grèce, comme sa littérature et sa philosophie, a compris l'imitation de la réalité comme une simplification. Son instinct de clarté l'y poussait ainsi qu'un don naturel de synthèse. Loin de s'égarer dans la complexité et la variété infinie des détails, le Grec s'attachait principalement à l'ensemble. Cette simplification s'appliquait à la fois aux formes et aux mouvements. Dans la reproduction des formes, elle tendait à faire prévaloir les lignes que l'œil suit aisément sur celles qu'il a peine à démêler. Dans l'imitation des mouvements, elle avait pour effet de créer

un rythme, qui se traduisait par une symétrie apparente ou quelque peu dissimulée. C'est de cette tendance profonde, combinée heureusement avec le sens de la vie, que devait résulter, quand les premières difficultés techniques auraient été vaincues, la beauté propre des chefs-d'œuvre de l'art grec.

L'ARCHITECTURE ET LA SCULPTURE. — Elle fut sensible, dès l'origine, dans l'architecture. Nous en pouvons juger par les plus anciens temples dont subsistent encore des parties. Le temple grec est un édifice isolé, de dimensions restreintes, sanctuaire et demeure d'un dieu, conçu lui-même à l'image de l'homme. Il offre à l'œil des lignes droites, qui se découpent nettement sur le ciel. Ferme sur ses fondements, formant une masse bien proportionnée, il apparaît de loin, précédé ou entouré de colonnes qui lui font un accompagnement élégant. Dans le cours des VIII^e^, VII^e^ et VI^e^ siècles, le progrès consiste non pas à le surcharger, mais au contraire à l'alléger. Le fût des colonnes s'amincit et s'allonge ; l'ornementation, tout en restant discrète, se fait plus fine, plus élégante. Si la sculpture est appelée à y contribuer, c'est à la condition de se subordonner à la pensée de l'architecte, de ne pas altérer les lignes ni les plans caractéristiques. Elle a pour office de meubler les frontons et d'y rappeler les légendes divines. Elle atténue ses reliefs dans les métopes et plus encore dans les frises, de peur de déformer les surfaces ; elle s'applique à respecter scrupuleusement l'harmonie de l'ensemble.

L'apprentissage technique du sculpteur fut du reste plus lent que celui de l'architecte. C'est seulement dans la seconde moitié du VII^e^ siècle que la sculpture grecque, rattachée par la légende à l'antique Dédale, entre dans

l'histoire avec quelques noms de bronziers et de statuaires taillant le marbre ou le tuf. Elle aussi vise à la simplicité et au rythme. Mais elle a peine à se dégager de la lourdeur, de la rigidité résultant de l'inexpérience des artistes. Les écoles de Samos et de Chios réalisent successivement des progrès importants. On apprend peu à peu à détacher les membres primitivement collés au corps, à mieux distinguer les courbes délicates des visages, à indiquer le jeu des muscles. Au VI^e^ siècle, quand les maîtres crétois Dipoinos et Skyllis viennent s'établir à Sicyone et font école dans le Péloponnèse, le perfectionnement devient plus sensible. On s'applique de plus en plus à l'étude du corps humain, provoquée par les commandes des athlètes vainqueurs. A la fin de ce siècle, le sicyonien Kanachos et l'argien Agéladas, malgré ce qui subsistait encore de raideur archaïque et de dureté dans leur travail, possédaient déjà une science assez précise de l'anatomie humaine. Vers le même temps, une école attique était née. Quelques morceaux conservés jusqu'à nous, notamment les charmantes Coræ de l'Acropole, et quelques stèles funéraires permettent encore de constater que déjà les artistes athéniens se distinguaient par la recherche de l'élégance et la finesse du travail.

LA CÉRAMIQUE. — L'archéologie moderne, en collectionnant les vases peints, en les classant, en déterminant approximativement leur âge et leur provenance, a beaucoup fait pour élargir et préciser notre connaissance de l'art grec. Destinés aux usages domestiques et à ceux du commerce, ces vases étaient sans doute des produits industriels ; mais un certain art se mêla vite à l'industrie céramique, et le perfectionnement de celle-ci permet aujourd'hui d'y

reconnaître, autant que dans l'architecture ou la sculpture, les progrès du goût. C'est d'ailleurs le même esprit, la même tendance qui les déterminent. A l'origine, les influences orientales se font sentir fortement. Les plus anciens vases grecs reproduisent plus ou moins quelques-unes des décorations chères à l'Orient. Le peintre céramiste s'applique à meubler de figures ou d'ornements les surfaces qu'il est appelé à orner, il évite d'y laisser des vides. Puis, dans la série corinthienne, on le voit tendre déjà vers plus d'ordre et de clarté, en représentant des défilés d'animaux disposés en bandes horizontales superposées. Le VI^e^ siècle innove heureusement en créant les vases à figures noires. Et l'on voit alors à Athènes de véritables artistes, un Ergotimos, un Clitias, un Exéchias surtout, composer librement sur des amphores, sur des kélébés, sur des coupes et des patères, de petits tableaux, représentant des scènes de l'épopée, tels que les exploits d'Héraklès et de Thésée, les aventures d'Ulysse et d'Ajax. Au début de cet art nouveau, la simplification du dessin, due en partie à sa maladresse, est encore excessive ; elle réduit les corps à des formes anguleuses, géométriques, telles que nous les voyons sur les amphores funéraires du Dipylon. Mais peu à peu ce dessin devient plus expressif, il réussit mieux à rendre la vie et le mouvement, il arrive à charmer par sa sincérité. Quelques-uns des derniers produits de l'art attique dans cette période sont déjà des chefs-d'œuvre.

V. — Conclusion.

En résumé, dans les quelques siècles que nous venons de parcourir, la Grèce avait fait plus qu'ébaucher sa civi-

lisation propre ; elle l'avait réalisée déjà en grande partie. Elle avait constitué des États, c'est-à-dire des collectivités humaines où les facultés individuelles et sociales pouvaient se développer sous un régime légal, des sociétés composées de citoyens unis entre eux par des sentiments communs et associés dans des cultes traditionnels. Par la voix de ses législateurs, elle avait formulé les principes essentiels de la justice. Bien qu'indépendants les uns des autres et trop souvent ennemis, ces États avaient pourtant conscience d'une réelle fraternité, qui s'affirmait par les grands cultes nationaux, par l'autorité croissante de certains sanctuaires communs, par les fêtes et les jeux panhelléniques, mais surtout parce que tous reconnaissaient, sous la diversité de leurs dialectes, une même langue originelle, qui leur permettait de se comprendre les uns les autres. Et cette langue avait déjà servi d'expression à une riche littérature, admirée partout. Dans des œuvres diverses, épopées, iambes, élégies, poésie lyrique, prose philosophique, s'était épanouie une merveilleuse floraison de sentiments et de pensées, manifestations éclatantes d'un génie national en qui l'intelligence et la sensibilité se révélaient également puissantes. L'invention en tout genre avait jailli de ce fond comme d'une source inépuisable, mais non tumultueuse. Un même sens de l'ordre, de la mesure, de l'harmonie, de la beauté s'était fait admirer dans toutes les formes de l'art, à mesure qu'elles se développaient. Dès la fin du VI^e^ siècle, la Grèce avait pris dans l'humanité un rang privilégié.

SECONDE PARTIE

LE CINQUIÈME SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

LA VIE POLITIQUE AU Ve SIÈCLE

CARACTÈRE DISTINCTIF DU Ve SIÈCLE. — Nous voici arrivés au temps où la civilisation hellénique a brillé du plus vif éclat. C'est au Ve siècle, en effet, qu'elle apparaît dans sa perfection. Car si elle s'est développée encore à plusieurs égards au IVe siècle, et même dans la période suivante, ce ne fut pas sans altérer peu à peu quelques-uns de ses caractères propres. Le Ve siècle fut le moment privilégié où la tradition et l'esprit d'innovation, ces deux grandes forces qui travaillent incessamment l'humanité, semblèrent se faire à peu près équilibre et réalisèrent en s'associant la plus heureuse harmonie.

ROLE D'ATHÈNES. — Athènes eut, dans cette réalisation, un rôle tout à fait exceptionnel. Sans doute, d'autres cités produisirent alors des hommes remarquables ; mais aucune n'en réunit un aussi grand nombre, aucune n'enfanta autant d'œuvres admirables dans tous les genres. Athènes

est la ville où les grands traits de la civilisation grecque, ceux qui ont laissé leur empreinte sur l'humanité, se détachent en pleine lumière. On a vu précédemment comment cette cité avait grandi au VI^e siècle. La révolution qui renversa les tyrans lui fit prendre un nouvel essor. Une constitution démocratique, tempérée par l'influence d'une aristocratie encore respectée, lui permit, dans la période antérieure aux guerres médiques, de développer sa puissance. Ses victoires dans ces guerres et la fermeté de son action, de 490 à 450 environ, firent de son peuple le plus glorieux représentant de l'indépendance nationale. Appuyée sur une puissante confédération maritime, Athènes devint vers le milieu du siècle, sous le gouvernement de Périclès, entre 450 et 430, la maîtresse des échanges entre peuples grecs, la souveraine des mers helléniques. Dans cette prospérité matérielle, son génie se déploya magnifiquement ; par ses hommes d'État, par ses poètes, par ses historiens, ses penseurs et ses artistes, elle sut se faire alors une parure incomparable d'intelligence et de beauté.

Toutefois, pour surmonter les redoutables difficultés qui surgirent bientôt devant elle, son organisation politique se trouva insuffisante. La force des choses la mit aux prises avec Sparte, dont la puissance était presque égale à la sienne. Dans une guerre de 28 ans (432-404), féconde en péripéties, elle fit preuve d'une énergie remarquable, mais ne sut pas se garder de ses défauts. Cette âpre rivalité aboutit pour elle à un désastre, qui fut fatal à la Grèce tout entière. Sa défaite eut pour résultat de créer entre les cités grecques un état de division irrémédiable qui finit par les mettre toutes sous la domination de la Macédoine. Pour le moment, arrêtons notre attention sur cette démocratie athénienne dont le rôle vient d'être défini.

I. — La démocratie athénienne.

ACHÈVEMENT DE LA DÉMOCRATIE ATHÉNIENNE. — Par ses mérites et par ses défauts, la démocratie athénienne est une des expériences politiques les plus intéressantes que nous offre l'histoire. On a vu plus haut comment elle avait été constituée par Clisthène en 507. Mais ce ne fut qu'après la seconde guerre médique (480-479) qu'elle acheva de s'organiser, sous l'influence de Thémistocle d'abord, puis de Périclès et de son associé Éphialtès. A partir de 460 environ, quand l'autorité de l'Aréopage eut été réduite, on put dire qu'elle avait réalisé son principe dans toutes ses conséquences.

La souveraineté populaire y était absolue. Tous les pouvoirs appartenaient au peuple, c'est-à-dire à l'ensemble des citoyens, qui les exerçait directement ou peu s'en faut. C'était en effet l'assemblée, composée de tous les citoyens, qui décidait de tout, soit immédiatement, soit en dernier ressort. Rien ne limitait son autorité. S'il lui plaisait de modifier les lois, elle chargeait une commission de lui en proposer de nouvelles, qu'elle acceptait ou rejetait à son gré. Quant à la conduite des affaires, elle y pourvoyait par ses décrets. Un Conseil de 500 membres était, il est vrai, chargé de les examiner préalablement et de les mettre au point, mais son pouvoir n'allait pas au delà et par conséquent ne restreignait en rien celui de l'Assemblée. Ce Conseil était d'ailleurs désigné par le sort et renouvelé tous les ans. A l'Assemblée donc appartenait en fait le pouvoir de légiférer et, pour la plus

grande part, celui d'agir et d'administrer. Elle y joignait encore le pouvoir de juger, bien que, à vrai dire, elle ne l'exerçât directement que quand il s'agissait d'accusations particulièrement graves, intéressant le salut de l'État. Pour les cas ordinaires, elle le déléguait à des tribunaux ; mais ceux-ci, composés chacun de plusieurs centaines de citoyens désignés par le sort, n'étaient guère, à le bien prendre, que des fractions de l'Assemblée ; rien ne ressemblait moins à un corps judiciaire, ayant son esprit, ses traditions et l'autorité d'un savoir spécial. L'Assemblée souveraine était d'ailleurs constamment en exercice. Elle se réunissait régulièrement plusieurs fois par mois, et, en outre, chaque fois qu'elle était convoquée extraordinairement, soit par une commission du Conseil des 500 chargée de ce soin, soit par les stratèges. Il fallait en effet qu'elle fût toujours prête à exprimer sa volonté, puisque tout en dépendait.

Les mêmes principes étaient appliqués aux tribus et aux dèmes, et en général à tous les groupements de citoyens régulièrement constitués. Chacun de ces corps, politiques ou religieux, se gouvernait lui-même à la seule condition de ne pas empiéter sur les droits de l'État ; chacun d'eux faisait ses lois ou règlements, prenait ses décisions et en contrôlait l'exécution. C'était pour le peuple athénien une idée arrêtée que toute collectivité était le meilleur juge de ses propres intérêts.

LES FONCTIONS ET SERVICES PUBLICS. — Un tel système de gouvernement ne comportait point de fonctionnaires à proprement parler. Tout office public n'était qu'une délégation temporaire, généralement annuelle et toujours révocable. En aucun cas, une charge publique n'appartenait à

un homme. Presque toutes les fonctions d'ailleurs étaient attribuées par le sort, de façon qu'un citoyen quelconque, pourvu qu'il fût en possession de tous ses droits, eût autant de chances que n'importe quel autre d'occuper à son tour tel ou tel emploi. Cela répondait à la conception la plus démocratique de l'égalité. C'était aussi sans doute une précaution prise contre les influences personnelles ou collectives ; et peut-être pensait-on aussi que cette désignation due au hasard était la moins capable d'enorgueillir celui qui en était l'objet. Seules, quelques fonctions spéciales en petit nombre, qui exigeaient une compétence très déterminée, par exemple celles des stratèges, étaient confiées à des citoyens élus. Mais eux aussi n'étaient nommés que pour un temps strictement limité, et le peuple gardait toujours le droit de les révoquer et de les remplacer, dès qu'il n'était plus satisfait de leurs services.

Exception faite de ces fonctions réservées, il est clair qu'on ne pouvait exiger de ceux que le sort désignait aucune compétence particulière. En fait leurs fonctions se réduisaient à des mesures d'exécution qui ne variaient guère, ou qui étaient nettement spécifiées par les décrets à exécuter. Un peu de sens pratique suffisait pour les remplir correctement. S'agissait-il au contraire d'une tâche technique ? Le peuple ou la collectivité intéressée choisissait alors des commissaires, auxquels elle conférait des pouvoirs déterminés. Les uns et les autres étaient d'ailleurs tenus de rendre leurs comptes à l'expiration de leur charge ou de leur commission ; car le principe de responsabilité personnelle s'appliquait à tous ; naturellement, la responsabilité individuelle variait en importance selon la nature des devoirs imposés à chacun.

LE GOUVERNEMENT. LES ORATEURS. — Si, dans cette organisation, le peuple gouvernait tout, on doit se demander qui gouvernait le peuple ; car, à coup sûr, nulle assemblée au monde n'a jamais gouverné effectivement. Le peuple athénien jugeait des propositions qui lui étaient faites, mais il fallait que ces propositions lui fussent apportées et expliquées et qu'on les discutât devant lui. Et pour qu'il eût une politique, il était nécessaire que cette politique fût conçue et conduite par un petit nombre d'hommes capables. En d'autres termes, la démocratie athénienne n'aurait pas pu agir sans l'intervention de ceux qu'on appelait les *conducteurs du peuple* (démagogues), désignation qui n'aurait eu en elle-même rien de fâcheux, si elle avait gardé toujours son véritable sens. Ces conducteurs du peuple n'avaient d'autres moyens d'influence que la persuasion. Athènes ne pouvait donc se passer d'orateurs, et l'orateur habile y avait plus de chances que partout ailleurs de régner en maître. Sa tâche était grande et périlleuse. Parlant à une assemblée qui n'avait ni traditions bien établies, ni connaissances précises sur la plupart des sujets, il avait à instruire ses auditeurs, à montrer clairement les avantages et les difficultés des projets en discussion, à les rattacher à des vues générales et aussi à exciter les sentiments favorables à ses idées. Il engageait ainsi très sérieusement sa responsabilité ; car il s'exposait, si sa proposition violait quelque loi, à une accusation d'illégalité, c'est-à-dire à la perte de ses droits civiques et à une amende ruineuse. Et même sans cela, il risquait à tout le moins la perte de son crédit ou quelque imputation perfide de ses adversaires devant une foule prompte à soupçonner les mauvais desseins.

L'ADMINISTRATION DE PÉRICLÈS ET DE SES SUCCESSEURS. — L'administration de Périclès montra par un exemple éclatant quel parti un homme supérieur pouvait tirer de ces institutions, mais aussi à quels dangers il se trouvait exposé. Unissant à la connaissance des affaires et à une instruction étendue la prudence et la perspicacité, la force de la réflexion, la promptitude du jugement, et, avec cela, l'esprit de décision, l'autorité du caractère et l'éloquence, il exerça pendant une trentaine d'années une sorte de domination sur le peuple athénien. Éclairée et guidée par lui, la démocratie athénienne fit preuve de suite dans les idées, de constance dans l'action ; elle sut se faire une politique énergique et prudente à la fois, inspirée, il est vrai, par l'ambition, mais par une ambition qui ne manquait pas de grandeur, et contenue, quand il le fallait, par le sentiment de la mesure. Elle s'honora surtout par l'intelligence de tout ce qui embellit la vie humaine. Ce fut vraiment un beau spectacle. Mais cette domination toute personnelle et toujours menacée dut se défendre quelquefois par de fâcheux moyens ; et elle se termina dans une disgrâce qui en révéla la fragilité. Elle demeura d'ailleurs exceptionnelle. Et s'il est juste d'en faire honneur à la démocratie athénienne, ce serait un excès d'indulgence que de la juger uniquement sur ce succès trop peu durable.

Après la mort de Périclès, il est incontestable que le peuple athénien sut déployer encore de remarquables qualités. Au cours de la guerre du Péloponnèse, il fit admirer sa constance ; on le vit alors subir, sans faiblir, de dures épreuves, tirer habilement parti de certaines circonstances, se relever vaillamment après le désastre de l'expédition de Sicile, tenir tête longtemps à des ennemis acharnés et redoutables, en un mot disputer la victoire jusqu'au dernier

moment. Mais ce qui lui manqua manifestement, ce fut une direction sage et la modération dans la conduite. Les changements de personnes — qui ne sont particuliers à aucune forme de gouvernement — eurent là des conséquences spéciales ; ils se traduisirent par des revirements brusques dans la politique étrangère, par des entreprises téméraires ; à cela s'ajoutaient les disgrâces des généraux, les révolutions intérieures, le mécontentement et les défections des membres de la confédération maritime. Voilà les fautes et les revers qu'il faut mettre en balance avec les succès et les mérites. Les uns et les autres s'expliquent en grande partie par les qualités et les défauts de la constitution athénienne. Quelques réflexions le feront voir plus clairement.

L'ESPRIT CIVIQUE. — La participation de tous les citoyens au gouvernement avait certainement pour effet de développer et d'entretenir dans la masse du peuple l'esprit civique. Il était presque impossible à un homme appelé à délibérer quotidiennement sur des intérêts communs, de ne pas en sentir l'importance. Une bonne part de ses loisirs étaient occupés par la vie publique. Comme membre d'un dème, d'une tribu, d'une ou de plusieurs associations religieuses, comme juge, comme magistrat ou commissaire, et, en tout cas, dans l'assemblée du peuple ou occasionnellement dans le Conseil des 500, l'Athénien se sentait membre actif d'une collectivité à la prospérité de laquelle la sienne était étroitement liée. Obligé d'entendre les propositions ou les rapports des commissaires, les discours des orateurs, et de se faire sur chaque sujet une opinion, il ne pouvait guère manquer d'acquérir quelque habitude des affaires publiques et municipales, une certaine connais-

sance pratique des hommes et des choses. Ainsi se formait son intelligence politique et s'affermissait son attachement à la cité. Un tel peuple, bien dirigé, devait être plus capable qu'aucun autre de sagesse et de patriotisme.

Mais aucune qualité, naturelle ou acquise, n'a jamais fait qu'une foule pût se passer d'une élite, ni se défendre toujours par elle-même contre ses propres entraînements. Or l'évolution démocratique n'avait rien laissé subsister à Athènes qui pût faire contrepoids aux volontés du peuple. Et, d'autre part, il était difficile que la démocratie, organisée comme elle l'était, eût pour chefs de véritables hommes d'État. Une instruction étendue et solide était alors chose rare ; et ceux qui avaient le plus de chances de la posséder se trouvaient souvent écartés des affaires et rejetés dans une opposition dédaigneuse ou sourdement hostile.

CONCEPTION ATHÉNIENNE DE LA LIBERTÉ. — Cela tenait principalement à la façon dont la liberté était conçue par le peuple athénien. Elle ne reposait pas, pour lui comme pour nous, sur la notion des droits de l'homme, c'est-à-dire sur le respect de la personnalité humaine. Comment un tel sentiment aurait-il pu exister dans une société qui tenait l'esclavage pour un fait naturel ? La liberté, non pas pour l'Athénien seulement, mais pour le Grec en général, était un privilège, le privilège du citoyen. Elle consistait essentiellement dans la participation au gouvernement et dans l'égalité devant la loi. Elle n'impliquait aucune limitation certaine des droits de l'État. A cet égard, le peuple athénien n'avait pas d'idée précise. Il lui paraissait juste qu'un homme pût être condamné à dix ans d'exil, sans avoir été admis à se justifier, sans même être mis directement en cause, uniquement parce qu'il était suspect à la

majorité de ses concitoyens ; ou encore, qu'il fût banni ou condamné à mort, parce qu'il avait sur la religion d'autres idées que la foule et en faisait profession. L'égalité, d'autre part, était comprise et pratiquée de singulière façon. Les riches, ou ceux qui passaient pour tels, se voyaient assujettis à des contributions, non pas réglées et proportionnelles, mais arbitrairement imposées sous le nom de *liturgies*, et souvent excessives. Accusés par des gens qui en faisaient métier, et ne pouvant guère compter sur l'impartialité des tribunaux populaires, ils se trouvaient obligés d'acheter le silence de leurs adversaires. De pareils abus, à supposer même qu'ils ne fussent pas extrêmement fréquents, ne pouvaient manquer de créer dans les classes les plus menacées une animosité toujours dangereuse, et qui le devenait bien plus encore dans les moments de crise. Ils avaient pour résultat de les tenir en état de défiance et de mécontentement perpétuel, souvent même de les transformer en conspirateurs.

DIFFICULTÉS D'UNE OPPOSITION CONSTITUTIONNELLE. LES RÉVOLUTIONS. — Ce qui d'ailleurs y contribuait le plus, c'était la difficulté pour un parti d'opposition d'exercer une action efficace. Sans doute, moyennant certains ménagements, chacun pouvait exprimer librement son opinion devant l'assemblée. Mais à supposer qu'on se fît écouter, le succès était mince. La plupart des démocraties modernes trouvent leur équilibre dans le jeu des partis, qui tour à tour détiennent le gouvernement. Cela n'est possible que si le gouvernement consiste en un groupement de pouvoirs coordonnés et bien définis. Or, on vient de le voir, le seul pouvoir réel à Athènes était celui de l'Assemblée. Point de magistrature suprême, rien d'analogue à un cabinet

de ministres, ayant en main la direction des affaires. Dans ces conditions, aucun succès de tribune n'assurait à un parti le minimum de continuité d'action qui lui eût été nécessaire. Il fallait remporter autant de victoires qu'il y avait de délibérations. Comment pratiquer dès lors une politique à longue échéance, correspondant à un ensemble de vues qui n'étaient réalisables que peu à peu, et dans une mesure que l'expérience et le temps pouvaient seuls déterminer ?

Ainsi s'explique l'attitude du parti aristocratique athénien au Ve siècle. Jusque vers 450, on le voit essayer de lutter, grâce à l'autorité personnelle de quelques-uns de ses chefs, tels que Cimon, contre la politique qui tendait à rendre le peuple tout-puissant. Entre 450 et 430, c'est à Périclès personnellement que ce même parti s'en prend ; il combat pied à pied ses propositions jusqu'à la sentence d'ostracisme prononcée contre son chef, l'homme d'État Thucydide d'Alopèce. Celui-ci exilé, tout se réduit à des escarmouches oratoires, à des pamphlets, à des tentatives de mise en accusation. Mais à mesure que l'opposition se rend mieux compte du peu de valeur des moyens d'action constitutionnels, elle en cherche d'autres, en dehors de la constitution. C'est le temps où s'organisent les « sociétés d'amis » ou « hétairies », simples réunions de mécontents au début, dont les circonstances vont faire des foyers de conspirations. Surviennent les crises douloureuses de la guerre du Péloponnèse ; et alors, à deux reprises, en 411, au milieu des difficultés et du trouble moral qui suivent le désastre de Sicile, et en 404, après la prise d'Athènes par Lysandre, la réaction oligarchique éclate avec violence. C'est l'explosion d'une exaspération longtemps contenue, la vengeance d'une classe humiliée qui donne libre cours

à ses ressentiments. Pour n'avoir pas su faire à tous les éléments de la cité leur juste part, la démocratie, sans s'en douter, avait enfanté cette tyrannie, qui, brusquement, se déchaînait.

LA DÉMOCRATIE ET LA CONFÉDÉRATION MARITIME. — Elle avait commis une autre faute, en tant qu'organisatrice de la confédération maritime. Lorsque les Grecs des îles, libérés du joug perse, étaient venus à elle, elle les avait accueillis à titre d'alliés et par conséquent d'égaux. L'occasion était opportune de constituer une fédération hellénique qui, peut-être, aurait pu, à la longue, attirer à elle presque tous les peuples de la Grèce. Mais il aurait fallu, pour cela, que chaque cité, dans cette confédération, gardât réellement son indépendance. Il n'en fut rien. Le peuple athénien, habitué à la toute-puissance, ne put admettre un seul instant l'idée d'un gouvernement fédéral, dans lequel il n'aurait eu qu'une part d'influence. On eut ainsi le spectacle d'une cité, c'est-à-dire d'une assemblée populaire, gouvernant de loin d'autres cités, et non seulement leur faisant payer des contributions qu'elle seule déterminait, mais évoquant devant ses tribunaux toutes les affaires fédérales, et intervenant chez elles entre les partis. La démocratie athénienne se transforma ainsi en un pouvoir impérial, obligé de se maintenir par le déploiement d'une force militaire et maritime que ses sujets entretenaient, mais qu'elle seule commandait.

PHYSIONOMIE DE LA DÉMOCRATIE ATHÉNIENNE. — Bien entendu, ces défauts intimes n'apparurent que peu à peu. Une analyse critique fait nécessairement ressortir certains traits que le mouvement ordinaire de la vie dissimulait,

surtout dans la période brillante où Athènes se sentait grandir de jour en jour. Soyons certains que la majorité des Athéniens en ce temps étaient fiers de leur cité et en somme satisfaits d'y vivre. La plupart d'entre eux trouvaient certainement agréable de se sentir aussi peu gouvernés que possible. Leurs magistrats d'un an n'avaient rien de tracassier ni d'imposant. Comment auraient-ils abusé d'un pouvoir si limité et qu'ils devaient quitter si tôt ? On vivait donc sans contrainte, chacun à sa guise, sans avoir à craindre d'intervention indiscrète. Grande indulgence au point de vue des mœurs comme dans l'application des lois. On se contentait de rire de ce qu'on punissait ailleurs ; la discipline prenait à Athènes la forme enjouée de la raillerie. Rappelons-nous en somme les jugements si caractéristiques que Thucydide a mis dans la bouche de Périclès :

Notre constitution, lui fait-il dire, est appelée démocratie, parce qu'elle est faite, non pour l'avantage de quelques-uns, mais pour le bien du grand nombre. Nos lois assurent d'ailleurs à tous l'égalité quant aux intérêts privés. Pour la considération, c'est le mérite de chacun qui la détermine ; on apprécie un homme, en vue du service public, moins d'après sa condition que d'après sa valeur propre. La pauvreté, si l'on est capable de bien servir la ville, ne fait pas obstacle au plus humble citoyen. D'autre part, point d'espionnage mutuel ; nul ne fait mauvaise mine à un voisin parce qu'il se donne quelque plaisir ; on n'a pas ici de ces façons, qui, sans être des pénalités, n'en sont pas moins désagréables à subir. Ainsi la vie privée est exempte de tracasseries, sans que, pour cela, nous ayons moins de crainte, moins de respect à l'égard des lois en tant que citoyens [1].

L'orateur qui s'exprime ainsi est censé parler au nom de l'État dans une cérémonie publique ; il ne peut présenter les choses que sous l'aspect le plus favorable. Mais la

1. Thucydide, II, 37.

gravité de l'historien ne permet pas de croire qu'il n'y ait rien de sérieux dans cet optimisme officiel. L'appréciation prêtée à Périclès est d'ailleurs conforme à l'impression que nous laisse l'ensemble des témoignages subsistants. Malgré les graves réserves exprimées ci-dessus, il n'est pas douteux que la démocratie n'ait alors réalisé chez les Athéniens beaucoup des conditions qui favorisent dans une société humaine l'essor des meilleures qualités de l'esprit et de la volonté. Athènes eut le mérite d'expérimenter, la première, avec de brillants succès partiels, cette forme de gouvernement, d'avoir illustré pour ainsi dire quelques-uns de ses meilleurs aspects et, par là, d'avoir donné à l'avenir un exemple utile, un enseignement fécond.

II. — La vie politique dans les autres cités grecques.

AUTRES DÉMOCRATIES GRECQUES. — Les autres démocraties grecques nous sont peu connues. Mais aucune ne semble s'être distinguée du type de la cité athénienne par des institutions très originales. Celles des îles de la confédération maritime, à Samos, à Chios, à Lesbos, s'inspiraient directement des exemples du peuple athénien et subissaient naturellement le contre-coup de ce qui se passait dans Athènes. Les mêmes partis y étaient en lutte, les mêmes passions s'y affrontaient, les mêmes révolutions s'y produisirent, à peu de chose près. Dans la Grèce propre, la plus importante démocratie, après celle d'Athènes, fut la démocratie argienne. Mais Argos, toujours surveillée de près par la jalousie de Sparte et d'ailleurs médiocrement active, plus occupée d'agriculture que de commerce, demeura sans expansion ni rayonnement.

En Sicile, au contraire, l'activité était grande, aussi bien celle de l'esprit que celle des affaires. Des villes telles que Syracuse renfermaient une population qui, à beaucoup d'égards, ressemblait à celle d'Athènes. Mais la nécessité où se trouvaient les Grecs de Sicile de se défendre contre la menace incessante des Carthaginois les obligeait à entretenir une puissance militaire, qui mettait sans cesse en péril la liberté. Les généraux vainqueurs, à la tête d'armées mercenaires que n'animait aucun esprit civique, n'avaient guère de peine à profiter des luttes de partis pour s'emparer du pouvoir. Ils jouaient le rôle de protecteurs des petites gens, et moitié par le mensonge, moitié par la force, s'érigeaient en tyrans. Quand leurs excès amenaient enfin leur renversement, c'était généralement au profit d'autres ambitieux ou d'une démocratie révolutionnaire, dont les violences préparaient une nouvelle tyrannie. Rares et courtes étaient les périodes de stabilité et de calme intérieur. Les mêmes observations s'appliquent à plusieurs des cités grecques de l'Italie méridionale.

LES OLIGARCHIES. — D'autre part, au point de vue politique, on ne peut faire grand cas de la contribution des oligarchies grecques au développement de la civilisation hellénique. La plus importante, celle de Sparte, tout en déployant alors ses qualités propres d'énergie, de discipline, de constance, ne sut ni rendre sa prépondérance acceptable au dehors, ni atténuer au dedans la rigueur d'une législation qui la menait lentement à sa ruine par la diminution continue du nombre de ses citoyens. Inquiète de cet affaiblissement fatal, préoccupée d'autant plus de maintenir sa suprématie dans le Péloponnèse, jalouse de la puissance croissante d'Athènes, mais incapable de la

supplanter, enfermée dans ses traditions et ses préjugés qui lui interdisaient d'accueillir les influences salutaires de l'extérieur, elle se consume dans des efforts qui lui assurent, il est vrai, une victoire passagère sur sa rivale, mais qui l'épuisent, sans rien produire de grand ni de vraiment utile. Sa force militaire, sa tranquillité intérieure, ses vertus individuelles peuvent faire illusion à quelques Athéniens mécontents. Ceux-ci vantent ses lois en haine du régime démocratique qu'ils subissent impatiemment. Ils admirent, non sans raison, quelques-uns de ses rois et de ses généraux. Il n'en est pas moins certain qu'en tant que cité, Sparte, au Ve siècle, est demeurée stérile, si la fécondité d'un peuple doit se mesurer à ce qu'il a fait pour le bien de l'humanité. Défiante de tout ce qu'elle ne comprenait pas, Sparte a été le grand obstacle à l'unification de la Grèce, et l'on peut dire que, par ses succès même, loin d'aider à l'expansion nationale, elle a préparé, avec sa propre déchéance, celle des autres États grecs.

LES TYRANNIES. — Quant aux tyrannies, si elles ont eu au Ve siècle une part à revendiquer dans le développement de la civilisation hellénique, c'est uniquement par la protection occasionnelle qu'elles ont pu accorder aux lettres et aux arts. Mais, politiquement, elles étaient la négation même de l'ordre et du progrès, puisqu'elles procédaient du renversement des lois et ne se maintenaient qu'en foulant aux pieds les principes qui constituaient proprement la cité. Le terme de citoyen n'avait plus de sens là où la volonté d'un seul homme régnait sans restriction. Alors même que celui-ci ne faisait pas du pouvoir personnel un moyen de satisfaire ses plus basses passions, ceux qui se trouvaient soumis à sa domination, n'ayant plus de droits

assurés, et réduits à chercher dans la complaisance aux volontés d'un maître la seule garantie de leur sécurité, n'étaient que des sujets. Si un tel régime s'était généralisé, la Grèce, déchue de la supériorité qu'elle devait à la notion de la loi et de la liberté, aurait été ravalée au niveau des nations qu'elle qualifiait justement de barbares.

CHAPITRE II

LE CULTE ET LES GRANDES MANIFESTATIONS RELIGIEUSES AU Ve SIÈCLE

DÉVELOPPEMENT DU CULTE AU Ve SIÈCLE. — Si l'on se souvient de ce qui a été dit plus haut au sujet de la place que tenait la religion dans la vie des cités grecques, on ne s'étonnera pas que le brillant essor de la civilisation hellénique au Ve siècle ait été accompagné d'un non moins brillant développement du culte. Ce fut en effet l'intensité croissante de leur vie intérieure, ce fut le sentiment qu'elles avaient de leur puissance, l'abondance des ressources dont disposaient quelques-unes d'entre elles, qui permirent alors aux pompes religieuses de se déployer avec un éclat nouveau en mettant à profit le perfectionnement général des arts.

LES FÊTES PANHELLÉNIQUES. — Aucun écrivain, malheureusement, ne nous a donné une description complète des grandes célébrations d'Olympie et de Delphes, de Corinthe et de Némée au Ve siècle. Nous ne pouvons nous les représenter qu'en groupant des témoignages dispersés, qui négligent bien des détails intéressants. Ils nous permettent cependant d'en imaginer la beauté, d'en mieux comprendre l'effet moral.

C'est au Ve siècle que l'enceinte sacrée d'Olympie, où ne se voyaient jusque-là que quelques monuments antiques, s'est peuplée de la plupart des édifices dont aujourd'hui

encore les ruines en couvrent le sol. Alors s'éleva le grand temple de Zeus, où fut placée la statue célèbre du dieu, un des chefs-d'œuvre de Phidias. Alors furent construits presque tous les sanctuaires que les diverses cités grecques se faisaient honneur de lui dédier, en souvenir de leurs victoires ou simplement en témoignage de leur piété. Delphes présentait un spectacle analogue. On y voyait se multiplier d'année en année les statues votives, les offrandes, les chapelles, les trésors. Tous les peuples grecs avaient quelque faveur à solliciter d'Apollon, quelques témoignages de reconnaissance à lui faire agréer. Ces lieux sacrés, où s'amassaient tant de richesses et des œuvres d'art admirables, devenaient ainsi autant de foyers d'où rayonnait glorieusement le génie national. Par l'impression que ressent aujourd'hui encore le visiteur moderne en les parcourant, on peut juger de celle qu'ils devaient produire, quand leur merveilleuse parure d'art était dans toute sa splendeur.

Là se pressaient en foule, au temps des fêtes périodiques, les théories qui apportaient les hommages et les offrandes des cités grecques et de leurs colonies ; et, avec ces députations, la multitude toujours croissante des spectateurs. Jamais la rivalité n'avait été aussi ardente entre ceux qui prenaient part aux concours. Devant ce public immense, une émulation sans pareille excitait les athlètes à déployer, dans les divers exercices gymniques, ces qualités physiques que la Grèce tenait presque pour des vertus. On sait comment la gloire des vainqueurs, acclamée par une multitude enthousiaste, était fêtée ensuite dans leur patrie. Mais ce qui passionnait les Grecs de ce temps, plus encore que les jeux du stade, c'étaient les courses de chars, qui semblent avoir pris alors une importance proportionnée

au développement de la richesse. Les victoires des princes siciliens, Hiéron de Syracuse et Théron d'Agrigente, celles du roi de Cyrène Arcésilas, d'autres encore, nous sont connues par les poèmes de Simonide, de Pindare, de Bacchylide, qui les ont célébrées en des vers magnifiques. De son côté, la noblesse thessalienne, fière de ses chevaux renommés, disputait avec ardeur ces couronnes olympiques ou pythiques, isthmiques ou néméennes, qui, suivant l'expression d'Horace, « élevaient les mortels au rang des dieux ». Et l'aristocratie des républiques elles-mêmes, notamment celle d'Athènes, était loin de s'en désintéresser. Divers témoignages nous font connaître les noms de riches Athéniens qui tour à tour les avaient recherchées et obtenues ; parmi eux, relevons celui d'Alcibiade, qui un jour s'était piqué d'étaler à Olympie un faste inusité et qui remporta jusqu'à trois prix dans un même concours.

L'esprit d'ailleurs avait aussi sa part dans ces fêtes. Nous voyons en effet s'y introduire, au V^e^ siècle, l'usage des récitations. Sans parler des rhapsodes, les maîtres d'éloquence et de dialectique, dont l'enseignement était alors chose toute nouvelle, les philosophes, les historiens venaient y faire des conférences ou y lire quelques morceaux, devant les auditeurs bénévoles qu'ils étaient sûrs de rencontrer dans ces grands rassemblements. Ainsi s'établissaient d'utiles échanges d'idées. Les hommes faisaient connaissance entre eux et avec les nouveautés du jour ; et les relations qui se nouaient dans ces rencontres tendaient pour une certaine part à atténuer le particularisme excessif des cités grecques.

LES FÊTES DES CITÉS. PRÉÉMINENCE DES FÊTES ATHÉNIENNES. — De même que les fêtes panhelléniques, beaucoup de

celles qui étaient propres soit aux divers États, soit à des villes et à des bourgs, sanctifiés, pour ainsi dire, par quelques belles légendes religieuses, gagnèrent au Ve siècle en importance et en éclat. Entre toutes, celles d'Athènes méritent particulièrement d'être signalées. Non seulement elles étaient reconnues partout comme les plus agréables à voir, les mieux ordonnées, les plus dignes des dieux, mais c'étaient aussi celles qui attiraient le plus grand nombre d'étrangers ; et l'admiration qu'elles provoquaient fit qu'on les imita en beaucoup d'endroits. C'est à Athènes notamment que les représentations théâtrales prirent la forme qui peu à peu s'imposa partout. Dès le milieu du VIe siècle, on avait vu l'État en prendre la direction. L'exemple donné par Pisistrate et ses fils fut suivi par la démocratie du Ve siècle. L'assemblée considérait comme un de ses devoirs les plus sérieux d'assurer la bonne organisation des cérémonies officielles. Elle la réglementait par ses décrets, dont le tribus assuraient l'exécution. C'était à celles-ci en effet qu'il appartenait de désigner ceux de leurs membres les plus riches qui devaient prendre à leur charge une partie des frais et s'occuper de la préparation nécessaire. Celui qui était ainsi désigné devenait moralement responsable du succès devant sa tribu et jusqu'à un certain point devant le peuple. Il encourait la mésestime publique, s'il donnait prise à une imputation de parcimonie ou de négligence. Toutes les fêtes, ou peu s'en faut, ayant forme de concours, le désir instinctif de l'emporter sur les autres, si vif chez les Grecs de ce temps, entrait en jeu chez tous. On se surpassait soi-même pour surpasser ses rivaux.

QUELQUES GRANDES FÊTES ATHÉNIENNES. — Ces fêtes athéniennes étaient nombreuses. Il n'y avait guère de mois

dans l'année qui n'eût les siennes. Les principales, les plus représentatives de la civilisation du Ve siècle, étaient les Panathénées, les Anthestéries, les grandes Dionysies, les Lénéennes et les Éleusinies.

Les Panathénées étaient en quelque sorte la fête nationale d'Athènes, celle où elle célébrait l'anniversaire de sa naissance et rendait un hommage solennel à sa déesse patronymique. Nous avons mentionné déjà les récitations rhapsodiques qui, dès le VIe siècle, en devinrent un des éléments principaux et par lesquelles la vieille épopée demeurait toujours vivante, toujours riche d'influence et d'enseignements. Mais ce qui en faisait sans doute le principal attrait, au Ve siècle, c'était la procession dont le souvenir a été immortalisé par la célèbre frise du Parthénon. Grâce à la conception de Phidias, et peut-être à son ciseau, nous y voyons encore la représentation idéalisée de la cité, défilant en bel ordre, pour apporter à la divinité ses hommages et ses offrandes ; nous y voyons les nobles vieillards, les vigoureux éphèbes maîtrisant leurs chevaux ardents, les vierges et les femmes, dans la grâce naturelle de leurs attitudes et de leurs mouvements. Rien ne fait plus vivement sentir ce que la religion athénienne contenait d'ordre, d'harmonie intime et de sereine beauté.

Les Éleusinies avaient un tout autre caractère et manifestaient un autre aspect de cette religion. La procession qui se rendait à pied d'Athènes à Éleusis, au sanctuaire de Démèter et de Coré, renouvelait les rites d'un vieux culte agraire, dont le sens primitif s'était profondément transformé. Le sentiment qui inspirait les initiés et ceux qui aspiraient à l'initiation, nous l'avons défini plus haut. Tous allaient chercher dans ce lieu sacré des espérances pour une autre vie. Il y avait, dans les rites qu'ils obser-

vaient, des traits où se faisait sentir l antique rusticité. Mais la pensée nouvelle avait passé sur tout cela et partout avait mis de la beauté. Il y en avait dans le défilé des éphèbes en armes qui accompagnaient la procession ; il y en avait surtout dans les monuments nouveaux qu'Éleusis vit surgir au Ve siècle, particulièrement dans le Sanctuaire des Initiations (ou *Telesterion)*, un des chefs-d'œuvre de l'architecture du temps.

Les Anthestéries, les Dionysies, les Lénéennes avaient toutes pour objet le même dieu, Dionysos, devenu alors, dans l'Olympe du Ve siècle, un personnage de premier plan. A vrai dire, plusieurs religions s'étaient en quelque sorte fondues en une seule pour lui donner cette importance ; et, sous le même nom, on rendait hommage à plusieurs divinités qu'on ne distinguait plus. Cela explique comment un même culte pouvait présenter des aspects très divers. La joie s'y mêlait au deuil ; l'ivresse, la sensualité, la grossièreté à l'enthousiasme, à l'exaltation noble et généreuse, à la pitié. Ce fut ce mélange d'éléments qui le rendit si remarquablement fécond en inspirations créatrices. Dans les Anthestéries, subsistaient des rites curieux et naïfs, particulièrement intéressants pour l'histoire des religions, mais que nous pouvons négliger ici. Ce sont les Dionysies et les Lénéennes qui appellent avant tout notre attention ; car à ces fêtes se rattachent quelques-unes des manifestations capitales du génie hellénique.

LE LYRISME DIONYSIAQUE AU Ve SIÈCLE. — Une des plus brillantes fut le dithyrambe, dont nous avons esquissé précédemment les origines et le premier développement. Nous retrouvons ce genre lyrique en pleine floraison au Ve siècle et nous le retrouvons précisément associé au culte

de Dionysos dans Athènes. Les témoignages nous apprennent qu'il était chanté aux Dionysies urbaines par des chœurs qui concouraient entre eux. D'autre part, nous savons que les poètes les plus célèbres, Bacchylide et Pindare, après Simonide, composèrent pour ces concours des poèmes, dont quelques fragments sont parvenus jusqu'à nous. Et, après eux, les novateurs dans l'art musical, les Philoxène, les Timothée, vers la fin du même siècle, adaptaient le même genre à leurs conceptions nouvelles. Le dithyrambe rivalisait alors avec le nome, plus grave, plus purement religieux, qui appartenait de tout temps au culte d'Apollon. Et dans cette sorte de rivalité entre deux genres et deux patrons divins, c'était, semble-t-il, Dionysos qui tendait à l'emporter. Ces représentations lyriques charmaient le public d'Athènes ; pour répondre à ses désirs, Périclès faisait construire l'Odéon, le premier théâtre qui ait été consacré spécialement aux auditions musicales. La musique et le chant étant considérés comme des parties essentielles de l'éducation commune, tout le monde à Athènes en avait au moins quelques notions. Et, dans les concours entre tribus, à côté des chœurs d'hommes faits, il y avait aussi des chœurs d'enfants ; les témoignages anciens nous apprennent qu'ils prenaient part aux cérémonies des Dionysies urbaines.

LE DRAME. SES DIVERSES FORMES. — Toutefois, entre les éléments des fêtes dionysiaques, aucun ne fut égal en valeur au drame. C'est par les créations de son théâtre qu'Athènes révéla le plus clairement, au V^e^ siècle, l'originalité de son génie. Dans les deux formes essentielles du genre dramatique, la tragédie et la comédie, elle produisit des œuvres qui devinrent immédiatement des modèles

et qui n'ont pas cessé depuis lors de s'imposer à l'admiration. Nées l'une et l'autre au siècle précédent, la tragédie et la comédie n'avaient pas tardé à gagner la faveur du public et à obtenir le patronage de l'État. Dès 536, celui-ci instituait des concours entre les poètes tragiques, parmi lesquels brillait alors Thespis. Au début du v^e^ siècle, les poètes comiques, à leur tour, étaient invités à se disputer un prix, spécialement réservé à leur art. Et dès lors, ces deux concours semblent avoir eu lieu annuellement : la tragédie, à l'origine, appartenant proprement aux Dionysies, la comédie aux Lénéennes. Répartition qui fut d'ailleurs modifiée bientôt. Sans entrer ici dans le détail d'une réglementation qui varia, et qui est en dehors de notre sujet, rappelons simplement ce qui fut en usage aux Dionysies urbaines, pendant la seconde partie du siècle. Chaque année, l'archonte-roi, chargé des soins du culte officiel, devait choisir, entre les poètes qui affrontaient le concours, d'une part trois auteurs de tragédies, apportant chacun trois pièces; auxquelles s'ajoutait un drame d'un genre spécial, appelé satyrique, et d'autre part trois auteurs de comédie, chacun desquels n'avait à fournir qu'une seule pièce. A chacun de ces six concurrents, il attribuait un chœur, fourni par une des tribus, celle-ci, comme on l'a vu, ayant désigné un chorège, qui devait équiper ce chœur et le faire instruire à ses frais. Quant aux acteurs, la façon de les choisir, de leur répartir les rôles, ainsi que de les rétribuer subit diverses modifications, dont nous ne pouvons parler ici. La représentation de ces quinze pièces durait trois jours. Dix juges, désignés par le sort, au moyen d'un système de tirage assez compliqué, avaient à se prononcer sur le mérite relatif des concurrents. Seul, celui qui était classé le premier, soit dans le concours tragique, soit dans le concours de

comédies, était proclamé vainqueur. Ces quelques faits montrent vivement combien le peuple avait souci que tout dans cette organisation fut parfaitement réglé en vue d'encourager la production des plus belles œuvres.

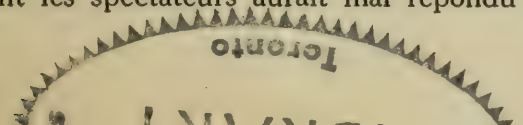
CARACTÈRE ESSENTIEL DES REPRÉSENTATIONS SCÉNIQUES. — C'est qu'en effet les Athéniens ne venaient pas au théâtre pour se délasser quelques moments. Une représentation était pour eux une chose rare, n'ayant lieu que deux ou trois fois par an. C'était une partie d'une de leurs grandes fêtes religieuses. Une foule considérable y assistait ; toutes les classes y étaient mêlées ; et toutes participaient ces jours-là aux mêmes sentiments. Avant le spectacle, une grande attente tenait les esprits en suspens. On savait qu'on allait voir quelque chose de nouveau, l'œuvre des plus remarquables esprits du temps. Tous souhaitaient que le spectacle attendu fît honneur à la cité devant les étrangers et qu'il fût digne du dieu auquel on rendait hommage. Et au cours de la représentation, il était impossible que, dans un public si nombreux, si sensible, mais où les gens de médiocre culture formaient en somme la majorité, il ne se produisît pas de brusques courants d'émotion générale, des élans irrésistibles, qui emportaient les doutes des esprits difficiles et raffinés. Dans ces conditions, les impressions éprouvées devaient être plus naïves, plus profondes, moins individuelles et moins réservées, que ne le sont ordinairement de nos jours celles des spectateurs. Mais, pour les analyser de plus près, il est évident qu'il faut considérer séparément la tragédie et la comédie.

LA TRAGÉDIE. SES SUJETS. — Qu'était-ce donc qu'une tragédie grecque ? Quant au sujet, c'était un morceau de

Institute of Mediaeval Stud

l'histoire nationale. Car il n'y a pas lieu de distinguer ici, comme on pourrait être tenté de le faire, entre l'histoire proprement dite et la légende ; cette distinction n'aurait eu, pour la plupart des Grecs de ce temps, aucun sens précis. En général toutefois, c'était à la période héroïque que les poètes tragiques empruntaient leurs sujets. Il les recueillaient soit dans les épopées, soit dans les poèmes lyriques, soit même dans les traditions locales. De toute façon, le public avait le sentiment que ces sujets se rapportaient à sa race, parfois à sa propre cité. C'était de lui-même qu'on l'entretenait, en mettant sous ses yeux les aventures de ses aïeux, authentiques ou imaginaires. Et lorsque ces récits en action opposaient des Grecs à des barbares, un idéal national lui apparaissait qui les remplissait de fierté : supériorité intellectuelle et morale, sens de la justice, dignité naturelle et humanité. Naturellement, lorsqu'Athènes était en guerre avec Sparte, c'était moins l'idéal grec en général que l'idéal proprement athénien, qui intéressait le public d'Athènes et faisait vibrer ses sentiments patriotiques. C'est pourquoi dans ces périodes de crise et de haines mutuelles, les poètes recherchaient les légendes qui se prêtaient à faire ressortir le contraste des deux cités à l'avantage de la leur. D'ailleurs, la tendance à découvrir dans le passé des ressemblances avec le présent, à les souligner par des allusions et à en tirer des leçons, n'était pas particulière à ces temps de guerre. Elle résultait du fait que l'histoire d'un peuple amène nécessairement, à intervalles variables, des situations où se manifestent des sentiments analogues.

Mais les sujets des tragédies, en même temps que nationaux, étaient aussi religieux. L'action que le poète déroulait devant les spectateurs aurait mal répondu à leur attente,


Toronto

si elle ne leur avait montré l'accomplissement d'une volonté divine. Les incrédules, s'il s'en trouvait parmi eux, n'étaient qu'une minorité insignifiante ; pour la masse du peuple assemblé au théâtre, l'intervention des dieux dans les choses humaines ne faisait aucun doute ; et ce public trouvait bon qu'on lui manifestât leur puissance par des exemples éclatants. Comme il croyait la sentir constamment présente dans la vie réelle et que sa plus constante préoccupation était de deviner les volontés ou les passions divines, d'où dépendait le bonheur ou le malheur des hommes, nul spectacle ne pouvait l'intéresser autant que celui des grandes infortunes et de leurs causes surnaturelles. Ces causes, il appartenait au poète de les faire apercevoir du public, tandis qu'elles demeuraient obscures ou cachées pour les personnages mêlés à l'action. Toute représentation tragique ainsi conçue devenait pour les spectateurs l'occasion de réflexions sur la destinée humaine ou, à tout le moins, d'émotions suggestives.

Pour que ces émotions fussent profondes, il convenait que le drame mît en jeu de grandes destinées. Les vieilles lignées héroïques, dont l'épopée avait popularisé les dramatiques aventures, étaient précisément ce qu'il fallait. Tant par l'effet du recul dans le passé que grâce au génie de quelques poètes, les hommes et les événements de ces âges légendaires avaient pris des proportions plus qu'humaines. La légende leur prêtait d'ailleurs des passions, des crimes, des prospérités et des souffrances exceptionnelles. Tout ce qu'on racontait d'eux attestait la puissance obscure de la fatalité, la force secrète des antiques malédictions, la vanité des calculs qui croient éluder les arrêts des dieux, l'aveuglement de l'ambition, les pièges cachés sous les espérances. Matière de choix pour une tragédie

qui se proposait d'arracher les esprits aux préoccupations vulgaires et de mettre l'homme en présence des dieux. Et pourtant, tout ce qui est proprement humain n'y abondait pas moins. Dans l'action ou la souffrance, des âmes d'hommes s'y révélaient en traits saisissants. On y voyait des volontés énergiques se tendre pour des entreprises difficiles, affronter les plus redoutables périls ; on les voyait tenir ferme contre la douleur, mettre toutes leurs forces au service d'ambitions démesurées, se livrer avec emportement au plaisir de la vengeance, mais parfois aussi s'attendrir, s'ouvrir à la pitié, ou reconnaître, dans la ruine de leurs illusions, les lois méconnues de la justice et de la modération. Il y avait dans ces spectacles, quelque simplifiés qu'ils fussent par un art épris de clarté, une profondeur de perspective religieuse et morale qui n'a guère été égalée nulle part ailleurs.

MOYENS SCÉNIQUES DE LA TRAGÉDIE. — Nous ne pouvons ici décrire la mise en scène de la tragédie grecque au V^e^ siècle ; pourtant, il est nécessaire, d'en rappeler certains traits essentiels, notamment la simplicité du décor, le petit nombre des personnages en scène, la présence d'un chœur chantant et dansant. Le théâtre athénien n'a jamais connu l'abus des moyens matériels. Il ne s'adressait aux yeux que dans la mesure indispensable, laissant beaucoup à faire à l'imagination des spectateurs, que la poésie se chargeait d'exciter. Les acteurs qui se partageaient les rôles n'étant qu'au nombre de trois, on ne voyait souvent en scène que deux personnages à la fois, jamais plus de trois. Tout tumulte, toute confusion se trouvaient ainsi exclus naturellement. Réduite à des dialogues, l'action pouvait être néanmoins passionnée, violente même si le sujet l'exigeait.

Mais ces violences, simplifiées matériellement, étaient par là même comme spiritualisées. Elles l'étaient plus encore par l'association du chant à la récitation. Dans la seconde moitié du siècle, surtout, les parties chantées prirent plus d'importance dans les rôles ; la mélodie, accompagnée par la flûte, servit à traduire plus vivement les troubles de l'âme. On s'éloignait ainsi de la réalité, mais pour mieux exprimer tout ce qu'elle contient. Il en fut de même en ce qui concerne le chœur. Après avoir été à l'origine une sorte d'acteur collectif, qui tenait souvent le rôle principal, il prit de plus en plus celui d'un spectateur, qui assistait à l'action avec des sentiments de sympathie ou d'antipathie, sans y prendre vraiment part. Il devint par là particulièrement qualifié pour la juger, pour en marquer les phases et pour exprimer par ses chants les sentiments que le poète voulait inspirer à son public, craintes ou espérances, admiration ou réprobation, à moins qu'il ne servît à le délasser par de brillants intermèdes. Si nous ajoutons à ces traits caractéristiques, le peu de complication de l'intrigue, on ne peut manquer d'être frappé de ce qu'il y avait de simple dans cet ensemble. Mais, comme il arrive souvent, il est probable que la puissance de l'effet produit était en raison inverse de la multiplicité des moyens.

VALEUR ÉDUCATIVE DE LA TRAGÉDIE. — En tout cas, l'influence de la tragédie sur la civilisation hellénique fut grande au v^e^ siècle. C'était au théâtre surtout que beaucoup d'Athéniens apprenaient l'histoire nationale ; c'était là, du moins, qu'elle se gravait profondément dans leurs esprits, puisqu'ils la voyaient se dérouler sous leurs yeux. Et cette histoire, sous la forme légendaire et idéalisée qu'elle prenait

dans les drames tragiques, entretenait en eux le sentiment religieux, développait tous les instincts, toutes les idées qui sont le fond de la culture morale, les notions du devoir, de l'honneur, du dévouement, de la modération, de l'humanité. A tous et à chacun s'imposait, devant ces spectacles évocateurs d'une vie lointaine, la reconnaissance des valeurs idéales, si souvent obscurcies dans le conflit des intérêts et dans la complexité de la réalité quotidienne. Enfin, cela va de soi, l'enseignement de la tragédie était aussi un enseignement esthétique. Comment des chefs-d'œuvre, tels que les pièces d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, n'auraient-ils pas rendu plus vive, chez un public naturellement doué, la perception de la beauté ? Comment ne lui auraient-ils pas fait sentir le charme d'une composition qui savait exciter l'attente, ménager des contrastes, des surprises, créer l'effroi et la pitié par des péripéties inattendues ? Comment n'auraient-ils pas affiné en lui le goût et l'intelligence du langage poétique, tantôt hardi et condensé, tantôt riche en nuances, aussi apte à traduire la tendresse que la colère ou la haine, aussi délicieux dans l'expression de la joie que touchant dans celle de la douleur ?

DE LA COMÉDIE AU V^e^ SIÈCLE. SES CARACTÈRES PROPRES. — Si maintenant, de cette tragédie du V^e^ siècle, nous passons à la comédie du même temps, le contraste est frappant. A la gravité religieuse s'opposent la bouffonnerie et le dévergondage. Qu'un public, accessible aux plus nobles et aux plus profondes émotions, capable de s'intéresser passionnément à cette haute philosophie de la vie, ait cependant goûté des pièces où abondaient les plaisanteries obscènes et les plus grossières injures, c'est là un fait qui témoigne d'abord de la souplesse de l'esprit grec, mais qui doit être

expliqué aussi par l'histoire de ce genre dramatique. La comédie était née dans le culte rustique du dieu du vin, aux Dionysies des champs. Elle ne fut d'abord qu'une fête de vignerons grossiers, qui consistait en chansons joyeuses, en processions symboliques, en danses et en mascarades. Dionysos passait pour aimer l'ivresse, le rire et la joie, le plaisir sensuel. On lui rendait hommage en l'imitant. Lorsque ce carnaval rustique devint dans Athènes un genre littéraire, patronné par l'État, il dut garder son caractère propre, pour ne pas priver le dieu de ce qui lui plaisait. Cette raison religieuse couvrait tout ; elle faisait que personne ne s'offensait de paroles et d'actions qui, partout ailleurs, eussent été considérées comme intolérables. Bien entendu, d'ailleurs, la comédie, une fois admise aux concours publics, ne s'en tint pas à cet élément originel. Non seulement, elle prit forme d'œuvre d'art, en s'imposant certaines habitudes de composition, mais elle voulut jouer un rôle politique et social, intervenir dans le conflit des opinions, juger les choses et les hommes ; et, toutes distances gardées, elle devint une puissance morale qu'on peut à certains égards comparer à la presse de nos jours.

L'ÉLÉMENT DE FANTAISIE BOUFFONNE. — Ce qui frappe tout d'abord le lecteur moderne dans chacune des pièces subsistantes d'Aristophane, le plus remarquable représentant de cette comédie attique du v^e^ siècle dite « comédie ancienne », c'est la place qu'y tient la pure fantaisie. Tout semble y être du domaine de la féerie, l'action, le lieu, les personnages, les situations. Le drame peut se passer sur terre, dans Athènes même : c'est le cas des *Acharniens*, des *Cavaliers*, des *Nuées*, des *Guêpes*, de *Lysistrata*, de *Ploutos*, de l'*Assemblée des femmes* ; mais il peut aussi bien se transporter de

la terre à l'Olympe, comme dans la *Paix*, planer entre ciel et terre, comme dans les *Oiseaux*, descendre aux Enfers, comme dans les *Grenouilles*. Certains personnages sont des dieux, plus ou moins travestis ; d'autres des animaux, de simples allégories ; d'autres enfin des hommes et des femmes ; aucun d'eux, quel qu'il soit, n'est assujetti à la vraisemblance ni à la raison. Projets fantastiques, manies cocasses, aventures merveilleuses, telles sont les données ordinaires des pièces qu'ils remplissent de leur agitation folle et exubérante. A côté d'eux, comme dans la tragédie, figure un chœur. Celui-ci également peut, selon le caprice du poète, se composer d'êtres de toute sorte, non seulement de personnages humains bizarrement accoutrés, mais d'animaux variés, de conceptions personnifiées, telles que les Nuées, d'habitants des Enfers, y compris les morts. S'il lui arrive de chanter des choses fort sages, il est capable aussi de se démener follement, de crier, de hurler, de bondir çà et là, d'injurier et d'attaquer les personnages du drame et même le public. Entre les phases principales de la pièce, on le voyait se livrer à des danses dévergondées. Enfin, dernier trait caractéristique, il était d'usage que le poète, à certains moments, écartât la fiction qu'il avait créée et fît parler ce chœur en son nom. Mais n'allons pas croire, là-dessus, que cettte fantaisie débridée dégénérât en confusion. Grâce à un art habile, tous ces éléments de désordre s'organisaient au contraire harmonieusement ; et c'est vraiment une des choses les plus surprenantes que de retrouver, dans ce genre si libre, les qualités d'ordre et de mesure, naturelles aux créations de l'esprit grec.

L'ÉLÉMENT SATIRIQUE. — D'ailleurs à la fantaisie la plus audacieuse se mêlait constamment un élément de satire,

et par conséquent de réalité. La représentation des mœurs, des idées et des engouements du jour était pour les poètes comiques une riche matière à exploiter. Combien de traits de vérité se rencontraient chez la plupart des personnages, à côté des énormes invraisemblances et des bouffonneries ! C'était un perpétuel amusement pour leur public malin que de reconnaître sur la scène quelques-uns des types qui lui étaient familiers, les étrangers avec leur langage qui sonnait étrangement à des oreilles délicates, le campagnard avec ses préjugés et ses travers, les gens des petits métiers, ceux qui tenaient boutique sur l'agora, les revendeurs et les revendeuses, les hâbleurs, les fanfarons, les naïfs et les aigrefins, tout un monde fort semblable à celui qui s'agitait soit dans la ville, soit au Pirée, soit aux environs. On en riait, et on s'instruisait tout en riant, comme on s'instruit toujours à observer la vie. Quand il s'agissait des petites gens, la moquerie de la comédie n'était ni sévère, ni méchante ; elle les présentait même parfois comme fort sensés dans leur simplicité. Mais lorsqu'elle s'attaquait aux hommes en vue, politiques, sophistes, philosophes, auteurs à la mode ou autres, elle prenait les allures d'un pamphlet en action. Et ce n'était pas là pour elle chose accessoire. Bien souvent, au contraire, elle faisait de ces âpres satires son objet principal. Dès le temps de Cimon, Cratinos en donnait l'exemple. Ses successeurs l'imitèrent. Tous les chefs du peuple se virent bafoués tour à tour, Périclès plus que tout autre et, après lui, Cléon, Hyperbolos, Cléophon. Telles pièces d'Aristophane, les *Acharniens*, les *Cavaliers*, sont avant tout des attaques personnelles. Dans cette dernière comédie, comme dans les *Guêpes*, le peuple lui-même était pris à partie, admonesté rudement pour sa conduite ou raillé pour sa bêtise. D'autres pièces tendaient

à décrier la philosophie, et particulièrement Socrate, ou à tourner en ridicule les innovations dramatiques d'Euripide. Critiques à outrance, profondément injustes souvent, calomnieuses parfois, toujours animées de partis-pris violents, mais cependant suggestives, signalant en mainte occasion des défauts qui n'étaient pas imaginaires, propres en somme à éveiller la réflexion et l'esprit critique.

LES REPRÉSENTATIONS DRAMATIQUES EN DEHORS D'ATHÈNES. — Le goût du théâtre en ce temps ne fut pas particulier aux Athéniens. Beaucoup des cités grecques, et même des bourgs, eurent alors leurs représentations plus ou moins régulières. Mais en ce qui concerne la tragédie, il ne semble pas que nulle part un type dramatique se soit produit qui différât de celui qu'avaient créé les maîtres athéniens, non pas même à Syracuse, où Eschyle obtint les mêmes succès que dans sa patrie. Il n'en fut pas de même, il est vrai, pour la comédie. Un grand poète, Épicharme, créait, à la cour du tyran Hiéron, et pour le peuple syracusain, un genre de composition comique, assez différent de celui qui était en faveur à Athènes. Le peu qui nous reste de ses œuvres nous permet seulement d'entrevoir qu'un sens aiguisé de la réalité s'y associait à un tour d'esprit philosophique.

CHAPITRE III

LA SOCIÉTÉ ET LES MŒURS

ASPECT GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ GRECQUE AU V^e^ SIÈCLE. LES CLASSES. — Après la vie religieuse et la vie politique, nous avons à considérer la vie sociale, c'est-à-dire les relations des hommes entre eux, leurs manières de vivre et leurs mœurs. A cet égard, de grandes diversités existaient entre les cités grecques. Les peuples doriens différaient sensiblement des peuples ioniens et Sparte faisait contraste avec Athènes. Mais, à vrai dire, c'est Athènes seule qui représente aujourd'hui devant l'histoire ce qu'on appelle communément la civilisation hellénique. C'est pourquoi, dans un aperçu tel que celui-ci, il doit être permis de ne considérer qu'elle seule.

I. — L'ARISTOCRATIE ATHÉNIENNE.

LES EUPATRIDES. — Athènes, au V^e^ siècle, toute démocratique qu'elle fût devenue par ses lois et par son esprit, avait encore une aristocratie nobiliaire, dont l'importance, au point de vue de la civilisation, demeurait considérable. Elle était formée principalement de ceux qu'on appelait les *Eupatrides*. C'étaient les descendants des anciennes familles, qui avaient été longtemps en possession de la plus grande partie du territoire et qui, pendant plusieurs

siècles, avaient prédominé dans le gouvernement. Fiers de leurs traditions plus ou moins légendaires, ils conservaient soigneusement leurs cultes domestiques, dont les sacerdoces héréditaires ne pouvaient être exercés que par leurs membres, alors même que quelques-uns de ces cultes étaient devenus ceux d'un dème ou d'une phratrie. Malgré la perte totale de leurs privilèges politiques, ces Eupatrides devaient à l'antiquité de leur race, à ces fonctions religieuses, et aussi à leur culture supérieure, une considération qui survivait à leur puissance détruite. D'ailleurs bon nombre d'entre eux possédaient encore des domaines importants, sans parler de la richesse mobilière qu'ils avaient pu acquérir en les exploitant. C'était même, en général, sur ces domaines, plutôt qu'à la ville, que se trouvait leur installation principale. Ils y vivaient largement, au milieu de leurs serviteurs et d'une clientèle de petites gens qui n'avaient pas perdu l'habitude de se réclamer de leur patronage. Ainsi se perpétuait, dans les dèmes ruraux tout au moins, quelque chose de leur ancienne autorité morale.

LA FAMILLE. — C'était chez eux, comme il est naturel, que les vieilles coutumes persistaient le plus constamment, et leur influence faisait que la masse du peuple, par un esprit naturel d'imitation, ne s'en affranchissait que très lentement. Le chef de famille exerçait dans sa maison une sorte de royauté patriarcale, fort adoucie, bien entendu, par le progrès des mœurs. En principe, tout au moins, c'était à lui qu'il appartenait de commander et d'administrer. La femme était soumise par la loi à une tutelle légale, qui passait, en cas de veuvage, soit à l'aîné des fils majeurs, soit à un proche parent. Elle n'en avait pas moins, en réalité, sa part de l'administration domestique ; le plus souvent,

c'était elle qui donnait directement les ordres aux serviteurs et dirigeait le travail des servantes. Beaucoup des choses nécessaires à la vie, soit pour l'alimentation, soit pour le vêtement, se faisaient encore à la maison avec sa participation active ou, en tout cas, sous sa surveillance. En ville, elle menait une vie généralement renfermée, ne sortait guère qu'accompagnée, ne visitait et ne recevait que des femmes ou des parents. Associée cependant au culte domestique, elle était honorée. Il va de soi, d'ailleurs, que les restrictions imposées par l'usage ou par la loi à sa liberté ne l'empêchaient aucunement d'exercer une influence qui dépendait de sa valeur personnelle et de son caractère.

L'ÉDUCATION. — L'éducation des enfants était considérée comme un devoir essentiel des parents, et la loi elle-même leur faisait une obligation de ne pas la négliger. Mais l'État n'y intervenait pas autrement. L'usage seul en réglait les modalités. Celle des filles dépendait surtout de la mère ; et il semble qu'elle se réduisait en général à l'acquisition des connaissances les plus élémentaires et à la formation morale. Astreintes à une réserve rigoureuse, et d'ailleurs mariées souvent de très bonne heure sans qu'on se crût obligé de les consulter, c'était par l'expérience principalement, par une observation qu'aiguisait leur finesse naturelle, qu'elles développaient leur intelligence. Les défauts qui ont été fréquemment imputés à la femme athénienne, soit dans la comédie, soit même dans la tragédie, frivolité, bavardage, curiosité puérile, indiscrétion, manque de franchise, esprit d'intrigue, tenaient en grande partie, incontestablement, à l'insuffisance de cette éducation.

Celle des garçons, plus soignée, était, à tout prendre, assez simple encore. Élevés jusqu'à sept ans par les femmes,

ils étaient ensuite conduits par leurs pédagogues, esclaves chargés de les garder, dans quelque école privée ; car il n'existait pas à Athènes d'école publique. Là, on leur enseignait à lire, à écrire correctement et à calculer ; on leur faisait apprendre par cœur les œuvres des poètes nationaux; on les initiait à la pratique élémentaire du chant et au jeu de la lyre. Si le *grammatiste* qui donnait cet enseignement était vraiment un maître, il ne lui en fallait pas davantage pour éveiller l'esprit des enfants et les intéresser aux belles choses. Quelles leçons ne trouvait-on pas dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, dans les *Travaux*, dans les chants des poètes lyriques ? L'imagination du jeune Grec s'épanouissait au milieu des antiques légendes ; il acquérait sa première expérience de la vie parmi les héros ; Achille et Ulysse étaient l'objet de ses premières admirations. L'école toutefois ne le gardait pas très longtemps. Mais il est certain que, dans les familles riches, l'adolescent prolongeait son éducation en se perfectionnant dans la musique, en lisant ce qu'on pouvait lire alors, les poètes qui n'étaient pas ceux de l'école, les premiers ouvrages de philosophie, d'histoire, de géographie, dont les manuscrits circulaient déjà dans le monde grec. Toutefois le besoin de compléter ce savoir, de le mieux ordonner fut une des raisons du succès des sophistes, dont nous parlerons plus loin. Vers le milieu du siècle, ils apportèrent deux nouveautés, la dialectique et la rhétorique. Mais avant eux, l'ancienne éducation, dans sa simplicité, avait suffi à former des hommes de haute valeur. Elle les pourvoyait, à l'entrée de la vie, d'un jugement sain, d'une forte tradition morale et patriotique, d'un ensemble de connaissances qui leur suffisait. Ils s'ouvraient à l'expérience avec une fraîcheur d'esprit qui n'excluait aucunement la finesse avisée.

A cette formation de l'intelligence s'ajoutait celle du corps, à laquelle tous les Grecs continuaient à attacher le plus grand prix. L'enfant fréquentait la palestre, dès que l'âge le lui permettait ; et là, sous la direction d'un *pédotribe* expérimenté, il se livrait à une série d'exercices gradués, qui lui donnaient la force, l'agilité, l'endurance physique, et aussi le courage, le sens de la discipline, ainsi que celui du rythme. Bon nombre de jeunes gens passaient plus tard de la palestre au gymnase, où l'on pratiquait les exercices athlétiques. Les plus hautes classes étaient probablement celles qui fournissaient le plus d'athlètes proprement dits. Les noms aristocratiques abondaient dans les listes des vainqueurs aux grands jeux panhelléniques. Ajoutons que la pratique de l'équitation était fort en usage dans les familles riches.

Cette double éducation faisait donc à la fois des corps vigoureux et des esprits cultivés. Ceux qui l'avaient reçue aussi complètement que possible étaient vraiment des hommes, au sens le plus large du mot. C'est en partie à cet avantage que l'aristocratie athénienne a dû de pouvoir résister longtemps aux causes d'affaiblissement qui la menaçaient. Elle fournissait à l'armée athénienne sa cavalerie, et, souvent, elle lui donna des chefs. Elle en donna même parfois à la démocratie, malgré ses défiances. L'État ne revendiquait son droit sur le futur citoyen qu'au sortir de son adolescence. Lorsque celui-ci avait dix-huit ans révolus, il entrait dans la classe des éphèbes ; il apprenait alors le méier militaire, car tout citoyen athénien était soldat. Pendant deux ans, il était astreint à un service qui faisait de lui un hoplite vigoureux et exercé ; au bout de ces deux ans, il entrait en possession de tous ses droits politiques et prêtait le serment des armes.

OCCUPATIONS ET PLAISIRS. — Une fois devenu homme fait, quelle était la vie du riche Athénien ? Une partie importante en était absorbée par la part qu'il prenait aux affaires municipales et publiques, aux liturgies, aux commissions officielles dont il était chargé, parfois contre son gré. Il en donnait une autre à l'administration de ses domaines. Un maître actif devait en surveiller l'exploitation, même lorsqu'il en confiait la direction immédiate à un esclave choisi dont il faisait son intendant. Il fallait, pour tirer parti d'un sol assez ingrat, avoir l'œil à tout, se faire rendre compte de la culture, l'améliorer sans cesse, suivre de près la vente ou l'utilisation des produits. Malgré cela, il restait à ce grand propriétaire des loisirs, auxquels il tenait particulièrement ; n'était-ce pas un des privilèges qui le distinguaient de ceux qui étaient attachés à une profession ? La chasse, l'équitation, les exercices du corps l'occupaient tour à tour agréablement. Les heures de repos étaient données aux relations entre amis, à la promenade, à la conversation, quelques-unes à la lecture ; car nous savons qu'au V^e^ siècle, le commerce des livres commençait à se développer et que déjà se formaient des bibliothèques privées. Entre gens cultivés, les échanges d'idées devenaient de plus en plus actifs et intéressants, à mesure que le savoir s'accroissait et que se posaient mille questions nouvelles en matière de science, de morale, de politique. On causait beaucoup à Athènes. On aimait à se réunir entre amis. La plupart des riches maisons étaient largement hospitalières ; les banquets y étaient fréquents. L'usage ne permettant pas que les femmes de bonne condition y prissent part en compagnie des hommes, ceux-ci y jouissaient d'une liberté dont ils usaient largement. Dans ces joyeuses réunions, les vins généreux remplissaient les coupes et

l'ivresse même n'était pas considérée comme dégradante. La musique, les chants, les danses parfois y avaient place ; les chansons à boire s'y succédaient, chacun des convives devant y contribuer à son tour ; on y ajoutait souvent des divertissements variés, pantomimes, exercices d'acrobates ; on y entendait des joueuses de flûte. D'ailleurs il n'était pas rare que ces réunions, tout en gardant quelque chose de leur gaieté, servissent à des entretiens demi-sérieux, demi-enjoués, où la grâce piquante de l'esprit attique trouvait occasion de se déployer. Nous en trouvons de charmants exemples dans certaines œuvres bien connues de Platon et de Xénophon.

En somme, quels qu'aient pu être les défauts et les préjugés de cette aristocratie, elle n'en était pas moins une élite, chose particulièrement nécessaire et précieuse dans une démocratie. L'influence qu'elle exerça au V^e^ siècle sur les arts, sur les lettres, sur les mœurs, fut certainement bienfaisante. Elle maintint très haut le niveau de l'esprit public et elle fournit à la cité quelques-uns de ses hommes les plus remarquables dans tous les genres.

II. — La masse du peuple athénien.

CLASSE MOYENNE ET CLASSES INFÉRIEURES. — Cette classe supérieure n'était pourtant qu'une petite minorité. Au-dessous d'elle par la considération, mais au-dessus d'elle par la puissance effective, était le peuple proprement dit, c'est-à-dire une classe moyenne nombreuse et des classes inférieures, réparties les unes et les autres entre la ville et la campagne.

POPULATION DES CAMPAGNES. — L'Attique, malgré l'accroissement pris au Ve siècle par la population urbaine, comptait toujours un grand nombre de petits propriétaires, cultivant eux-mêmes leurs terres avec l'aide de quelques journaliers ou esclaves. Gens sobres, économes, laborieux, attachés de cœur à leur dème et au morceau de terre qui les nourrissait, attachés aussi aux vieilles coutumes et aux idées traditionnelles. Ne venant guère à la ville que pour le marché et pour quelques grandes fêtes, ils ne prenaient part qu'irrégulièrement aux délibérations publiques, moins encore aux fonctions de l'État et à celles des tribunaux. Les choses de l'esprit les intéressaient médiocrement, car ils n'avaient ni assez d'instruction ni assez de loisirs pour s'en occuper ; ils ne manquaient pourtant ni de finesse ni de goût, grâce au génie de la race et aux influences qui s'exerçaient sur eux. C'était dans la république l'élément conservateur, très dévoué aux institutions démocratiques, mais souvent défiant à l'égard des chefs de la démocratie urbaine et des nouveautés de tout genre que la ville accueillait avec faveur. Aussi était-ce à eux, sans doute, que la comédie faisait appel dans les représentations dramatiques où ils venaient en grand nombre, lorsqu'elle tournait en ridicule soit les hommes du jour, soit les affectations ou les hardiesses qui troublaient les usages reçus. Ce qui ne l'empêchait pas d'ailleurs d'amuser aussi les citadins aux dépens de ces braves campagnards, dont elle exagérait plaisamment la rusticité.

POPULATION DE LA VILLE. — La ville, en effet, renfermait une population sensiblement différente. Là se rencontraient et se mêlaient des gens de toute sorte, sans parler des étrangers qui de plus en plus y affluaient. On y voyait

des fabricants d'armes, de meubles, d'ustensiles divers ; patrons et ouvriers d'industries multiples, dans lesquelles le goût propre aux Athéniens s'associait à l'habileté technique : architectes, peintres, sculpteurs, orfèvres, potiers, forgerons, corroyeurs, tisseurs et foulons, teinturiers et parfumeurs, tous ceux qui produisaient les objets variés, renommés pour leur élégance, qu'Athènes exportait au loin ou qui étaient nécessaires à ses besoins. Ils avaient là leurs ateliers, où beaucoup d'entre eux travaillaient, assistés d'artisans libres ou d'esclaves habiles, tandis que d'autres s'en réservaient seulement la direction, laissant la surveillance des opérations pratiques à quelque affranchi intelligent, devenu leur homme de confiance. Ces ateliers étaient d'ailleurs restreints : d'ordinaire une dizaine d'ouvriers seulement, souvent moins, rarement plus de vingt ou trente ; un outillage peu compliqué ; rien par conséquent qui ressemblât à nos usines modernes ; en somme, point de classe ouvrière comme il en existe aujourd'hui dans presque tous les pays. En revanche, nombre de petits patrons, qui se distinguaient à peine de leurs employés, ayant à peu près même vie, même régime, même coutume.

Comme l'industrie, le commerce avait pris dans Athènes, au V^e^ siècle, un rapide essor. Les exportations d'huile et les importations de blé, principalement, y avaient donné naissance à un grand négoce, producteur de richesse. Toutefois, c'était plutôt le petit et le moyen commerce qui occupait la majeure partie de la population urbaine. Souvent, l'échoppe ou la boutique confinaient à l'atelier. Les produits étaient vendus par ceux mêmes qui les fabriquaient. Mais il y avait aussi de nombreux revendeurs ou détaillants, qui débitaient leurs marchandises sur la place du marché. Pour satisfaire aux besoins de ces diverses

sortes de commerce, mais surtout à ceux du grand négoce, le Ve siècle vit surgir une nouvelle classe de gens d'affaires, les banquiers, qui pratiquaient soit le change, rendu nécessaire par la diversité des types monétaires en circulation, soit les opérations de crédit, indispensables aux exportateurs. Eux aussi installaient leurs tables en plein marché, au centre de la ville, afin d'être toujours à la disposition des clients, sauf à traiter à domicile les affaires plus importantes. Et c'était aussi aux alentours de l'agora que se trouvaient les boutiques des barbiers, où l'on apprenait les faits du jour, sources intarissables de médisances et de commérages.

Dans l'ensemble, cette population se faisait remarquer par sa vivacité, sa prompte intelligence, son enjouement, ses mots piquants, comme aussi par la mobilité de son humeur. Sans être tout à fait exempte de grossièreté, elle possédait cependant, à un degré remarquable, le goût du beau, la finesse naturelle, une aversion instinctive pour toute vaine ostentation. Elle savait apprécier les œuvres de ses artistes, de ses poètes, l'élégance simple, la raillerie spirituelle. Habituée à la pratique des affaires, elle ne manquait pas de jugement, lorsqu'elle avait le moyen de s'instruire ; le danger pour elle était de se laisser séduire par les arguments plus ingénieux que solides, par les discours habiles qu'elle se délectait à écouter, par tout ce qui émouvait sa sensibilité ou enchantait son imagination. Mais après tout, entre l'aristocratie souvent attardée et les novateurs à outrance, elle constituait en somme la meilleure force d'équilibre, celle qui s'opposait aux révolutions et assurait à la politique de l'État une certaine continuité.

LA POPULATION DU PIRÉE. — Il n'en était pas de même de la population du Pirée, plus turbulente, plus affranchie

des traditions. Sans doute, il y avait là aussi de grands négociants, chefs de maisons de commerce importantes ; mais la plupart d'entre eux étaient des métèques, c'est-à-dire des étrangers domiciliés, qui ne faisaient pas partie du corps des citoyens. La masse des habitants du Pirée se composait des travailleurs du port, des employés aux docks et aux chantiers, des courtiers, des matelots, auxquels se mêlait la foule bigarrée des gens d'outre-mer, Grecs des îles ou Asiatiques, Siciliens, Italiens, Syriens, Égyptiens, Thraces, marchands ou marins du Pont et des colonies lointaines, barbares des différents rivages méditerranéens, chacun apportant là son langage, ses mœurs, ses superstitions. En contact quotidien avec ces hommes du dehors, les Athéniens du port eux-mêmes prenaient un esprit nouveau, plus indifférent à l'ordre établi, plus accessible aux changements et plus aventureux. C'était dans la république l'élément agité, celui par l'intermédiaire duquel bien des choses étrangères s'introduisaient peu à peu dans la cité.

ASPECT GÉNÉRAL DE LA VIE SOCIALE ATHÉNIENNE. — En somme, aucune ville grecque ne ressemblait plus qu'Athènes aux grandes capitales modernes, bien qu'elle ne fût relativement qu'une petite ville. On y trouvait les aptitudes les plus variées, toutes les formes d'esprits, toutes les sortes de caractères ; mille divergences, qui non seulement prêtaient aux relations quelque chose d'agréable et de piquant, mais qui, en provoquant les comparaisons, excitaient l'intelligence, aiguisaient les jugements, donnaient à toutes les facultés plus libre jeu. Et c'est pourquoi Athènes attirait si vivement les étrangers. Personne ne s'y sentait dépaysé. Toute la Grèce y était représentée, ou, pour mieux dire,

toutes les valeurs de l'esprit grec s'y trouvèrent comme rassemblées et condensées.

L'ESCLAVAGE A ATHÈNES. — L'esclavage même n'était pas tout à fait à Athènes ce qu'il était ailleurs. Si la loi athénienne ne reconnaissait à l'esclave aucun droit, elle protégeait du moins sa vie ; et, dans un bon nombre de familles, l'esclave domestique, s'il avait chance d'appartenir à des maîtres humains et s'il était lui-même laborieux, honnête, soumis, pouvait se faire une existence tolérable. La tragédie nous montre des nourrices devenues en quelque sorte des confidentes, presque d'humbles amies. D'autre part, bon nombre de ceux qu'on employait dans l'industrie, dans le commerce, dans l'agriculture, dans la banque, arrivaient par leur intelligence à se rendre nécessaires, à gagner la pleine confiance de leurs maîtres, qui faisaient alors d'eux des intendants, des chefs d'ateliers, des sous-directeurs, et plus tard, après les avoir affranchis, les associaient à leurs affaires. Toutefois, les vices naturels de l'institution n'en subsistaient pas moins. Non seulement les esclaves publics qui travaillaient aux mines, ceux auxquels étaient imposés à la campagne les plus pénibles travaux, avaient beaucoup à souffrir, mais tous, sans exception, pouvaient d'après la loi, si leur maître était cité en justice, se voir livrés par lui à la partie adverse pour être soumis à la question. Tous étaient exposés à des peines cruelles ou dégradantes, au fouet, à divers supplices. D'ailleurs dispersés dans tout le pays et ne se trouvant nulle part groupés en grand nombre comme plus tard à Rome, il leur était impossible de se révolter. Leur unique ressource, lorsqu'ils se sentaient à bout de patience, était de s'enfuir, au risque d'être traqués comme des bêtes et de ne trouver asile nulle part. Enfin,

la force, sinon l'intérêt, les obligeait trop souvent à devenir les complices ou les victimes des vices de leurs maîtres. L'historien n'a pas le droit de dissimuler cet aspect affligeant de la plus brillante civilisation qu'ait connue le monde ancien.

CHAPITRE IV

LE TRAVAIL DE LA PENSÉE ET LES ŒUVRES DE L'ART

I. — La philosophie et la science.

INTENSITÉ DU MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE AU V^e SIÈCLE. — Dans cette société du V^e siècle, le travail de la pensée fut actif. On a vu plus haut à quel point l'énigme du monde avait déjà passionné, au VI^e siècle avant notre ère, les physiologues ioniens. En multipliant les tentatives pour expliquer la formation et la vie de l'univers, ils avaient réuni quantité d'observations qui furent les premiers éléments de la physique, de l'astronomie, de la météorologie, de la biologie. En même temps, ils avaient inauguré la science géographique et perfectionné les notions fondamentales des mathématiques. Le V^e siècle développa l'œuvre scientifique du VI^e sous toutes ses formes, et il prépara celle du IV^e siècle, dont la renommée a quelque peu obscurci la sienne. Il est naturel qu'en matière de science les derniers venus dépassent leurs prédécesseurs. Mais si l'on mesure le génie, moins à des résultats complexes, dans lesquels il est malaisé de discerner la part de chacun, qu'à la puissance créatrice, il ne semble pas que les grands penseurs du V^e siècle, Parménide, Héraclite, Empédocle, Anaxagore et Socrate, aient été inférieurs à un Platon ou à un Aristote.

PARMÉNIDE ET ZÉNON. — Les Ioniens, confiants dans le témoignage des sens, n'avaient pas cherché à remonter au delà des données qu'ils leur fournissaient. Nul d'entre eux ne s'était interrogé sur la notion même de l'être. Ce fut l'honneur de Parménide d'Élée de découvrir l'importance de ce problème, entrevu déjà, mais non approfondi, par Xénophane, son prédécesseur immédiat et peut-être son maître. Sans se demander s'il ne dépassait pas la portée de l'intelligence humaine, il s'y attacha avec passion et en tira les éléments d'une métaphysique, tout empreinte de la subtilité puissante de son esprit. L'hypothèse ionienne conduisait à admettre, pour expliquer les transformations de la matière, que celle-ci pouvait se diviser en parcelles extrêmement petites, échappant par leur petitesse même à l'imperfection de nos sens. Mais la raison se refuse à concevoir soit un volume, soit une longueur, qui ne puissent théoriquement être partagés en deux. La divisibilité à l'infini semblait donc la conséquence nécessaire de cette conception. Que devenait alors la notion de continuité ? car, entre des parcelles distinctes, il faut une séparation, et pour que ces parcelles se déplacent, cette séparation doit être un vide. Or, sans la continuité, comment comprendre les actions et les réactions mutuelles de ces parcelles ? Et ce raisonnement s'applique au mouvement aussi bien qu'à la matière. En décomposant à l'infini le mouvement, on en détruit l'essence même. C'était donc au nom de la logique que Parménide en venait à nier l'existence du vide, celle de la divisibilité de la matière et finalement celle du mouvement. Réduisant ces conceptions à des illusions de nos sens, il affirmait l'unité intime de l'être, indivisible et immobile, sauf à expliquer ensuite les illusions sensibles et à les coordonner, à titre de conceptions

de notre imagination. L'audace même de cette protestation idéaliste contre une réalité qu'il déclarait faite d'apparences devait exciter chez son auteur une ardeur dogmatique, qui se manifestait effectivement dans son enseignement. Il exposa son système dans un poème dont plusieurs fragments nous ont été conservés, mélange de visions magnifiques et d'abstractions obscures, où se révèle une personnalité supérieure, luttant à la fois contre la difficulté matérielle d'une langue encore rebelle aux démonstrations de ce genre et contre l'incrédulité que le sens commun opposait à son idéalisme intransigeant.

Parménide écrivait sans doute dans les premières années du v^e^ siècle. Zénon, son disciple, se fit, du vivant même de son maître et après lui, le propagateur de sa doctrine. Mais moins soucieux de la développer que de la défendre, il paraît s'être attaché surtout à réfuter, au moyen d'une dialectique subtile, les idées contraires. Les arguments qu'il opposait à la divisibilité infinie et au mouvement sont demeurés célèbres. Nous trouvons encore chez Platon et chez Aristote le témoignage de l'étonnement qu'ils avaient provoqué dans Athènes, lorsque Zénon était venu y chercher un auditoire curieux. Nous ne pouvons douter qu'ils n'y aient suscité un goût de discussions dont l'influence se fit bientôt sentir dans tous les milieux cultivés.

HÉRACLITE. — Cependant la doctrine ionienne trouvait dans ce même temps un continuateur illustre en la personne d'Héraclite d'Éphèse. Persistant, comme ses prédécesseurs, dans la conception d'une matière unique, assujettie à une série de transformations, il avait été amené à penser que cette matière était le feu, considéré par lui comme l'essence la plus subtile et la plus changeante. La plus grande nou-

veauté de son système, et ce qui lui prêtait une beauté particulière, c'était le rythme éternel dont il faisait la loi de ces transformations. Dans une prose admirablement énergique et concise, en phrases sentencieuses auxquelles leur obscurité même conférait une sorte de majesté, il disait comment le feu se transformait en air, l'air en eau, l'eau en terre, et simultanément, par un mouvement inverse, comment la terre se muait en eau, l'eau en air, l'air en feu; oscillation perpétuelle, succession indéfinie de morts apparentes qui étaient en fait autant de naissances, mouvements coordonnés « vers le haut » et « vers le bas », d'où résultait une harmonie universelle, faite d'équivalences et de compensations. On comprend qu'un tel penseur, ébloui en quelque sorte de sa propre vision, se soit donné, dans un style d'oracle, comme l'interprète d'une sagesse inaccessible au vulgaire.

EMPÉDOCLE ET ANAXAGORE. — Pourtant, ni l'un ni l'autre de ces deux systèmes du monde, fondés l'un sur le raisonnement pur, l'autre sur une hypothèse brillante, ne pouvait contenter de libres esprits, aiguisés pour la critique. Dépourvus des moyens pratiques d'expérimentation, ils s'efforçaient d'y suppléer par d'ingénieuses vraisemblances ; et, dans cet effort, leur pensée, tout en se dégageant hardiment de la vieille mythologie, prenait toujours d'elle-même, par la force de l'habitude, un tour plus ou moins mythique. C'est ainsi que, presque simultanément, le Sicilien Empédocle d'Agrigente et l'Ionien Anaxagore de Clazomène, renonçant, comme Parménide, à la conception d'une matière susceptible de transformations indéfinies, essayaient cependant, comme Héraclite, de ramener la vie de l'univers à un ordre immanent, qui rendît compte de ses variations et de

sa régularité tout à la fois. Tous deux croyaient en trouver le principe dans un mouvement gyratoire, dont ils définissaient l'action à l'aide de combinaisons différentes. Empédocle distinguait quatre éléments, l'eau, la terre, l'air et le feu, qui n'étaient plus pour lui, comme pour les Ioniens, des formes successives et passagères d'une substance unique, mais dont il faisait autant de substances éternellement distinctes ; et son imagination de poète les voyait se combinant ou se séparant tour à tour, sous l'influence de deux autres éléments de nature mythologique, la haine et l'amitié ; d'où résultait, à travers des phases qu'il décrivait en des vers tantôt brillants, tantôt péniblement didactiques, un cycle éternel d'intégrations et de désintégrations. Dans cette œuvre grandiose et complexe, comme dans la large intelligence de son auteur, toutes les sciences du temps trouvaient leur place, jusqu'à la médecine, et aussi nombre de superstitions empruntées au mysticisme pythagoricien et orphique. Suivant une voie différente, Anaxagore, esprit plus positif, concevait la matière comme une sorte de poussière formée de toutes les substances irréductibles qui entrent dans la composition des corps ; et il professait que le principe qui les discriminait par un mouvement tourbillonnaire était un élément radicalement distinct de tout le reste, le seul qui ne fût jamais mélangé aux autres ; il le nommait Raison *(Nous)*, entendant sans doute par là une sorte d'intelligence impersonnelle, force obscure, dont il ne semble pas qu'il ait défini exactement la nature, faute peut-être d'en avoir eu lui-même une idée claire. Ce qui est certain du moins, c'est qu'il la représentait comme créatrice d'ordre et d'organisation. Savant, lui aussi, et passionné pour l'observation, il passait en revue, dans un exposé en prose ionienne, les principaux phénomènes

naturels ; et il avait pris à tâche de les interpréter rationnellement, en écartant hardiment toutes les explications mythologiques qui avaient cours encore autour de lui.

LES ATOMISTES. LEUCIPPE ET DÉMOCRITE. — A cette conception d'un principe directeur vint s'opposer celle du Hasard, représentée par les Ioniens Leucippe et Démocrite d'Abdère. Pour ceux-ci la genèse du monde devenait chose purement fortuite ; ils imaginaient la rencontre dans le vide de parcelles indivisibles, infiniment ténues, qu'ils appelaient *atomes*. Tous identiques en nature, ces atomes ne différaient, d'après eux, que par le volume, le poids et la forme. Entraînés dans une chute incessante, ils devaient, pour que l'hypothèse fût concevable, s'accrocher les uns aux autres, s'agréger et entrer ainsi dans des combinaisons multiples, d'où résultaient tous les corps qui existent dans la nature. Considéré en lui-même, ce système, tout en prétendant expliquer l'énigme du monde, ne faisait guère, comme on le voit, que proposer une nouvelle hypothèse non moins énigmatique. Mais en laissant entrevoir, sous la diversité infinie des effets, la simplicité possible des causes et des moyens, et surtout en répudiant tout ce qui restait encore de mythologie dans la science, il orientait les esprits dans une direction juste. Démocrite d'ailleurs ne s'en tenait pas plus qu'Anaxagore et Empédocle à une théorie synthétique : comme eux, il s'attachait à l'observation diligente des faits, ardemment désireux de les mettre tous en rapport avec sa doctrine.

LES SCEPTIQUES. — En présence de ces tentatives divergentes, dont aucune n'aboutissait à une vérification décisive, il était inévitable que le scepticisme trouvât accès dans

un certain nombre d'esprits. Chez quelques-uns, on le vit se produire sous la forme modérée du relativisme. Tel fut le cas du célèbre Protagoras d'Abdère, qui professait qu'il n'existe pas de vérité absolue, voulant dire sans doute par là que toute affirmation est conditionnée par la nature de l'esprit humain en général, et, de plus, par la portée de chaque intelligence en particulier. Chez d'autres, ce scepticisme allait beaucoup plus loin, s'il faut en croire les témoignages relatifs au Sicilien Gorgias, d'après lesquels celui-ci aurait professé le doute absolu et systématique. Il est donc avéré que les discussions des philosophes n'étaient pas sans jeter quelque trouble dans le monde des intellectuels ; mais, au demeurant, c'était un trouble fécond ; car ces conflits d'idées avivaient singulièrement l'activité de la pensée et même aboutissaient souvent à un recours à l'observation. Le fait incontestable est que ces efforts de la philosophie ont été accompagnés d'un progrès général des sciences.

HIPPOCRATE. — La médecine particulièrement fut illustrée alors par un homme de premier ordre, Hippocrate de Cos. S'il est difficile aujourd'hui de déterminer avec certitude ce qui lui est propre dans la collection d'écrits qui portent son nom, l'importance de son rôle n'en est pas moins indiscutable. D'une part, tous les témoignages de l'antiquité s'accordent à lui décerner le titre de père de la médecine, et d'autre part la plupart des écrits en question sont en tout cas imprégnés de son esprit. C'est grâce à lui que la médecine cessa d'être une simple pratique traditionnelle, mélange assez confus d'expérience saine et de superstitions, pour s'engager résolument dans la voie de l'observation et pour en élargir le domaine. Définir et classer les formes

de la maladie, les mettre en rapport avec les divers tempéraments, étudier de près leurs phases, noter scrupuleusement l'effet propre de chaque remède et l'effet plus lent des régimes, discerner l'influence des eaux, de l'air, de la température, du climat, telle fut en gros son œuvre. C'était en somme l'organisation d'une méthode ; et de cette méthode résultèrent tous les progrès ultérieurs.

II. — Les sophistes. La rhétorique et la dialectique.

LA RHÉTORIQUE. — A côté de la philosophie scientifique, et jusqu'à un certain point sous son influence, naissaient en même temps deux techniques, qui visaient à des résultats plus pratiques : c'étaient la rhétorique et la dialectique.

Le Grec était d'instinct causeur, orateur et dialecticien. L'*Iliade* et l'*Odyssée* témoignent qu'un certain art de composer un discours, et, par conséquent, de raisonner, existait dès le temps d'Homère. Dans les siècles suivants, l'éloquence politique ne put manquer de gagner en expérience. A coup sûr, elle ne faisait pas défaut aux hommes d'État du VII^e^ et du VI^e^ siècle, non plus qu'à ceux qui, au temps des guerres médiques, dirigèrent la démocratie athénienne. Seulement, personne ne s'était encore avisé d'en formuler les règles par écrit, ni d'en faire l'objet d'un enseignement régulier. Ce fut vers le milieu du V^e^ siècle que quelques Siciliens eurent la pensée de les codifier, spécialement à l'usage des plaideurs. Dans les premiers traités rédigés par des praticiens, un Corax et un Tisias, la rhétorique se présentait comme l'art de gagner

un procès, bon ou mauvais ; et elle consistait en un corps de préceptes pratiques et d'exemples, au moyen desquels ils enseignaient à rendre vraisemblable toute affirmation utile, qu'elle fût vraie ou fausse. Il y avait là de quoi séduire bien des gens. Vint alors un autre Sicilien, ce même Gorgias, dont il a été question tout à l'heure, homme d'une tout autre valeur d'esprit, philosophe en même temps que technicien, qui s'appropria leur idée et en fit la fortune. Non seulement, par sa subtilité personnelle, il perfectionna remarquablement leurs procédés d'argumentation, mais, affranchissant la rhétorique, il la montra capable d'embellir tous les genres de discours. Créer un style oratoire qui serait en prose l'équivalent de celui des poètes, avec ses ornements appropriés, son rythme, ses effets de mots habilement ménagés, telle fut son ambition. Les exemples qu'il en donna provoquèrent une admiration qui n'était pas due à un simple engouement ; car si sa manière, en s'exagérant, aboutissait à un mécanisme verbal passablement puéril, on ne peut nier qu'elle ne fût de nature à provoquer chez des esprits sains et forts une analyse serrée des idées, qui permettait de les éclairer et de les faire valoir, soit en les opposant les unes aux autres, soit en les rapprochant par des parallélismes ingénieux.

LA DIALECTIQUE. — Ce développement rapide de la rhétorique appelait naturellement un égal développement de la dialectique. Les Grecs n'y étaient pas moins prédisposés. La venue de l'Éléate Zénon à Athènes, mentionnée ci-dessus, semble avoir fait époque à cet égard. Sa méthode ne dut pas moins fasciner la jeunesse athénienne que la nouveauté paradoxale de ses affirmations. C'était une argumentation rapide, condensée, toute logique, qui ne s'adres-

sait qu'à la raison et qui, en quelques mots, confondait ses adversaires. On s'amusait prodigieusement à voir ceux-ci enlacés dans ses arguties et beaucoup ne résistaient pas à la tentation de l'imiter. D'autant plus qu'il touchait à des idées essentielles, aux principes même de la connaissance ; de telle sorte que la plus légitime curiosité, celle des vérités fondamentales, s'éveillait chez ceux qui l'écoutaient, en même temps que le goût de cette sorte d'escrime, vive, brillante, paradoxale, si adaptée à la subtilité naturelle de la race. Il ne fallait à la jeune Athènes pour s'engager résolument dans cette voie nouvelle que des maîtres imbus du même esprit. L'occasion était bonne : ils vinrent à elle de tous côtés.

LES SOPHISTES. — La jeunesse des hautes classes, désireuse de prendre part à la vie publique ou simplement d'élargir son horizon intellectuel, avait eu jusque-là trop de choses à apprendre par elle-même. Elle se porta au devant de ceux qui s'offrirent à les lui enseigner. C'est ainsi que la qualification de *Sophistes*, qui précédemment désignait quiconque possédait un savoir rare et spécial, s'appliqua désormais à ceux qui faisaient profession de communiquer leur science moyennant salaire.

Parmi ces sophistes à la nouvelle mode, les uns étaient plutôt philosophes, d'autres en plus grand nombre maîtres de rhétorique, d'autres encore grammairiens et philologues, quelques-uns mathématiciens, techniciens, sans parler de ceux qui prétendaient au savoir universel. Il se trouvait dans ce groupe des hommes de valeur, un Protagoras d'Abdère, un Gorgias de Leontium, un Prodicos de Céos, pour ne mentionner que les plus célèbres ; il s'y rencontrait aussi quelques charlatans. Ces sophistes étaient obligés

par leur profession même à une existence nomade. Athènes, foyer du mouvement intellectuel, les attirait sans doute et les retenait plus que toute autre ville ; aucun d'eux pourtant ne semble s'y être fixé. Ils trouvaient avantage à ne pas laisser la curiosité de leur public s'émousser. Généralement, ils condensaient en quelques leçons d'un prix déterminé ce qu'ils se proposaient d'enseigner ; et ils annonçaient ou laissaient croire que ces cours réduits suffisaient à faire de leurs auditeurs des hommes instruits. C'était là le défaut capital de leur profession. La science devenait une sorte de marchandise, qu'on débitait par tranches, à prix fixe. Un tel enseignement, distribué et recueilli à la volée, ne pouvait être ni très sérieux ni très profond. Malgré tout, ces conférences brillantes, pleines de vues nouvelles et de suggestions, propageaient des idées, des connaissances, qui, sans cela, seraient restées le partage de quelques hommes. Une certaine somme de philosophie, de politique théorique, de morale, de sciences diverses se répandait ainsi, dans les hautes classes d'abord, et, de là, dans le grand public.

ÉTAT DES ESPRITS DANS LA SECONDE MOITIÉ DU V^e^ SIÈCLE. — Comme on peut le penser, cet afflux de nouveautés n'était pas sans produire une certaine confusion dans les esprits. Beaucoup d'hommes intelligents, dans la seconde moitié du siècle, ne savaient plus trop où ils en étaient, en matière de religion ou même de morale. La pensée grecque avait besoin de s'examiner elle-même, d'éliminer bien des choses vieillies, d'écarter aussi, du moins provisoirement, certaines recherches pour lesquelles elle n'était pas mûre, de dégager en revanche quelques vérités solides et de se faire une méthode pour les développer. Tâche aussi

difficile que nécessaire, puisqu'elle exigeait une intelligence assez souple et assez fine pour pénétrer toutes les questions, assez ferme pour ne pas s'y perdre. Ces rares qualités se trouvèrent unies chez Socrate.

III. — Socrate.

L'homme, sa vocation. — Ce n'était pourtant qu'un homme de très modeste condition ; mais son génie naturel, son désir de savoir, son amour ardent du vrai et du bien suppléèrent à tout ce qui pouvait lui manquer. Délaissant de bonne heure toute occupation personnelle, satisfait de sa pauvreté, il crut recevoir d'une voix intérieure la confirmation de la vocation qui le portait à chercher le sens et le but de la vie, pour orienter sa conduite et celle des autres. Cette vocation lui apparut ainsi comme l'ordre d'une volonté divine. Mais loin de tirer de là aucun orgueil, il se proposa moins d'enseigner que de s'instruire, et il ne voulut éclairer autrui qu'en s'éclairant lui-même. Il n'est pas douteux qu'il n'ait beaucoup lu, beaucoup écouté, beaucoup médité aussi ; on le voyait parfois comme perdu dans ses réflexions ; mais c'était surtout en faisant parler ceux qui savaient, ou qui passaient pour savoir, qu'il exerçait sa pensée. Doué de l'esprit le plus critique, nul n'était moins que lui dupe des apparences. Bien vite, il s'aperçut de ce qu'il y avait d'illusion dans les désirs de la plupart des hommes, dans les calculs qui les faisaient agir ; et, d'autre part, prêtant l'oreille à ceux qui se donnaient pour des maîtres et des directeurs, il se rendit compte de l'imprécision de leurs idées. Il en conclut que l'ignorance de soi-même était le mal le plus commun, et que la condition

nécessaire de la bonne conduite ainsi que du bonheur était de se bien connaître.

SA MÉTHODE. — Possédé de cette idée, il se fit une méthode à lui, qui devint une des plus précieuses acquisitions de l'esprit humain. Elle consistait au fond dans la recherche patiente des vérités, qui échappent trop souvent à l'esprit inattentif, trompé par de vaines paroles ; recherche qu'il conduisait au moyen de l'analyse, des comparaisons et de l'induction. La forme qu'il lui donnait était si simple qu'elle en dissimulait d'abord la profondeur. Point d'exposés oratoires à la mode des sophistes ; il pensait qu'un homme qui parle seul a toujours chance de s'égarer ou de n'être qu'imparfaitement compris. Au discours continu, il substituait donc une série logique de questions précises ; marche lente, mais sûre, par laquelle on n'avançait jamais d'un seul pas sans s'être mis d'accord sur une notion antérieure, parfaitement élucidée. En réalité, le questionneur, qui était Socrate lui-même, ne pouvait guère manquer d'avoir d'avance, le plus souvent, une opinion, au moins provisoire, sur le sujet traité ; mais loin de l'affirmer tout d'abord et de la soutenir ensuite à tout prix, il la soumettait loyalement à un contrôle qu'il s'appliquait à rendre aussi rigoureux que possible. En somme, il ne s'estimait satisfait que si ses questions amenaient son interlocuteur à énoncer comme sa conviction personnelle l'idée qui était en jeu. Il semblait alors que celui-ci l'eût retrouvée de lui-même, tout au fond de son esprit, où elle était restée latente jusque-là. C'est pourquoi Socrate nommait plaisamment sa méthode la *maïeutique*, c'est-à-dire l'art d'accoucher les esprits.

Platon et Xénophon nous montrent dans leurs dialogues socratiques comment il la pratiquait tous les jours et par-

tout. Dès le matin, on le voyait se promener sur la place publique. Toute occasion lui était bonne pour arrêter les gens, pour entrer en conversation avec eux. Peu lui importait leur condition sociale et leur âge. Artisans ou marchands, hommes politiques, sophistes, jeunes gens et hommes faits, tous devaient s'attendre à être ainsi interrogés par cet enquêteur infatigable ; et il n'était pas facile de lui échapper. Son humeur enjouée, sa grâce insinuante et insidieuse, l'ironie charmante avec laquelle il avouait son ignorance et demandait à être instruit, rendaient la fuite presque impossible. Tout le monde à Athènes le connaissait ; et, de jour en jour, son influence grandissait. Sans tenir école, sans faire profession de quoi que ce soit, il groupait peu à peu autour de lui des habitués, surtout quelques jeunes gens passionnés pour la dialectique, et ceux-ci devenaient ses disciples, sans en prendre le titre.

SES IDÉES ESSENTIELLES. — Cette méthode menait assez souvent ceux qui la pratiquaient, et Socrate tout le premier, soit au doute, soit à un aveu d'ignorance. Il s'en fallait cependant de beaucoup qu'il n'acquiesçât au scepticisme. Tout au contraire, de ses entretiens se dégageait une doctrine, qu'on peut définir aujourd'hui encore par ses traits essentiels.

Elle s'appuyait sur une conception nouvelle de la philosophie. Cicéron l'a caractérisée ingénieusement en disant que Socrate « ramena la philosophie du ciel sur la terre ». Rejetant les spéculations sur l'origine des choses, sur le mouvement, sur la nature de l'être, qui peut-être inquiétaient son instinct religieux, et qui, en tout cas, lui paraissaient trop ambitieuses pour l'intelligence humaine, il posa en principe que la tâche propre de la philosophie était l'étude de l'homme et de ses intérêts immédiats.

Assertion qui aurait eu l'inconvénient grave, si elle avait prévalu définitivement, d'arrêter l'essor des sciences physiques et naturelles, mais dont l'effet immédiat fut heureux, puisqu'elle eut pour résultat de concentrer l'effort de quelques puissants esprits sur des questions de première importance, que l'activité mal réglée des sophistes avait à peine effleurées superficiellement.

Cette étude de l'homme, comment Socrate la comprenait-il ? Pour lui, le but de tout être humain était le bonheur ; la science du bonheur lui paraissait donc l'objet essentiel de la vie. Or il croyait fermement qu'il n'y avait pas de bonheur possible en dehors de la vertu, et que, d'autre part, la vertu suffisait presque, à elle seule, à procurer le bonheur. Ce qui empêchait, selon lui, la plupart des hommes de se rendre heureux par la vertu, c'étaient leurs illusions et leurs préjugés. Il était convaincu que, s'ils voyaient une fois à quel point le bien moral est profitable, ils feraient le bien tout naturellement. Tout son effort tendait donc à éclaircir ces notions fondamentales, en montrant ce qu'était au juste chacune des vertus, sagesse, tempérance, courage, justice, franchise, loyauté, désintéressement, amitié dévouée, abnégation, et en découvrant, dans chacune d'elles, ce même caractère d'utilité sociale et privée. Par contre, il faisait voir ce qu'il y a d'illusion et d'ignorance dans les vices ou les défauts opposés, particulièrement dans l'ambition et le désir des richesses. Il allait jusqu'à nier, contrairement à la morale traditionnelle du temps, qu'il fût jamais permis de rendre le mal pour le mal. En fait, c'étaient déjà, grâce à la noblesse de son âme, quelques-unes des plus belles parties de l'idéal chrétien et moderne qui émergeaient du fond de la civilisation grecque.

Et c'était aussi, peut-être sans qu'il le voulût et sans qu'il en eût très clairement conscience, une religion nouvelle. La philosophie antérieure, en montrant dans la vie de l'univers, le jeu de grandes forces naturelles, détruisait en fait tout l'édifice de la mythologie. Mais elle était, par sa nature, presque inaccessible à la plupart des intelligences. C'était proprement une philosophie de savants. D'autre part, elle n'offrait rien aux esprits religieux pour remplacer ce qu'elle ruinait. Socrate, au contraire, tout en rejetant les éléments grossiers de la mythologie, demeurait attaché au culte traditionnel et à certaines parties fondamentales de la croyance commune. S'il n'admettait ni les conflits des dieux, ni leurs passions, ni rien de ce qui les dégradait, il ne souffrait pas qu'on mît en doute leur intervention dans les choses humaines. Il croyait à leur justice, à leur bonté, à leur perfection, aussi fermement qu'à leur puissance. Sans rompre avec le polythéisme, il tendait manifestement à une sorte de monothéisme. Sa philosophie contenait donc les éléments essentiels d'une religion intimement unie à la morale, et propre par conséquent à satisfaire les consciences qui ne pouvaient se passer du surnaturel. Inévitablement destinée à se préciser, à se développer chez ses successeurs, elle annonçait la fin d'une des époques de la pensée humaine.

IV. — Les grands poètes du v^e^ siècle.

RÉPERCUSSIONS DE LA PHILOSOPHIE. — Ce travail profond de la pensée eut naturellement une répercussion, plus ou moins sensible, chez la plupart des contemporains. Il est intéressant d'en signaler les traces dans les œuvres des

principaux d'entre eux, et d'abord dans celles des plus illustres poètes de cet âge, si fécond en poésie. Mais ce serait les rapetisser étrangement que de s'en tenir là. Ces grands esprits n'ont pas été de simples échos. Chacun d'eux a été philosophe à sa manière par sa conception propre de l'homme et de la vie ; et cette philosophie personnelle n'est pas la moins digne d'attention.

PINDARE. — Le Thébain Pindare fut probablement celui d'entre eux qui, par son éducation, par son milieu, par les traditions du genre auquel il dut sa gloire, resta le plus étranger aux spéculations philosophiques proprement dites. Le fond de ses idées appartient encore au VI^e^ siècle. Sa morale est, à peu de chose près, celle de Solon, de Théognis et des sages. Et, toutefois, il se distingue d'eux, non seulement par l'éclat que son génie lyrique prête à ses pensées, mais aussi par une élévation et une profondeur qui dénotent une réflexion plus étendue et plus pénétrante. Soit qu'il corrige les légendes pour les adapter à une morale plus saine, soit qu'il représente la puissance divine par des images qui la grandissent magnifiquement, soit encore qu'il rappelle aux princes, en célébrant leurs victoires, les lois de la destinée humaine, nous sentons en l'écoutant qu'il voit les choses de plus haut et qu'il pense plus fortement. Héritier intellectuel d'un âge antérieur, il a pourtant participé largement, lui aussi, aux inspirations qui pénétraient alors le monde grec tout entier.

ESCHYLE. — La même influence est bien plus sensible encore chez l'Athénien Eschyle, son contemporain. S'il est considéré à bon droit comme le créateur de la tragédie grecque, c'est moins peut-être pour les perfectionnements

matériels dont le théâtre lui fut redevable ou pour la structure plus savante de ses pièces, que pour la valeur morale qu'il a su prêter à l'action dramatique. Dans chacune des situations pathétiques que lui fournissait la légende, son puissant esprit méditatif apercevait une question proposée à la conscience humaine. Par suite, les conflits entre les dieux, comme le jeu des passions qui remplissaient l'âme des personnages héroïques, n'étaient plus pour lui de simples motifs poétiques propres à exciter la pitié, l'admiration ou la terreur. Chacune de ses tragédies contenait un problème d'ordre moral. Acceptant les vieilles croyances relatives à la jalousie des dieux, à la puissance inéluctable du destin, à la transmission héréditaire des antiques malédictions, à la responsabilité collective des générations, il se plaisait à faire voir la volonté humaine se frayant en quelque sorte une route douloureuse au milieu de ces forces mystérieuses, qui la dominaient sans l'étouffer. Et c'était vraiment une philosophie qu'il développait ainsi, philosophie sans doctrine précise, soulevant plus de questions qu'elle n'en pouvait résoudre, et pourtant orientée d'une manière générale vers l'idée que le crime appelait fatalement le châtiment, vers la condamnation de l'orgueil et de la violence.

SOPHOCLE. — Sophocle, qui, après lui, exerça une action non moins profonde sur l'âme athénienne, s'inspirait des mêmes idées générales. Mais ces forces mystérieuses, qu'il reconnaissait comme son prédécesseur, semblaient, dans son théâtre, passer à l'arrière-plan. Toujours présentes, elles se dissimulaient davantage. En revanche, les sentiments des personnages et leurs caractères se déployaient, pour ainsi dire, plus librement. D'une part, comme s'ils

avaient subi l'influence de la dialectique du temps, ils raisonnaient davantage, soit pour justifier leurs résolutions, soit pour combattre ou réprouver les arguments qui leur étaient opposés ; raisonnements toujours conformes à leur caractère et à leurs passions, mais vigoureux et bien conduits, substantiels et habiles à la fois. D'autre part, une variété psychologique toute nouvelle se manifestait dans ces pièces. Un art délicat et puissant y opposait les caractères les uns aux autres, trouvant dans ces contrastes le moyen de les éclairer plus vivement et de les faire mieux valoir. Le poète n'hésitait même pas à laisser voir, par moments, chez les plus héroïques d'entre eux, quelque chose de la faiblesse humaine, des regrets, des hésitations, le réveil des chers souvenirs dans les heures de détresse. Allant plus loin encore, il montrait, dans son *Œdipe-roi*, le même homme, d'abord au faîte de la puissance, vénéré comme un dieu par un peuple entier, plein lui-même de confiance en sa fortune et en son génie, puis, après les plus émouvantes péripéties, abattu brusquement, tombé au dernier degré de la misère, écrasé sous l'horreur des autres et sous le sentiment de sa déchéance. C'est que sa riche et souple imagination se prêtait à comprendre et à exprimer tout ce qui est humain. Rien n'échappait à sa faculté de création dramatique, ni les passions violentes, ni les sentiments les plus doux, la bonté, la grâce, la tendresse filiale, le dévouement, la délicatesse. On peut dire de lui qu'il fut un des plus complets représentants de la civilisation attique, en un temps où celle-ci concentrait en elle-même le meilleur de la civilisation grecque.

EURIPIDE. — A côté de lui brillait son rival, plus jeune de quelques années, Euripide, dont l'œuvre, par ses différences

profondes, atteste si vivement la force de l'évolution qui s'opérait alors dans les esprits. Tandis que l'influence de la philosophie, chez Sophocle, n'était guère que formelle, elle avait pénétré chez Euripide jusqu'au fond de l'âme et elle y avait créé une dualité intime. Il y avait en lui un penseur et un poète, qui avaient parfois quelque peine à s'accorder. Nul doute que cet état d'esprit ne fut aussi celui d'un certain nombre de ses contemporains. Mais ce qui demeurait caché en eux apparaît dans son théâtre. Comme poète, Euripide accepte, ainsi qu'Eschyle et Sophocle, les vieilles légendes et tout ce qu'elles contenaient de surnaturel ; non seulement il les accepte, mais il en tire parti avec tous les dons de son génie ; mieux que personne, il en dégage les éléments de pitié ou de terreur dont elles étaient pleines, il en fait les tragédies les plus émouvantes qui aient été jamais mises sur la scène. Et il les rend d'autant plus touchantes qu'il réduit volontiers les héros et les héroïnes à la taille des simples mortels. C'était vraiment l'humanité de son temps dont il donnait le spectacle au public athénien ; et lorsque celui-ci, après quelque résistance, se fut accoutumé à cette manière nouvelle, on comprend qu'il l'ait aimée passionnément, qu'il l'ait même préférée à toute autre, puisqu'il trouvait dans ces pièces l'image de la vie, telle qu'il la connaissait par expérience. Mais, sans cesse, derrière ces créations d'une imagination et d'une sensibilité merveilleuse, se découvre le penseur. Il est là qui observe ce qui se passe sur la scène. Il l'observe en moraliste, mêlant au dialogue ses réflexions personnelles, tantôt fines et moqueuses, tantôt graves et légèrement attristées, presque toujours assez étrangement placées dans la bouche de tel ou tel personnage qui semble oublier passagèrement son rôle. Et il l'observe aussi en incrédule,

soulignant à plaisir l'invraisemblance de certaines traditions, protestant contre l'immoralité de quelques autres, laissant entendre qu'il se refuse à les prendre à son compte. De là résulte une œuvre composite, égale aux plus belles par ses qualités, déconcertante pourtant par endroits, une de celles qui dut exciter le plus la pensée contemporaine et qui laisse le mieux voir aujourd'hui quelles tendances diverses la sollicitaient.

ARISTOPHANE. — On peut en dire presque autant de la comédie du temps, définie plus haut, et de son principal représentant, Aristophane. Chez lui aussi, à côté du poète charmant et du bouffon, il y a un penseur, capricieux il est vrai et fantaisiste, mais clairvoyant, malin, chez qui les vues ingénieuses et justes se mêlent aux préjugés, un esprit plein de contrastes et de contradictions ; un défenseur de la religion qui se moque des dieux, un ennemi des nouveautés qui est cependant un novateur, amoureux du langage d'Euripide qu'il imite tout en le critiquant, fort capable, n'en doutons pas, d'avoir apprécié la dialectique de Socrate dont il faisait la caricature. Nulle part ne se révèle plus complètement que dans son œuvre la mobilité de l'esprit athénien, accessible à toutes les influences, ne se donnant jamais sans réserve, usant de sa souplesse naturelle pour tout concilier, et d'ailleurs s'arrangeant assez bien en définitive d'une diversité d'opinions qui l'amusait sans le troubler profondément.

V. — Les historiens.

HÉRODOTE. — En même temps que l'expérience intellectuelle et morale acquise au V^e^ siècle se manifestait avec cet

éclat dans la poésie, elle donnait à l'histoire le moyen de produire des œuvres de haute valeur. Celle-ci, jusque-là, était encore dans l'enfance. Elle s'essayait, en tâtonnant, dans les généalogies et dans les chroniques locales, où la mythologie et les lignées fabuleuses avec leurs légendes tenaient la plus grande place. Quant à la géographie, son auxiliaire, il ne semble pas qu'elle eût beaucoup progressé depuis Hécatée et Anaximandre. Or une curiosité nouvelle s'était éveillée par l'effet des guerres médiques. La Grèce avait eu alors la vision saisissante, bien que confuse, de tout ce que contenait dans ses profondeurs cet immense Orient, trop peu connu jusque-là. Elle ne pouvait qu'accueillir avec faveur celui qui saurait le lui révéler.

Un Grec d'Asie, Hérodote d'Halicarnasse, entreprit cette tâche et sut la mener à bien. Voyageur infatigable, que le désir de voir et de savoir conduisit successivement en Égypte, en Asie, dans presque toutes les parties de la Grèce, en Sicile, en Italie, où il finit par s'établir et termina probablement sa vie, il réussit à réaliser l'enquête la plus féconde, interrogeant les hommes, visitant les monuments, s'informant de tout, des mœurs, des lois, des formes de gouvernement, des religions, sans partis pris, sans préjugés, avec un singulier mélange de finesse et de crédulité, de curiosité insatiable et de discrétion religieuse. Et de tout ce qu'il avait lu, vu et entendu, il tira, par la force de son génie, son sentiment vif des belles choses, son talent de conteur et le charme de son style, une œuvre admirable. Dans un cadre immense, comme dans une sorte de panorama mouvant, il donnait à ses lecteurs le spectacle de la vie de vingt peuples divers. Que d'enseignements s'offraient dans ce recueil encyclopédique, où se laissaient constater la variété des types humains, la multiplicité des religions,

la raison d'être des institutions diverses ! C'était à peine si la tragédie contemporaine, elle-même, présentait une aussi riche collection de documents humains.

D'ailleurs, par leur intérêt national et par leurs épisodes pathétiques, ces amples récits, qui avaient pour sujet principal les guerres médiques, constituaient aussi un drame, un de ceux qui devaient émouvoir le plus fortement les fils des vainqueurs de Marathon et de Salamine. Une idée religieuse le dominait, identique à celle qui inspirait Eschyle et Sophocle. Comme eux, Hérodote croyait à une divinité jalouse, toujours attentive à réprimer les excès de l'orgueil et de l'ambition, toujours prête à renverser ce qui s'élevait imprudemment. Mais ni chez lui, ni chez eux, cette croyance ne tendait à décourager les activités utiles. Née du besoin d'expliquer certaines grandes catastrophes, elle laissait à la politique toute son importance, en lui faisant seulement un devoir d'observer en tout la mesure.

THUCYDIDE. — Toutefois, si belle que fût cette composition, elle ne donnait pas pleine satisfaction au goût d'analyse morale, de réflexion approfondie, qui se développait de plus en plus, dans la fin du siècle, chez les esprits que la philosophie avait touchés. Ce fut pour ceux-là surtout que Thucydide écrivit alors son histoire de la guerre du Péloponnèse.

Appartenant à l'aristocratie athénienne, homme politique, général, il se trouva capable d'unir aux dons naturels les plus remarquables les bienfaits d'une forte éducation et l'expérience des choses dont il avait à parler. De ses premiers maîtres, parmi lesquels il faut peut-être compter l'orateur Antiphon, il prit le goût d'un style qui, délaissant la phrase libre et un peu molle d'allure des prosateurs

ioniens, s'efforçait de condenser les idées, d'en mettre en valeur chaque parcelle, aux dépens même de l'aisance, de la grâce et quelquefois de la clarté, mais au profit d'une précision poussée jusqu'au scrupule.

Pour rompre définitivement les liens qui rattachaient encore l'histoire à l'épopée, il était nécessaire d'en éliminer tout à fait l'élément fabuleux et légendaire. C'est ce que fit Thucydide. Jetant, au début de son récit, un regard en arrière sur le développement de la civilisation grecque, il n'hésite pas à l'expliquer rationnellement d'après ce qui subsistait encore en Grèce de coutumes primitives. Ainsi s'évanouissait la fiction de l'âge d'or. Même fermeté de jugement à l'égard de l'élément surnaturel dans l'exposé des événements contemporains. Sans nier la puissance des dieux, il ne disait rien de leur intervention dans les choses humaines, estimant avec raison qu'il n'y avait aucun profit pour l'historien ni pour ses lecteurs à sonder des causes mystérieuses dont ils ne pouvaient rien savoir. Ce qui lui paraissait utile à considérer dans les événements en général, ce n'était pas ce qui échappe aux calculs humains ; c'était au contraire ce qui avait été prévu ou aurait pu l'être. Car l'histoire, suivant lui, devait servir justement à rendre possible dans l'avenir d'utiles prévisions par les expériences du passé.

Cette vue le conduisait naturellement à la recherche des causes lointaines aussi bien que des causes immédiates. Et c'est bien ainsi qu'il procédait en expliquant de loin la rivalité de Sparte et d'Athènes. Quant aux causes prochaines, ce n'étaient pas seulement pour lui les quelques incidents qui avaient allumé la guerre, mais aussi les dispositions morales des cités, l'idée qu'elles se faisaient de leur rôle, la conscience qu'elles avaient de leur puissance. Même

méthode dans tous les détails du récit. Le hasard, qui ne peut jamais être entièrement exclu des choses humaines, s'y trouvait du moins réduit au minimum. Jamais pareil effort n'avait été fait pour expliquer par la raison tout ce qui peut être expliqué ainsi.

Bien loin d'ailleurs de méconnaître l'action personnelle de certains hommes, il s'attachait à pénétrer le caractère de chacun d'eux. C'est ainsi qu'il mettait en scène des personnages tels que son Périclès, son Nicias, son Alcibiade, son Cléon, figures fortement tracées et si voisines sans doute de la réalité. Pour exposer leurs desseins, leurs prévisions, leurs motifs avoués ou leurs illusions, il leur prêtait des discours imités de ceux qu'ils avaient tenus effectivement, mais composés avant tout en vue de les faire connaître ; et, au besoin, il les complétait, discrètement toujours, par quelques réflexions personnelles. Au reste, tout en les détachant de la foule, il avait soin de ne pas les en isoler. Sachant mieux que personne la puissance de l'opinion, il se sentait obligé d'en rendre tous les mouvements sensibles à ses lecteurs. Son histoire est autant celle des sentiments des peuples en lutte que de leurs succès et de leurs revers.

Ajoutons qu'il y avait chez ce penseur une imagination vive et forte, qui savait représenter en traits bien choisis les réalités émouvantes. Bon nombre de ses récits sont admirables. L'impression en est d'autant plus vive qu'elle paraît résulter des faits eux-mêmes, tant le narrateur se dissimule et s'efface. Nulle recherche apparente de l'effet, nulle réflexion importune. Les choses elles-mêmes sont évoquées devant nous ; nous en voyons précisément ce qu'il faut en voir pour en être le plus touchés.

En somme, grâce à Thucydide, la curiosité historique,

qu'Hérodote avait si vivement excitée et certainement développée par l'immensité et la variété du tableau mis sous les yeux de ses lecteurs, apprenait à se resserrer, à se concentrer, à gagner en profondeur. Le récit des événements anciens ou récents, autrefois sujet d'épopée, puis rapproché de la réalité par la géographie, l'ethnographie, l'observation des mœurs, le souci de critiquer les témoignages, devenait proprement matière de science, en se laissant de plus en plus pénétrer par la réflexion. Thucydide préparait et annonçait Aristote.

VI. — L'éloquence. Périclès.

CE QUE NOUS SAVONS DE L'ÉLOQUENCE AU V^e^ SIÈCLE. — Avec l'histoire et la philosophie, l'éloquence a été, au V^e^ siècle, une des plus remarquables manifestations du génie grec. Bien entendu, elle ne doit pas être confondue avec la rhétorique, dont il a été question plus haut, car celle-ci n'est qu'une technique dont l'éloquence daigne parfois se servir, mais dont elle sait aussi se passer. Malheureusement, nous ne connaissons les orateurs de ce temps que par des témoignages. Ils auraient craint, en publiant leurs discours, d'être confondus avec les maîtres de rhétorique ; pour eux, une harangue était avant tout un mode d'action. Si quelques auditeurs n'avaient noté leurs impressions, nous ne saurions d'eux que leurs noms.

PÉRICLÈS. — Dans ces conditions, il suffira de mentionner ici le plus illustre d'entre eux ; d'autant plus que celui-là est l'homme qui a donné son nom au siècle tout entier et qu'en un certain sens il le résume en sa personne. Nulle

figure, en effet, n'est plus représentative de l'Athènes du v^e^ siècle que la sienne. Autant qu'un idéal est réalisable, Périclès réalisait celui du peuple qui l'avait pris pour chef. Il y avait en lui une autorité naturelle, qui tenait à son caractère autant qu'à son talent. Son éloquence était le reflet de l'un et de l'autre. A la noblesse de son extérieur répondait l'élévation de son esprit. Nourri de philosophie, ami et patron d'Anaxagore, il avait le don de dégager les idées générales, sans que la précision de ses vues en souffrît. Rien de bas ni de petit soit dans son caractère, soit dans ses conceptions, rien non plus d'exagéré. Homme d'action et d'initiative, il savait aussi bien, nous dit Thucydide, calmer les ardeurs excessives de la foule que l'encourager dans les moments de défaillance. Un instinct de grandeur inspirait sa politique et se faisait sentir dans ses paroles ; mais cet instinct était comme pénétré de mesure. Le plus souvent, son discours était grave, simple, plein de lumière et de raison ; une grâce attique s'y mêlait à un charme qui produisait la persuasion. Mais, quelquefois aussi, la force intime de sa puissante nature se révélait ; et alors éclataient soudainement ces arguments décisifs, ces mots accablants, qui renversaient tout et que l'on comparait à des coups de tonnerre. Il paraît évident, d'après cela, que son éloquence avait une liberté d'allure et de mouvements qu'on ne retrouve pas dans les harangues si fortement condensées, mises dans sa bouche par Thucydide. Et cela nous autorise à penser qu'il en était de même de celle de ses rivaux et de ses successeurs, quelle qu'ait pu être d'ailleurs sa supériorité sur eux.

Ajoutons que ce grand orateur avait au plus haut degré le sens du beau, ainsi qu'en témoigne le rôle qu'il joua comme promoteur du mouvement artistique parmi ces

concitoyens. C'est en quelque sorte parler encore de lui que de parler des artistes dont il fut à la fois le patron et l'admirateur le plus éclairé.

VII. — Les arts au Ve siècle.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE L'ART DU Ve SIÈCLE. — C'était le temps, en effet, où l'art grec atteignait son apogée. Créatrice de science, de liberté, d'humanité, la Grèce se révélait simultanément comme créatrice de beauté, et elle produisait alors, dans tous les arts qui relèvent du dessin, des chefs-d'œuvre qui n'ont pas été surpassés. Le VIe siècle avait peu à peu, comme on l'a vu, perfectionné la technique, sans laquelle l'artiste le mieux doué est impuissant. A la suite des progrès signalés plus haut, dans l'architecture, la sculpture, la peinture même, les maîtres du Ve siècle n'avaient plus rien à apprendre de ce qui est proprement la part du métier. Désormais leur main obéissait docilement à leur pensée. Celle-ci, affranchie des servitudes de la matière, maîtresse de ses moyens, pouvait s'abandonner librement à l'inspiration. Elle ne se crut pas autorisée pour cela à mépriser la réalité. Comme les grands poètes dramatiques du même temps, les artistes d'alors s'attachèrent à l'imitation de la nature, dont ils surent, aussi bien qu'eux, interpréter la riche et vivante variété, tout en l'idéalisant, comme ceux-ci l'idéalisaient. En général, ce qui est purement individuel, le détail curieux, le trait particulier, les intéressait moins que le type. De là résultent la noblesse, la grandeur, la simplicité dont leurs œuvres sont empreintes.

Les circonstances d'ailleurs favorisaient ce développe-

ment et cette tendance. Les guerres médiques avaient donné à la Grèce le sentiment de sa force morale et la plus ferme confiance en son avenir. Pleine de reconnaissance envers ses dieux qui l'avaient sauvée, elle se mit à relever leurs sanctuaires détruits, à en édifier de nouveaux. Elle eut à cœur de les embellir par tous les moyens dont elle disposait. L'art des sculpteurs et des peintres, des décorateurs de tout genre, fut convié à s'associer à celui des architectes. Et, à côté des temples, se multiplièrent les édifices civils, prytanées, portiques, gymnases, ainsi que les travaux d'utilité publique, ports, arsenaux, magasins, routes et ponts, sans parler des demeures privées. Les grandes cités et les princes rivalisaient entre eux. Athènes et Corinthe, Syracuse et Tarente, Élis et Delphes, Délos et les villes d'Ionie se faisaient gloire des œuvres qu'elles commandaient aux artistes les plus connus. Une émulation générale se traduisait en riches offrandes, en statues, en monuments dédicatoires. Et, presque partout, c'étaient des sentiments collectifs qu'on demandait aux artistes d'exprimer dans les représentations figurées.

L'ARCHITECTURE. — Ce que la Grèce fit alors en fait d'architecture est admirable. Le temple grec, dont le Parthénon d'Athènes peut être considéré comme le type achevé, est vraiment une des créations du génie humain qui approche le plus de la perfection. Ce fut entre 450 et 430, sous les auspices de Périclès, que s'éleva, sur le rocher isolé de l'Acropole, cet édifice merveilleux, œuvre commune de l'architecte Ictinos, qui en traça le plan, et du grand sculpteur Phidias, qui non seulement le décora de ses chefs-d'œuvre, mais en dirigea tous les travaux et en surveilla l'exécution dans toutes ses parties. Jamais peut-être monu-

ment n'exprima mieux que celui-là l'âme d'un peuple et sa conception de la beauté. Assez grand pour dominer la cité du haut de son rocher, il n'avait pourtant rien de colossal. C'était surtout par l'harmonie de ses proportions, par la grâce fine et délicate de ses lignes, qu'il se distinguait tout d'abord. Légèrement élevé sur son soubassement, déployant à la vue son péristyle de colonnes doriques d'un galbe robuste et charmant, portant fièrement son architrave, qui le couronnait sans l'écraser, il apparaissait au loin comme la demeure la mieux appropriée à la déesse en qui la force s'unissait à la raison. Vu de près, il satisfaisait le regard le plus difficile par la beauté des matériaux, par le fini de la construction, par le mélange discret des couleurs qui en faisaient valoir le dessin général. De plus il enchantait le visiteur par ses admirables frontons sculptés, par les reliefs de la frise qui courait sous la colonnade tout autour de la cella, par ceux des métopes, espacés entre les triglyphes de l'architrave. Là, en effet, des scènes divines ou humaines se déroulaient dans des compositions pleines de sens, dans des formes pleines de vie, de grâce et de majesté : légendes nationales dont Athènes était fière, allégories qui rappelaient ses propres exploits, représentation idéalisée de ses plus belles cérémonies religieuses. Ainsi le temple parlait en quelque sorte, il traduisait une pensée, une dévotion, un ensemble de sentiments, en même temps qu'il manifestait la conception d'art la plus proprement hellénique.

Ce type, d'ailleurs, l'architecture du v^e^ siècle a su le modifier selon les circonstances. Sur l'Acropole même, l'Érechteion, si différent du Parthénon, les Propylées, le petit sanctuaire de la Victoire aptère, et ailleurs le temple de Zeus à Olympie, le télestérion d'Éleusis montrent assez

avec quelle souplesse d'invention elle variait ses plans, diversifiait ses moyens et ses effets, pour s'adapter soit aux conditions du terrain, soit à la destination particulière des édifices. Elle n'a manqué, certes, ni de liberté, ni même d'une certaine part de fantaisie. Ce qu'on ne trouve jamais dans ses œuvres, c'est le désordre ou le mauvais goût.

LA SCULPTURE. — De même que pour l'architecture, les progrès techniques réalisés au VI^e^ siècle aboutissent pour la statuaire, dès le début du V^e^ siècle, à une maîtrise qui atteint son apogée trente ou quarante ans plus tard. Elle se manifeste par la détermination exacte des proportions, par une connaissance de plus en plus sûre de l'anatomie, par la perfection du modelé, par le sens juste du mouvement et, dans une mesure plus restreinte, par l'étude de la physionomie, bien qu'en cela aussi, l'art de ce temps s'attache plus à ce qui est typique qu'aux détails individuels.

Un certain archaïsme subsiste encore dans une première période, chez Calamis et Myron, chez les auteurs inconnus des frontons d'Égine et des sculptures du temple de Zeus à Olympie, si remarquables que soient déjà ces dernières œuvres. Il disparaît chez l'argien Polyclète, énergique auteur d'admirables statues d'athlètes jeunes, où se révèle la pleine beauté du corps humain harmonieusement développé. Dans la seconde moitié du siècle, Phidias, Alcamène, Paeonios produisent des chefs-d'œuvre incomparables. Sous le ciseau de ces maîtres, la matière semble se spiritualiser. Ce ne sont plus seulement des formes parfaites qu'ils tirent du marbre, ce sont vraiment des dieux, dont la majesté s'exprime par la dignité des attitudes et par la noblesse des traits. D'admirables draperies les enveloppent, et

parfois, pour rehausser leur beauté, l'artiste associe à la blancheur du marbre l'éclat de l'or ou la douceur de l'ivoire. Habiles, quand il le faut, à rendre le mouvement, les sculpteurs de ce temps n'en usent que discrètement, satisfaits d'en suggérer la sensation jusque dans les poses calmes qu'ils se plaisent à représenter. Des œuvres aujourd'hui disparues, telles que le Zeus de Phidias à Olympie, son Athéna du Parthénon, l'Aphrodite d'Alcamène, ont excité dans l'antiquité une admiration unanime et durable. Nous l'éprouvons encore en face des marbres mutilés du Parthénon.

A l'impression produite par chacune des figures considérée isolément, s'ajoute celle qui résulte de leur groupement. Le principe d'équilibre et de symétrie, que l'art grec avait cherché dès ses débuts, est réalisé là dans sa perfection ; symétrie sans raideur ni monotonie, qui semble résulter spontanément du sujet représenté et qui se dissimule habilement sous la variété des inventions ; symétrie qui n'est pas faite seulement pour la satisfaction du regard, mais qui parle à l'esprit, en se faisant l'auxiliaire des allégories, en donnant aux scènes représentées une signification plus claire. Si l'art est une adaptation de la réalité à la raison et au sentiment, il ne semble pas qu'il ait jamais rien produit qui répondît mieux à sa définition.

LA PEINTURE. — Tandis qu'un certain nombre des plus belles œuvres de la sculpture du V^e^ siècle sont encore sous nos yeux, celles des peintres anciens ont totalement disparu depuis longtemps. Nous en sommes réduits à nous les représenter d'après des descriptions. Quelques stèles peintes, il est vrai, et l'abondante série des vases à représentations figurées, apportent à ces informations indirectes

un complément précieux, mais ne nous donnent malgré tout qu'une idée bien imparfaite des tableaux exécutés par les grands artistes du temps. Nous ne pouvons donc en dire ici que quelques mots.

A côté des grands sculpteurs du Ve siècle, nous voyons se succéder une série de peintres que l'antiquité a mis au rang des grands artistes, un Polygnote, un Micon, puis un Apollodore, un Zeuxis, un Parrhasios. Tous les témoignages attestent que le dessin de ces maîtres atteignit à une rare perfection. Il était impossible d'ailleurs qu'il en fût autrement, lorsque les statuaires contemporains se révélaient si habiles à reproduire les formes et les mouvements. Ces grands peintres furent donc, eux aussi, des créateurs de vie et de beauté, qui contribuèrent à développer autour d'eux le sens esthétique. Il semble même qu'en raison des moyens propres à leur art, ils aient poussé plus loin que les sculpteurs l'interprétation des émotions humaines par le jeu mouvant de la physionomie et par celui des attitudes et des gestes. Comme eux, cependant, tout en saisissant les aspects infiniment variés de la vie, ils surent en dégager, pour les faire ressortir, les traits les plus dignes d'attention. Ce qui nous est rapporté de leurs compositions ne permet pas de douter qu'ils n'aient obéi en tout aux mêmes principes ; ils surent, eux aussi, associer l'ordre à la variété, réaliser le mouvement sans exagération ni confusion.

LES ARTS INDUSTRIELS. — Ce dont nous pouvons juger en tout cas, c'est l'influence que le grand art a exercé au Ve siècle sur les arts industriels. Nos musées ont recueilli en quantité des vases peints, des figurines, des médailles, des gemmes, des bijoux, des monnaies, des ustensiles

même qui en témoignent. Rien peut-être n'est plus propre à nous faire sentir combien la civilisation grecque de ce temps a été pénétrée du sens artistique. Signalons au moins à cet égard les vases à figures rouges. Les plus beaux d'entre eux sont aussi remarquables par le mérite du dessin que par l'élégance des formes. Des scènes variées y sont représentées, tantôt empruntées immédiatement à la vie contemporaine, tantôt imitées des tableaux des peintres alors en renom. Dans les unes comme dans les autres, l'habileté technique s'allie à un accent personnel. Chacune de ces compositions est une invention plus ou moins originale, témoignant presque toujours d'un goût délicat, souvent spirituelle ou charmante. Et même, dans les produits de second ordre, il est rare qu'on ne retrouve pas quelque chose de ces qualités.

Si l'on songe que ces jolis objets étaient alors répandus par le commerce dans presque tout le bassin de la Méditerranée, on apprécie mieux le rôle qu'a joué la Grèce comme éducatrice de l'humanité.

VIII. — La civilisation grecque a la fin du V^e^ siècle.

Donc, sous toutes les formes à la fois, la civilisation grecque s'était magnifiquement développée dans le cours du V^e^ siècle. Elle avait même atteint dans certaines de ses parties, particulièrement dans quelques-unes des créations de la littérature et de l'art, son point culminant. D'autre part, le type humain réalisé chez quelques-uns de ses meilleurs représentants était vraiment digne d'admiration pour l'heureux équilibre des qualités physiques et des qualités morales, pour ses larges et intelligentes curiosités. L'amour

profond de la patrie n'excluait pas chez le Grec cultivé un sentiment déjà vif de la fraternité humaine, la notion de la loi se conciliait dans son esprit avec celle de la liberté, le respect du passé avec l'aspiration légitime au progrès. Une religion vraiment spirituelle commençait à se dégager de la vieille mythologie et à dissiper les plus lourdes superstitions du passé. Et, surtout, un idéal de beauté s'était formé qui se multipliait et se renouvelait sans cesse sous des formes diverses.

Est-ce à dire que la Grèce n'avait désormais plus rien à acquérir et qu'elle fût condamnée fatalement à déchoir plus ou moins rapidement, comme une plante épuisée par sa floraison même ? L'événement allait prouver qu'il n'en était pas ainsi. Son génie était loin d'avoir encore manifesté tout ce qu'il contenait de ressources ; et le IV^e^ siècle devait, sur bien des points, compléter de la manière la plus heureuse l'œuvre magnifique du V^e^.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

L'histoire de la civilisation touchant à la fois à l'histoire générale, à celle des institutions, des mœurs, de la littérature, des arts, exigerait une immense bibliographie. Celle qu'on donne ici se réduit nécessairement à un petit nombre d'ouvrages qui ont semblé particulièrement utiles.

1° *ENCYCLOPÉDIES, MANUELS*

PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopaedie der classischen Alterthumswissenschaft*, ouvrage d'une importance capitale, en cours de publication chez Metzler, à Stuttgard ; une moitié environ de l'œuvre totale a déjà paru en 12 vol., partagés en demi-volumes.

DAREMBERG et SAGLIO, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, 10 vol., Paris, Hachette, 1879-1919.

SCHŒMANN, *Griechische Alterthumer*, 4e éd., Berlin, Weidmann, 1897. Traduction française par Galusky.

IW. VON MULLER, *Handbuch der classischen Alterthumswissenschaft*, chez P. Beck, Munich ; collection de savants manuels, qui embrassent toutes les parties de l'antiquité grecque et latine, histoire, sciences auxiliaires, littérature, grammaire, métrique, etc. ; la plupart remaniés et réédités à plusieurs reprises.

SALOMON REINACH, *Manuel de Philologie classique*, Paris, Hachette, 1904.

PARIS et ROQUES, *Lexique des Antiquités grecques*, Paris, Fontemoing, 1909.

LAURAND, *Manuel des Études grecques et latines*, Paris, A. Picard, 1921.

2° *HISTOIRES GÉNÉRALES*

FUSTEL DE COULANGES, *La Cité antique*, 14e éd., Paris, Hachette, 1893.

GROTE, *History of Greece*, 12 vol. 8°, Londres, 1846-1855. Traduction française de A. L. de Sadous, 19 vol., Paris, 1864-1867.

CURTIUS, DROYSEN, HERTZBERG. Les ouvrages de ces trois auteurs allemands ont été traduits en français sous la direction de M. Bouché-Leclercq et forment ensemble une histoire complète de la Grèce depuis les origines jusqu'au VIe siècle de notre ère

Cette histoire, publiée chez Leroux, à Paris, se décompose ainsi : CURTIUS, *Histoire grecque*, 5 vol. et un atlas. — DROYSEN, *Histoire de l'Hellénisme*, 3 vol. — HERTZBERG, *La Grèce sous la domination romaine*, 3 vol.

BOUCHER-LECLERCQ, *Histoire des Lagides*, Paris, Leroux, 1903.

BOUCHER-LECLERCQ, *Histoire des Seleucides*, Paris, Leroux, 1913.

G. MEYER, *Geschichte des Alterthums*, 5 vol., Stuttgart et Berlin, 1902, 2e éd., 1907.

EUG. CAVAIGNAC, *Histoire de l'Antiquité*, 3 vol., Paris, Fontemoing, 1913-1920.

DUSSAUD, *Les civilisations préhelléniques*, P. Geuthner, Paris, 1910 ; 2e éd., 1921.

GLOTZ, *La solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce*, Paris, Fontemoing, 1904. — *Le travail dans la Grèce ancienne*, Paris, Alcan, 1921.

3° *HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ET DE LA PHILOSOPHIE*

P. MASQUERAY, *Bibliographie pratique de la littérature grecque*, Paris, Klincksieck, 1914.

ALFR. et MAURICE CROISET, *Histoire de la littérature grecque*, 5 vol. 8e, Paris, Fontemoing-de Boccard, 3e éd., 1910-1921.

W. CHRIST, *Geschichte der Griechischen Literatur*, 6e éd., par W. Schmid, Munich, Beck, 1912 (fait partie du Handbuch d'Iw. von Muller, cité plus haut).

G. MURRAY, *A history of ancient greek litterature*, Oxford and London, Heynemann, 1897.

U. VON WILAMOWITZ-MŒLLENDORFF, *Griechische Literatur und Sprache*, 1 vol. 8°, Leipzig, Teubner, 2e éd., 1907.

SUSEMIHL, *Geschichte der griechischen Litteratur in der Alexandrinerzeit*, 2 vol. 8°, Leipzig, Teubner, 1891-1892.

LEGRAND, *Daos*, Paris, Fontemoing, 1910.

A. MEILLET, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, Paris, Hachette, 1913.

ED. ZELLER, *Die Philosophie der Griechen*, 5 vol. 8°, 4e éd., Leipzig, Fues, 1876-1881. Traduction française inachevée par E. Boutroux, 3 vol. 8°, Paris, Hachette, 1877-1886.

TH. GOMPERZ, *Die Griechische Denker*, 3 vol. 8°, 2e éd., Leipzig, Veit, 1903-1907. Traduction française de A. Reymond, 3 vol. 8°, Paris, Alcan, 1910.

BURNET, *Early greek philosophy*, Londres, 2e éd., 1908. Traduit en

français par A. Reymond sous le titre de « l'Aurore de la philosophie grecque », Payot, Paris, 1919.
E. Boutroux, *Études d'histoire de la philosophie*, Paris, Alcan, 1904.
Brochard, *Les sceptiques grecs*, Paris, Alcan, 1887. *Études de philosophie ancienne et de philosophie moderne*, Alcan, 1912.
Tannery, *La géométrie grecque*, Paris, Gauthiers-Villars, 1887.
G. Milhaud, *La philosophie géométrique de la Grèce*, Paris, Alcan, 1900.

4° *MYTHOLOGIE ET RELIGION*

Gruppe, *Griechische mythologie*, 2 vol. (dans le Handbuch d'Iw. von Muller, cité plus haut).
Decharme, *Mythologie grecque*, 2e éd., Paris, Garnier, 1886.
Frazer, *The Golden bough*, 3 vol. 8°, 2e éd., 1900. Traduit en français *(Le rameau d'or)* par Toutain, Paris, Leroux.
Salomon Reinach, *Cultes, mythes et religion*, 3 vol., Paris, Leroux, 1908. — *Orpheus*, Paris, Alcide Picard, 1910.
P. Foucart, *Les grands mystères d'Éleusis*, Paris, Klincksieck, 1900. — *Le culte de Dionysos en Attique*, Paris, Klincksieck, 1904. — *Le culte des héros chez les Grecs*, Paris, Klincksieck, 1918.

5° *LES ARTS*

Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, Paris, Hachette (t. VI, *La Grèce primitive)* 1894 ; — t. VII, *La Grèce de l'épopée et la Grèce archaïque : le temple*, 1898 ; — t. VIII, *La Grèce archaïque : la sculpture*, 1903).
Collignon, *Histoire de la sculpture grecque*, 2 vol., Paris, Didot, 1897. *Archéologie grecque*, Paris, Quentin, s. d.
P. Girard, *La peinture antique*, Paris, Imprimeries réunies, 1892.
F. Benoit, *L'architecture : Antiquité*. Paris, Laurens, 1911.
H. Lechat, *Le temple grec*, Paris, Leroux, 1902. *L'Acropole d'Athènes*, Lyon, s. d. *La sculpture grecque*, 1 vol. in-16 de la collection payot, 1921. Payot, Paris.

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART

LA "COLLECTION PAYOT" S'EST ASSURÉE DE LA COLLABORATION DE MM.

HENRI ANDOYER, Membre de l'Institut, Professeur à la Sorbonne.
PAUL APPELL, Membre de l'Institut, Recteur de l'Université de Paris
L^t-C^l. E. ARIÈS, Correspondant de l'Institut.
AUGUSTE AUDOLLENT, Doyen de la Faculté des Lettres de Clermont.
ERNEST BABELON, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France.
JEAN BABELON, Attaché au Cabinet des Médailles.
E. BAILLAUD, Membre de l'Institut, Directeur de l'Observatoire de Paris.
LOUIS BARTHOU, de l'Académie Française, ancien Président du Conseil, Ministre de la Guerre.
JEAN BECQUEREL, Professeur au Museum.
PAUL BECQUEREL, Docteur ès Sciences chargé d'Enseignement pratique à la Sorbonne.
HENRY BÉRENGER, Sénateur.
A. BERTHOUD, Professeur à l'Université de Neuchâtel.
GABRIEL BERTRAND, Professeur à la Sorbonne et à l'Institut Pasteur.
MAURICE BESNIER, Professeur à l'Université de Caen.
G. BIGOURDAN, Membre de l'Institut, Astronome de l'Observatoire de Paris.
F. BOQUET, Astronome de l'Observatoire de Paris.
Abbé J. BOSON, Docteur en Philologie orientale.
D^r PIERRE BOULAN.
PIERRE BOUTROUX, Professeur au Collège de France.
EDMOND BOUTY, Membre de l'Institut, Professeur à la Sorbonne.
E. BRANLY, Membre de l'Institut, Professeur à l'Institut Catholique.
ÉMILE BRÉHIER, Maître de conférences à la Sorbonne.
BRETIGNIÈRE, Professeur à l'Ecole nationale d'Agriculture de Grignon.
M. BRILLOUIN, Professeur au Collège de France.
BUSSARD, Professeur à l'Ecole nationale d'Horticulture de Versailles.
RENÉ CANAT, Docteur ès Lettres, Professeur de Rhétorique supérieure au Lycée Louis-le-Grand.
D^r CAPITAN, Membre de l'Académie de Médecine, Professeur au Collège de France, Professeur à l'École d'Anthropologie.
J. CARCOPINO, Ancien Membre de l'École de Rome, Professeur à la Sorbonne.
A. CARTAULT, Professeur à la Sorbonne.
G. CHAUVEAUD, Directeur de laboratoire à l'École des Hautes-Études.
HENRI CHERMEZON, Docteur ès Sciences, Chef de travaux à la Faculté des Sciences de Strasbourg.
C^t DE CIVRIEUX.
D^r G. CONTENAU, chargé de Mission archéologique en Syrie.
H. CORDIER, Membre de l'Institut, Professeur à l'École des Langues orientales.
M. COURANT, Professeur à l'Université de Lyon.
MAURICE CROISET, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France.
ÉDOUARD CUQ, Membre de l'Institut, Professeur à la Faculté de Droit.
L. DAUPHINÉ, Docteur ès sciences, chargé d'Enseignement pratique à la Sorbonne.
P. DECHAMBRE, Membre de l'Académie d'Agriculture.
MAURICE DELACRE, Membre de l'Académie Royale de Belgique, Professeur à l'Université de Gand.
M. DELAFOSSE, ancien Gouverneur des Colonies, Professeur à l'École coloniale,

COLLABORATEURS DE LA "COLLECTION PAYOT"

Comte DELAMARRE DE MONCHAUX, Président de la section d'Aviculture de la Société des Agriculteurs de France.
CH. DEPÉRET, Membre de l'Institut, Doyen de la Faculté des Sciences de Lyon.
DESDEVISES DU DÉZERT, Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.
CH. DIEHL, Membre de l'Institut, Professeur à la Sorbonne.
G. DOTTIN, Correspondant de l'Institut, Doyen de la Faculté des Lettres de Rennes.
ALBERT DUFOURCQ, Professeur à l'Université de Bordeaux.
CH. DUGAS, Professeur à l'Université de Montpellier.
JEAN DUHAMEL, Secrétaire du Comité Central des Houillères de France.
Comte P. DURRIEU, Membre de l'Institut, Conservateur honoraire au Louvre.
RENÉ DUSSAUD, Conservateur au Louvre, Professeur à l'École du Louvre.
JEAN DYBOWSKI, Membre de l'Académie d'Agriculture.
CAMILLE ENLART, Directeur du Musée de Sculpture Comparée.
Cte ÉMILE ESPÉRANDIEU, Membre de l'Institut.
P. FABIA, Correspondant de l'Institut, Professeur à l'Université de Lyon.
HENRI FOCILLON, Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon.
G. FOUGÈRES, ancien Directeur de l'École d'Athènes, Professeur à la Sorbonne.
A. GASTOUÉ, Professeur à la Schola-Cantorum.
E.-F. GAUTIER, Professeur à la Faculté des Lettres d'Alger.
PROSPER GERVAIS, Vice-Président de l'Académie d'Agriculture.
ÉT. GILSON, Professeur à l'Université de Strasbourg.
CHARLES GIRARD, Membre de l'Académie d'Agriculture.
PAUL GIRARD, Membre de l'Institut, Professeur à la Sorbonne.
GUSTAVE GLOTZ, Membre de l'Institut, Professeur à la Sorbonne.
A. GRENIER, Professeur à l'Université de Strasbourg.
PIERRE GRILLET, Agrégé de l'Université.
GEORGES GROMAIRE, Professeur au Lycée Buffon.
A. GUILLAND, Professeur à l'École Polytechnique de Zurich.
J. HATZFELD, Professeur à l'Université de Bordeaux.
L. HAUTECŒUR, Professeur à l'Université de Caen.
HENRI HAUVETTE, Professeur à la Sorbonne.
FÉLIX HENNEGUY, Membre de l'Institut, Membre de l'Académie de Médecine.
HENRI HITIER, Membre de l'Académie d'Agriculture.
JOSEPH HITIER, Professeur à la Faculté de Droit de Paris et à l'Institut national agronomique.
PIERRE JOUGUET, Correspondant de l'Institut, Professeur à la Sorbonne.
KAYSER, Dr des Laboratoires de Fermentation à l'Institut national agronomique.
G. LACOUR-GAYET, Membre de l'Institut, Professeur à l'École Polytechnique.
A. LACROIX, Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences.
LAFOSSE, Membre de l'Académie d'Agriculture.
L. DE LAUNAY, Membre de l'Institut, Professeur à l'École des Mines.
G. LE CARDONNEL.
HENRI LECHAT, Correspondant de l'Institut, Professeur à l'Université de Lyon.
E. LECLAINCHE, Membre de l'Institut, Inspecteur général au Ministère de l'Agriculture.
G. LE GENTIL, Professeur à la Sorbonne.
LOUIS LEGER, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France.
PH.-E. LEGRAND, Correspondant de l'Institut, Professeur à l'Université de Lyon.

COLLABORATEURS DE LA "COLLECTION PAYOT"

DF
77
.C9
v. 1

Croiset

CROISET, M.

La civilisation hellénique.

DF
77
.C9
v. 1

PONTIFICAL INSTITUTE
OF MEDIAEVAL STUDIES
59 QUEEN'S PARK
TORONTO 5, CANADA

Marquis DE VOGÜÉ, Président de la